U d'/of OTTAWA
39003003049219

BIBLIOTHÈQUE
FRANÇAISE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE
M. MAX FUCHS
DOCTEUR EN PHILOSOPHIE,
PROFESSEUR A BERLIN

# PORTRAITS ALLEMANDS

GŒTHE / FRÉDÉRIC-LE-GRAND
BŒRNE / HOFFMANN / HEINE

Universitas
BIBLIOTHECA

BIBLIOTHÈQUE FRANÇAISE

*VOL. LII*

C.-A. SAINTE-BEUVE

# PORTRAITS ALLEMANDS

GŒTHE / FRÉDÉRIC-LE-GRAND
BŒRNE / HOFFMANN / HEINE

INTERNATIONALE BIBLIOTHEK G·M·B·H
*BERLIN*
1923

Universitäts-Bibliothek

PT
287
.S3
1923

# GŒTHE ET BETTINA[1]

Nous avons vu une fois Jean-Jacques Rousseau en correspondance avec une de ses admiratrices qui s'était éprise de lui jusqu'à oser l'aimer.[2] Mme de La Tour-Franqueville, après la lecture de *la Nouvelle Héloïse*, se monte la tête, se croit une Julie d'Étange, et elle écrit des lettres très vives au grand écrivain, qui la traite assez mal et en misanthrope qu'il est. Il est curieux de voir comment, dans un cas analogue, le grand poète de l'Allemagne, Gœthe, traita différemment l'une de ses jeunes admiratrices, qui lui déclarait avec exaltation son amour. Mais dans ce cas, non plus que dans l'autre, il ne faut pas s'attendre à un amour vrai, naturel, partagé, à l'amour de deux êtres qui échangent et confondent les sentiments les plus chers. Ce n'est pas de l'amour proprement dit, c'est un culte; il y a une prêtresse et un dieu. Seulement, Rousseau était un dieu malade, quinteux, atteint de gravelle, et qui avait moins de bons que de mauvais jours: Gœthe est un dieu supérieur, calme, serein, égal, bien portant et bienveillant, le Jupiter Olympien qui regarde et sourit.

1. *Lettres de Gœthe et de Bettina*, traduites de l'allemand par Sébastien Albin, 2 vol., 1843.
2. *Causeries du lundi* II, 63-84.

Au printemps de 1807, il y avait à Francfort une charmante jeune fille, âgée de dix-neuf ans, et si petite qu'elle n'en paraissait que douze ou treize. Bettina Brentano, fille d'un père italien établi et marié à Francfort, appartenait à une famille très originale et dont tous les membres avaient un cachet de singularité et de fantaisie. C'était un propos qui avait cours dans la ville, que, « là où la folie finit chez les autres, elle ne faisait que commencer chez les Brentano. » La petite Bettina n'aurait pas pris ce mot pour une injure: « Ce que d'autres appellent extravagance est compréhensible pour moi, disait-elle, et fait partie d'un savoir intérieur que je ne puis exprimer.» Elle avait en elle le démon, le lutin, la fée, ce qu'il y a au monde de plus opposé à l'esprit bourgeois et formaliste, avec qui elle était en guerre déclarée. Restée Italienne par son imagination, qui était colorée, pittoresque et lumineuse, elle y combinait la rêverie et l'exaltation allemande, qu'elle semblait pousser par moments jusqu'à l'hallucination et l'illuminisme: « Il y a en moi, disait-elle, un démon qui s'oppose à tout ce qui veut faire de la réalité. » La poésie était son monde naturel. Elle sentait l'art et la nature comme on ne les sent qu'en Italie; mais ce sentiment, commencé à l'italienne, se traduisait, se terminait trop souvent en vapeurs et en brouillards, non sans avoir passé par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Bref, au milieu de tant de qualités rares qui décoraient la petite Bettina et qui en faisaient une merveille, il ne lui manquait que ce qu'on appellerait tout net *le bon sens français*, lequel n'est peut-être pas compatible avec tous ces autres dons. Il semblait que la famille de Bettina, en venant d'Italie en Allemagne, fût passée, non par la France, mais par le Tyrol, en

compagnie de quelque troupe de gais Bohêmes. Au reste, ces défauts que j'indique peuvent se marquer en avançant dans la vie; mais, à dix-neuf ans, ce n'est qu'un piquant de plus et qu'une grâce.

En parlant si librement de Bettina, j'ai presque besoin de m'en excuser, car Bettina Brentano, devenue Mme d'Arnim, veuve aujourd'hui d'Achim d'Arnim, l'un des poètes distingués de l'Allemagne, vit à Berlin, entourée des hommes les plus remarquables, jouissant d'une considération qui n'est pas due seulement aux facultés élevées de l'esprit, mais qui tient aussi aux vertus excellentes de l'âme et du caractère. Cette fée, si longtemps lutine, se trouve être, assure-t-on, l'un des plus dévoués des cœurs de femme. Mais c'est elle-même qui, en 1835, deux ans après la mort de Gœthe, a publié cette Correspondance qui nous la fait connaître tout entière, et qui nous permet, qui nous oblige d'en parler si à notre aise et si hardiment. Ce livre, traduit en français par une femme de mérite qui s'est dérobée sous le pseudonyme de *Sébastien Albin*, est un des plus curieux et des plus propres à nous faire pénétrer dans les différences qui séparent le génie allemand du nôtre. La préface de l'auteur commence par ces mots: « *Ce livre est pour les bons et non pour les méchants.* » C'est comme qui dirait: *Honni soit qui mal y pense!*

Ce fut donc cette jeune fille de dix-neuf ans, Bettina, qui se mit un jour brusquement à aimer le grand poète Gœthe d'un amour idéal, et sans l'avoir encore vu. Un matin qu'assise dans le jardin parfumé et silencieux, elle rêvait à son isolement, l'idée de Gœthe se présenta à son esprit: elle ne le connaissait que par sa renommée, par ses livres, par le mal même qu'elle entendait quelquefois dire autour d'elle de son caractère

indifférent et froid. Son imagination se prit à l'instant, et l'objet de son culte fut trouvé.

Gœthe avait alors cinquante-huit ans; il avait un peu aimé dans sa jeunesse la mère de Bettina. Il vivait depuis longues années à Weimar, à la petite Cour de Charles-Auguste, dans la faveur, ou, pour mieux dire, dans l'amitié et l'intimité du prince, dans une étude calme, variée, universelle, dans une fécondité de production incessante et facile, en tout au comble de la félicité, du génie, et de la gloire. La mère de Gœthe habitait Francfort; Bettina se lia avec elle, et se mit à aimer, à étudier et à deviner le fils dans la personne de cette mère si remarquable, et si digne de celui qu'elle avait mis au monde.

Cette vieille mère de Gœthe, *Mme la Conseillère de Gœthe*, comme on l'appelait, d'un caractère si élevé, si noble, j'allais dire si auguste, toute pleine de grandes paroles et de conversations mémorables, n'aime rien tant que d'entendre parler de son fils; elle a, quand on lui parle de lui, *de grands yeux d'enfant* qui se fixent sur vous et dans lesquels brille le plus parfait contentement. Elle a fait de Bettina sa favorite; celle-ci, en entrant, s'assied sur un petit tabouret à ses pieds, entame la conversation à tort et à travers, dérange la gravité des alentours et se permet toute licence, sûre d'être toujours pardonnée. La digne Mme de Gœthe, qui a en elle le sentiment du réel et le bon sens, a compris tout d'abord que cet amour de la jeune fille pour son fils ne tirait pas à conséquence, que cette flamme, ce feu de *fusée*, ne brûlerait personne. Elle se raille du rêve de la jeune fille, qui le lui rend de reste en lutineries, et, tout en la raillant de ce rêve, elle en profite, car il n'est pas de jour où, dans sa solitude, cette mère heureuse

ne pense à son fils, « et ces pensées, dit-elle, sont de l'or pour moi. » Mais à qui en parlerait-elle? devant qui compterait-elle son or, cet or qui n'est pas fait pour les profanes, sinon devant Bettina? Aussi, quand cette folâtre est absente, quand elle court les bords du Rhin, comme cela lui arrive souvent, et qu'elle va faire l'école buissonnière à chaque vieille tour et à chaque rocher, elle manque bien à sa chère M^me^ la Conseillère:

« Dépêche-toi de revenir à la maison, lui écrit celle-ci. Cette année, je ne me sens pas aussi bien que l'année dernière; quelquefois je te désire avec une certaine frayeur, et je reste des heures entières à penser à Wolfgang (prénom de Gœthe), quand il était enfant et qu'il se roulait à mes pieds; puis, comme il savait si bien jouer avec son frère Jacques, et lui raconter des histoires! Il me faut absolument quelqu'un à qui je puisse dire tout cela, *et personne ne m'écoute aussi bien que toi.* Je voudrais vraiment que tu fusses là, près de moi. »

Bettina revient donc près de la mère de celui qu'elle vénère et qu'elle adore; et ce sont des conversations sans fin sur cette enfance de Gœthe, sur ce qu'il annonçait de bonne heure, sur les circonstances de sa naissance, sur le poirier que planta son grand-père pour marquer ce beau jour, et qui prospéra si bien, sur la *chaise verte* où s'asseyait sa mère quand elle lui contait les histoires sans fin qui l'émerveillaient, sur les présages et les premiers indices de son génie en éveil. Jamais enfance d'un dieu n'a été épiée et recueillie dans ses moindres événements avec plus de curiosité pieuse. Une fois qu'il traversait la rue avec plusieurs autres enfants, sa mère, et une personne qui était avec elle à la fenêtre, remarquèrent qu'il marchait *avec beaucoup de majesté*, et lui dirent que cette manière de se tenir droit le distinguait des autres

enfants de son âge. « C'est par là que je veux commencer, répondit-il; plus tard je me distinguerai par toutes sortes de choses. » — Et cela s'est réalisé, » ajoutait la mère. — Bettina sait toutes ces choses des commencements mieux que Gœthe lui-même; c'est à elle qu'il aura recours dans la suite, quand il voudra les retrouver pour les enregistrer dans ses Mémoires, et elle aura raison de lui dire: « Quant à moi, qu'est-ce que ma vie, sinon un profond miroir de ta vie? »

Un jour, Gœthe était déjà un beau jeune homme, le plus beau de ceux de son âge; il aimait fort l'exercice du patin, et il engagea sa mère à venir voir comment il y réussissait. Il faisait un beau soleil d'hiver. La mère de Gœthe, qui aimait la magnificence, mit « une pelisse fourrée de velours cramoisi, qui avait une longue queue et des agrafes d'or, » et elle monta en voiture avec des amis:

« Arrivés au Mein, raconte-t-elle, nous y trouvâmes mon fils qui patinait. Il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtains tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture et me regarda en souriant très gracieusement: — Eh bien! que veux-tu? lui dis-je. — Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins? — Certainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la glace *comme un fils des dieux*. Ah! Bettine, si tu l'avais vu! il n'y a plus rien d'aussi beau; j'en applaudis de bonheur! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du pont et rentrant par l'autre: le vent soulevait derrière lui la queue de la pelisse, qu'il avait laissée tomber. »

Et elle ajoute que la mère de Bettina était sur le rivage et que c'était à elle que son fils, ce jour-là,

voulait plaire. Mais n'avez-vous pas senti dans ce simple récit de la mère tout l'orgueil de Latone: *C'est un fils des dieux?* Ne croirait-on pas vraiment entendre, non la femme d'un bourgeois de Francfort, mais l'épouse d'un sénateur romain, une impératrice romaine ou Cornélie?

Ce que sentait cette mère alors, toute l'Allemagne depuis l'a senti pour Gœthe: Gœthe, c'est la *patrie allemande.*

En lisant ces Lettres de Bettina, on fait comme elle, on se surprend à étudier Gœthe dans sa mère, et on l'y retrouve plus grand, plus simple du moins et plus naturel, avant l'étiquette, et dans la haute sincérité de sa race. On voudrait qu'il se fût un peu plus ressouvenu dans son génie de ce mot de sa mère: « Il n'y a rien de plus grand que quand l'homme se fait sentir dans l'homme. » — On a dit que Gœthe aimait peu sa mère, qu'il l'aimait froidement, que, pendant de longues années, séparé d'elle seulement par une quarantaine de lieues, il ne la visita point; on l'a taxé à ce sujet d'égoïsme et de sécheresse. Je crois qu'ici on a exagéré. Avant de refuser une qualité à Gœthe, il faut y regarder à deux fois, car le premier aspect chez lui est celui d'une certaine froideur, mais cette froideur recouvre souvent la qualité première subsistante. Une mère ne continue pas d'aimer et de révérer à ce point un fils jusqu'à la dernière heure, quand il a envers elle un tort grave. La mère de Gœthe n'en trouvait aucun à son fils, et il ne nous appartient pas d'être plus sévère qu'elle. Ce fils aimait sa mère à sa manière, à la manière de tous deux, et, quoique cette façon filiale ne soit pas peut-être de celles qui doivent se proposer en modèle, il n'était point ingrat: « *Tiens chaud de cœur à ma mère,* écrivait-il à

Bettina... Je voudrais cordialement être à même de te récompenser de tes soins pour ma mère. Il me venait un *courant d'air* de son côté. Maintenant que je te sais près d'elle, je suis rassuré, j'ai chaud. » Ce *courant d'air* pourtant ne laisse pas de faire sourire: Fontenelle n'eût pas mieux dit. J'ai pensé quelquefois qu'on pourrait définir Gœthe à notre usage, un *Fontenelle revêtu de poésie.* Au moment où il perdit sa mère, Bettina lui écrivait, en faisant allusion à cette disposition froide et ennemie de la douleur, qu'on lui attribue: « On prétend que tu te détournes de ce qui est triste et irréparable: ne te détourne pas de l'image de ta mère mourante; sache combien elle fut aimante et sage à son dernier moment, et combien *l'élément poétique* prédominait en elle. » Par ce dernier trait, elle montre bien qu'elle sait l'endroit par où il faut le pénétrer. Gœthe lui répond avec des paroles senties de reconnaissance pour tout ce que sa mère lui a dû de soins dans sa vieillesse et de *reverdissement.* Mais, à dater de ce jour, celle qui faisait leur principal lien leur manqua, et la liaison bientôt s'en ressentit.

Cependant j'ai dit que Bettina s'était éprise d'amour pour Gœthe, et on pourrait demander à quels signes cet amour se reconnaissait. Oh! ce n'était point un amour vulgaire; ce n'était pas même un amour naturel, comme ceux de Didon, ou de Juliette, ou de Virginie, un de ces amours qui brûlent et consument jusqu'à ce qu'il y ait eu satisfaction du désir: c'était un amour idéal, mieux qu'un amour de tête, et pas tout à fait un amour de cœur. Je ne sais trop comment l'expliquer, et Bettina y était bien embarrassée elle-même. Le fait est que, douée d'une vive imagination, d'un sens poétique exquis, d'un sentiment passionné de

la nature, elle personnifiait tous ses goûts et toutes ses inspirations de jeunesse dans la figure de Gœthe, et qu'elle l'aimait avec transport comme le type vivant de tout ce qu'elle rêvait. Aussi cet amour ne faisait nullement son tourment à elle, mais plutôt son bonheur: « Je sais un secret, disait-elle: quand deux êtres sont réunis et que le génie divin est avec eux, c'est là le plus grand bonheur possible. » Et il lui suffisait le plus souvent que cette réunion fût en idée et en esprit. Lui qui connaissait la vie et les sens non moins que l'idéal, il avait tout d'abord classé cet amour, et il ne s'en défiait pas, à condition de ne pas trop le laisser approcher de lui. Le privilège des dieux est, comme on sait, une éternelle jeunesse: même à cinquante-huit ans, Gœthe n'eût pas sans doute été un vieillard assez aguerri pour supporter tous les jours, sans danger, le voisinage et les familiarités, les agaceries innocentes de Bettina. Mais Bettina vivait loin de lui; elle lui écrivait des lettres pleines de vie, brillantes de sensations, de couleurs, de sons et d'arabesques de tout genre, qui l'intéressaient et le rajeunissaient agréablement. C'était un être nouveau et plein de grâce, qui venait s'offrir à son observation de poète et de naturaliste. Elle lui rouvrait tout *un livre* imprévu *d'admirables images et de charmantes représentations*. Pour lui, il valait autant lire ce livre-là qu'un autre, d'autant plus que son nom s'y trouvait encadré dans l'auréole à chaque page. Il appelait ces pages de Bettina *les Évangiles de la nature:* « Continue de prêcher, lui disait-il, tes Évangiles de la nature. » Il se sentait le dieu *fait homme* de cet Évangile-là. Elle lui rendait surtout, et *utilement* pour son talent d'artiste, les impressions et la fraîcheur du passé qu'il avait perdues dans sa vie un peu

factice: « Mes souvenirs de jeunesse connaissent tout ce que tu me dis, lui écrivait-il; cela me fait l'effet du lointain qu'on se rappelle tout à coup distinctement, quoiqu'on l'ait pendant longtemps oublié. » Il ne se prodigue pas pour elle, mais jamais il ne la rebute; il lui donne la réplique tout juste assez pour qu'elle ne se décourage pas et qu'elle continue.

La première fois qu'elle le vit, ce fut une singulière scène, et, à la manière dont elle la raconte, on voit bien qu'elle n'est pas en France et qu'elle n'a pas affaire à des rieurs malins. C'était à la fin d'avril 1807; elle accompagnait sa sœur et son beau-frère qui avaient à aller à Berlin, et qui lui avaient promis de revenir par Weimar. Il fallait traverser les armées qui occupaient le pays. Elle fit le voyage en habit d'homme, montée sur le siège de la voiture pour voir de plus loin, aidant à chaque poste à dételer et à atteler les chevaux, tirant le pistolet au matin dans les forêts, grimpant aux arbres comme un écureuil. Car, disons-le en passant, c'est une des qualités de Bettina d'être agile comme un écureuil, comme un lézard (Gœthe l'appelait *petite souris*). Partout où elle peut grimper, aux arbres, aux rochers, aux arcades des églises gothiques, elle y grimpe et s'y pose en se jouant. Un jour que, dans une de ses lutineries, elle était montée, au couchant du soleil, jusque dans les sculptures gothiques de la cathédrale de Cologne, elle se donnait le plaisir d'écrire à la mère de Gœthe: « Madame la Conseillère, que cela vous eût fait peur de me voir, du milieu du Rhin, *assise dans une rose gothique!* » — « J'aime mieux danser que marcher, dit-elle encore quelque part, et j'aime mieux voler que danser. »

Bettina, courant, jouant, s'ébattant, est donc en

toute cette fois pour Weimar. Elle n'y arrive qu'après avoir passé plusieurs nuits sans dormir sur le siège de la voiture. Elle court, en arrivant, chez Wieland qui connaissait sa famille, et se munit d'un billet de lui pour Gœthe. Elle entre, on l'introduit. Après quelques instants d'attente, la porte s'ouvre et Gœthe paraît:

« Il était là, sérieux, solennel, et il me regardait fixement. Je crois que j'étendis les mains vers lui; je me sentais défaillir. Gœthe me reçut sur son cœur: *Pauvre enfant! vous ai-je fait peur?* Ce furent les premières paroles qu'il prononça et qui pénétrèrent dans mon âme. Il me conduisit dans sa chambre et me fit asseoir sur le canapé en face de lui. Nous nous taisions tous deux. Il rompit enfin le silence: « Vous aurez lu dans le journal, dit-il, que nous avons fait, il y a quelques jours, une grande perte en la personne de la duchesse Amélie (la duchesse douairière de Saxe-Weimar). — Ah! lui répondis-je, je ne lis pas le journal. — Vraiment! je croyais que tout ce qui arrivait à Weimar vous intéressait? — Non, rien ne m'intéresse que vous, et je suis beaucoup trop impatiente pour feuilleter un journal. — Vous êtes une aimable enfant. » Longue pause. J'étais toujours exilée sur ce fatal canapé, tremblante et craintive. Vous savez qu'il m'est impossible de rester assise, en personne bien élevée. Hélas! mère (c'est à la mère de Gœthe qu'elle adresse ce récit), peut-on se conduire comme je l'ai fait! Je m'écriai: « Je ne puis rester sur ce canapé! » Et je me levai précipitamment. « Eh bien! faites ce qu'il vous plaira, » me dit-il. Je me jetai à son cou, et lui m'attira sur ses genoux et me serra contre son cœur. »

Nous avons besoin de nous rappeler que nous sommes en Allemagne pour nous rassurer. La voilà donc sur son cœur, c'est bon pour un instant; mais le singulier, c'est qu'elle y resta assez de temps pour s'y endormir, car elle venait de passer plusieurs nuits en voyage, et elle mourait de fatigue. Ce n'est qu'au réveil qu'elle commença

un peu à causer. Gœthe cueillit une feuille de la vigne qui grimpait à sa fenêtre, et lui dit: « Cette feuille et ta joue ont la même fraîcheur, le même duvet. » Vous croyez peut-être que cette scène est tout enfantine et puérile, mais peu après Gœthe lui parle des choses les plus sérieuses et du profond de son âme; il lui parle de Schiller, mort depuis deux printemps; et, comme Bettina l'interrompait pour lui dire qu'elle aimait peu Schiller, il se mit à lui expliquer cette nature de poète si différente de la sienne, et pourtant si grande, si généreuse, et qu'il avait eu, lui aussi, la générosité d'embrasser si pleinement et de comprendre. Ces paroles de Gœthe sur Schiller allèrent jusqu'à l'attendrissement. Le soir de ce jour-là ou le lendemain, Bettina revit Gœthe chez Wieland, et, comme elle faisait la jalouse d'un bouquet de violettes qu'il tenait à la main et qu'elle supposait qu'une femme lui avait donné, il le lui jeta en disant: « Ne peux-tu te contenter que je te les donne? » C'est un mélange singulier que ces premières scènes de Weimar, à demi enfantines, à demi mystiques, et dès l'abord si vives; il n'aurait pas fallu pourtant les recommencer tous les jours. A la seconde rencontre qui eut lieu à Wartbourg, à quelques mois d'intervalle, comme la voix manquait à Bettina pour s'exprimer, Gœthe lui posa la main sur la bouche et lui dit: « Parle des yeux, je comprends tout. » Et quand il s'aperçut que les yeux de la charmante enfant, de *l'enfant brune et téméraire*, étaient remplis de larmes, il les lui ferma, en ajoutant avec grande raison: » Du calme! du calme! c'est ce qui nous convient à tous deux. » Mais n'êtes-vous pas tenté de vous demander en lisant ces scènes: *Qu'en dirait Voltaire?*

Sortons un peu des habitudes françaises pour nous faire une idée juste de Gœthe. Personne n'a mieux parlé que lui de Voltaire même, ne l'a mieux défini et compris comme le type excellent et complet du génie français; tâchons à notre tour de lui rendre la pareille en le comprenant, lui le type accompli du génie allemand. Gœthe est, avec Cuvier, le dernier grand homme qu'ait vu mourir le siècle. Le propre de Gœthe était l'étendue, l'universalité même. Grand naturaliste et poète, il étudie chaque objet et le voit à la fois dans la réalité et dans l'idéal; il l'étudie en tant qu'individu, et il l'élève, il le place à son rang dans l'ordre général de la nature; et cependant il en respire le parfum de poésie que toute chose recèle en soi. Gœthe tirait de la poésie de tout; il était curieux de tout. Il n'était pas un homme, pas une branche d'étude dont il ne s'enquît avec une curiosité, une précision qui voulait tout en savoir, tout en saisir, jusqu'au moindre repli. On aurait dit d'une passion exclusive; puis, quand c'était fini et connu, il tournait la tête et passait à un autre objet. Dans sa noble maison, qui avait au frontispice ce mot: *Salve*, il exerçait l'hospitalité envers les étrangers, les recevant indistinctement, causant avec eux dans leur langue, faisant servir chacun de sujet à son étude, à sa connaissance, n'ayant d'autre but en toute chose que *l'agrandissement de son goût:* serein, calme; sans fiel, sans envie. Quand une chose ou un homme lui déplaisait, ou ne valait pas la peine qu'il s'y arrêtât plus longtemps, il se détournait et portait son regard ailleurs dans ce vaste univers où il n'avait qu'à choisir, non pas indifférent, mais non pas attaché; curieux avec insistance, avec sollicitude, mais sans se prendre au fond; bienveillant comme on se figure que le

serait un dieu; véritablement *olympien:* ce mot-là, de l'autre côté du Rhin, ne fait pas sourire. Paraissait-il un poète nouveau, un talent marqué d'originalité, un Byron, un Manzoni, Gœthe l'étudiait aussitôt avec un intérêt extrême et sans y apporter aucun sentiment personnel étranger; il avait *l'amour du génie.* Pour Manzoni, par exemple, qu'il ne connaissait nullement, quand *le Comte de Carmagnola* lui tomba entre les mains, le voilà qui s'éprend, qui s'enfonce dans l'étude de cette pièce, y découvrant mille intentions, mille beautés, et un jour, dans son recueil périodique *(Sur l'Art et l'Antiquité)*, où il déversait le trop-plein de ses pensées, il annonce Manzoni à l'Europe. Quand une revue anglaise l'attaqua, il le défendit et par toutes sortes de raisons auxquelles Manzoni n'avait certes pas songé. Puis, quand il vit M. Cousin et qu'il sut que c'était un ami de Manzoni, il se mit à l'interroger avec détail, avec une insatiable curiosité, sur les moindres particularités physiques et morales du personnage, jusqu'à ce qu'il se fût bien représenté cet objet, cet *être*, cette production nouvelle de la nature qui avait nom *Manzoni*, absolument comme lui, botaniste, il aurait fait d'une plante. Ainsi de tout. Pour Schiller il fut admirable de sollicitude, de conseil. Il vit ce jeune homme ardent, enthousiaste, qui était emporté par son génie sans savoir le conduire. Mille différences, qui semblaient des antipathies, les séparaient. Gœthe n'usa pas moins de son crédit pour faire nommer Schiller professeur d'histoire à Iéna. Puis, un incident heureux les ayant rapprochés, la fusion se fit, il prit insensiblement en main ce génie qui cherchait encore sa vraie voie. La Correspondance, publiée depuis, a montré Gœthe le conseillant, influant salutairement

sur lui sans se faire valoir, le menant à bien comme eût fait un père ou un frère. Il appelait Schiller *un Être magnifique*. Gœthe comprenait tout dans l'univers, — tout, excepté deux choses peut-être, le *chrétien* et le *héros*. Il y eut là chez lui un faible qui tenait un peu au cœur. Léonidas et Pascal, surtout le dernier, il n'est pas bien sûr qu'il ne les ait pas considérés comme deux énormités et deux *monstruosités* dans l'ordre de la nature.

Gœthe n'aimait ni le sacrifice ni le tourment. Quand il voyait quelqu'un malade, triste et préoccupé, il rappelait de quelle manière il avait écrit *Werther* pour se défaire d'une importune idée de suicide: « Faites comme moi, ajoutait-il, mettez au monde cet enfant qui vous tourmente, et il ne vous fera plus mal aux entrailles. » Sa mère savait également la recette; elle écrivait un jour à Bettina, qui avait perdu par un suicide une jeune amie, la chanoinesse Gunderode, et qui en était devenue toute mélancolique: « Mon fils a dit: *Il faut user par le travail ce qui nous oppresse.* Et quand il avait un chagrin, il en faisait un poème. Je te l'ai répété mainte fois, écris l'histoire de Gunderode, et envoie-la à Weimar; mon fils la désire; il la conservera, et au moins elle ne te pèsera plus sur le cœur. »

Tel était, autant qu'un rapide aperçu peut l'embrasser, l'homme que Bettina s'était mise à aimer, mais qu'elle aimait comme il leur seyait à tous deux, c'est-à-dire d'une flamme qui caresse et qui ne brûle pas.

A partir de ce jour de l'entrevue, et après être retournée à Francfort, elle lui écrivit sur toutes choses, lui envoya toutes ses pensées, tantôt sur le ton de l'hymne et de l'adoration, tantôt sur celui de la gaieté et du badinage. Quelquefois

cette effusion à laquelle elle se livre est bien étrange et touche de près au ridicule: « Quand je suis au milieu de la nature, dont votre esprit, lui écrit-elle, m'a fait comprendre la vie intime, souvent je confonds et votre esprit et cette vie. Je me couche sur le gazon vert en l'embrassant... » Elle lui répète trop souvent: « Tu es beau, tu es grand et admirable, et meilleur que tout ce que j'ai connu... Comme le soleil, tu traverses la nuit... » Elle lui parle dans ces moments comme on parlerait à Jéhovah. Mais, tout à côté, il y a des légèretés et des fraîcheurs de pensée et d'expression ravissantes. La lettre qu'on peut appeler *Sous le tilleul*, à cause d'un tilleul creux qui y est décrit, est toute pleine de vie, de gazouillements d'oiseaux, de bourdonnements d'abeilles dans le rayon. Elle-même, en ces moments, s'adressant au poète et se plaignant de n'être pas aimée comme elle aime, a raison de s'écrier: « Ne suis-je pas l'abeille qui s'en va volant et qui te rapporte le nectar de chaque fleur? » Mais Gœthe est comme Jean-Jacques, comme tout poète: il est amoureux, mais *amoureux de l'héroïne de son roman et de son rêve*. Rousseau n'aurait pas donné la Julie de sa création pour M^me^ d'Houdetot elle-même. Bettina a des moments de bon sens et des éclairs de passion vraie où elle s'aperçoit et se plaint de cette inégalité d'échange: « Oh! ne pèche pas contre moi, dit-elle à Gœthe, ne te fais pas d'*idole sculptée* pour ensuite l'adorer, tandis que tu as la possibilité de créer entre nous un lien merveilleux et spirituel. » Mais ce lien tout spirituel et métaphysique qu'elle rêve, cet amour *en l'air*, pourrait-on lui dire, est-ce là le vrai lien?

Gœthe, à la différence de Rousseau, est charmant pour celle même qu'il tient à distance; il répare

à l'instant, par un mot gracieux et poétique, ses froideurs apparentes ou réelles, il les recouvre d'un sourire. Cette aimable et joueuse enfant lui remet en pensée le temps où il était meilleur, plus vraiment heureux, où il n'avait pas encore détourné et en partie sacrifié à la contemplation et à la réflexion du dehors son âme primitive, intérieure et plus délicate. Il reconnaît qu'il lui doit un rajeunissement d'esprit et un retour à la vie spirituelle. Il lui renvoie souvent ses propres pensées à elle, revêtues du rhythme; il les fixe en sonnet: « Adieu, ma charmante enfant, lui dit-il; écris-moi bientôt, afin que j'aie bientôt quelque chose à *traduire.* » Elle lui fournit des *thèmes* de poésie: il les brode, il les exécute. Oserons-nous dire qu'il nous semble souvent que la fleur naturelle est devenue par là une fleur artificielle plus brillante, plus polie, mais aussi plus glacée, et qu'elle a perdu de son parfum? Il paraît, au reste, reconnaître lui-même cette supériorité d'une nature riche et capricieuse, qui se produit chaque fois sous une forme toujours surprenante, toujours nouvelle: « Tu es ravissante, ma jeune danseuse, lui dit-il; à chaque mouvement, tu nous jettes à l'improviste une couronne. »

C'est qu'aussi elle le comprend si bien, elle sait si bien l'admirer! On extrairait de ces Lettres de Bettina non seulement un Gœthe idéal, mais un Gœthe réel, vivant, beau encore et superbe sous les traits de la première vieillesse, souriant sous son front paisible, « avec ses grands yeux noirs un peu ouverts, et tout remplis d'amabilité quand ils la regardent. » Elle sent si bien en lui *la dignité qui vient de la grandeur de l'esprit:* « Quand je te vis pour la première fois, ce qui me parut remarquable en toi et m'inspira tout à la fois une vénération profonde et un amour décidé, c'est que

toute ta personne exprime ce que le roi David dit de l'homme: *Chacun doit être le roi de soi-même.*» Et cette dignité chez Gœthe, dans le talent comme dans la personne, se marie très bien avec les grâces, non pas avec les grâces tendres ou naïves, mais avec les grâces sévères et un peu réfléchies: « Ami, lui dit-elle encore avec passion, je pourrais être jalouse des Grâces; elles sont femmes, et elles te précèdent sans cesse; où tu parais, paraît avec toi la sainte Harmonie. » Elle le comprend sous les différentes formes qu'a revêtues son talent, sous la forme passagère et orageuse de Werther, comme sous la figure plus calme et supérieure qui a triomphé: « Torrent superbe, oh! comme alors tu traversais bruyamment les régions de la jeunesse, et comme tu coules maintenant, fleuve tranquille, à travers les prairies! » Avec quel dédain un peu jaloux elle s'en prend à M^me^ de Staël, qui s'attendait d'abord à trouver dans Gœthe un second Werther, et qui était toute désappointée et au regret de l'avoir trouvé si différent, comme si elle l'en avait jugé moindre! « M^me^ de Staël s'est trompée deux fois, disait Bettina, la première dans son attente, la seconde dans son jugement. »

Cependant cette jeune fille si vive, ce lutin mobile qui a en lui je ne sais quoi de l'esprit éthéré de Mab ou de Titania, a aussi, comme *Mignon* de *Wilhelm Meister*, du sang italien dans les veines. Bettina a beau se faire Allemande autant que possible, elle ne peut se contenter tout à fait de cette vénération *esthétique* et idéale qui ne suffit pas à la nature. Il y a des moments où, sans bien s'en rendre compte, elle désire plus; elle voudrait passer tout un printemps avec son auguste ami. Elle voudrait se donner tout entière en esprit, mais qu'on se donnât aussi en retour: « Peut-on

recevoir un présent sans se donner, soi aussi, en présent? remarque-t-elle très bien. Ce qui ne se donne pas tout entier et pour toujours, peut-on l'appeler un don? » Or Gœthe se montre, mais il ne se donne pas. Il lui écrit des lettres courtes, et quelquefois par un secrétaire; elle s'irrite alors, elle boude. Elle demande peu, mais que ce peu soit au moins tout entier de lui: « Tu m'as dans mes lettres, dit-elle; mais moi, t'ai-je dans les tiennes? » Depuis la mort de la mère de Gœthe, Bettina a plus de sujet de se plaindre; car cette bonne mère connaissait son fils et expliquait à la jeune fille comme quoi l'émotion du poète se retrouvait dans ces quelques lignes légèrement tracées, et qui eussent paru peu de chose venant d'un autre: « Moi, je connais bien Wolfgang (Gœthe), disait-elle; il a écrit ceci le cœur plein d'émotion. » Mais, depuis que Bettina n'a plus cette clairvoyante interprète pour la rassurer, il lui arrive de douter quelquefois. Au reste, la douleur n'a pas le temps de se glisser à travers toutes ces explosions de fantaisie et ces fusées brillantes, et l'on se prend, en la lisant, à répéter avec Gœthe lui-même que ce sont là d'aimables illusions: « Car qui pourrait raisonnablement croire à tant d'amour? Il vaut mieux accepter tout cela comme un *rêve.* »

Si Gœthe était réellement amoureux, remarquez bien qu'il aurait souvent de quoi être jaloux de Bettina; car elle se prend en courant à bien des choses et à bien des gens. Je laisse là les beaux hussards français, les jeunes artistes de Munich, à qui elle prêche l'art, l'art sensible, italien, et non vaporeux; mais les grands rivaux de Gœthe dans cette jeune âme enthousiaste, c'est le héros tyrolien Hofer, c'est le grand compositeur Beethoven.

Hofer, le héros de l'insurrection du Tyrol, est la première infidélité de Bettina. Au printemps de 1809, lorsque la guerre de toutes parts se renflamme, et que les combats de géants vont se livrer, Bettina ne saurait être indifférente; le son du clairon ne la laisse plus dormir. De Munich où elle est alors, elle suit du regard, avec une anxiété sans pareille, toutes les phases de cette sainte et patriotique levée des Tyroliens, se sacrifiant à leur empereur qui les abandonne, et qui finit par les livrer. Au lieu de ces fantaisies habituelles où elle se jouait comme l'abeille ou le papillon, Gœthe est tout étonné de recevoir d'elle des lettres ardentes où elle lui dit: « O Gœthe! que ne puis-je aller en Tyrol, et y arriver à temps pour mourir de la mort des héros! » La prise et la mort d'Hofer, qu'on laisse fusiller, lui arrachent des paroles de douleur et de haute éloquence morale. Les réponses de Gœthe à ces accents héroïques sont curieuses. Il composait durant ce temps-là, durant les jours de Wagram, son froid roman des *Affinités électives*, afin de détourner sa pensée des malheurs du temps. Le cri ardent de Bettina tire de lui cette réflexion paisible: « En mettant ta dernière lettre avec les autres, je trouve qu'*elle clôt une intéressante époque*(1807-1810). Tu m'as conduit, à travers *un charmant labyrinthe* d'opinions philosophiques, historiques et musicales, au *temple de Mars*, et dans tout et toujours tu conserves ta saine énergie... » Voilà bien le naturaliste-contemplateur qui apprécie et réfléchit les impressions d'alentour, mais ne les partage pas. Il la félicite de son *énergie*, il y applaudit, mais il s'en passe. Du point de vue où il s'est placé, il ne voit dans ces scènes, où des masses d'hommes se sont sacrifiées pour de grandes causes, que des

*transformations capricieuses de la vie.* Dans le sang répandu des héros tyroliens, il n'a vu encore qu'un parfum de poésie. « Tu as raison, écrivait-il à Bettina, de dire que le sang des héros répandu sur la terre renaît dans chaque fleur. » Encore un coup, l'héroïsme n'est pas le côté supérieur de Gœthe.

On a dit de Gœthe que c'était un dieu olympien, mais ce n'était certes pas un dieu de l'Olympe d'Homère: quand de telles batailles se livrent sous Ilion, Homère y fait descendre tous ses dieux.

Après Hofer, comme seconde infidélité de Bettina, il faut compter Beethoven. Du premier jour qu'elle le vit à Vienne, en mai 1810, Bettina ressentit ce qu'elle avait senti pour Gœthe: elle oublia l'univers. Le grand compositeur, sourd, misanthrope, amer pour tous, fut pour elle, dès la première visite, ouvert, confiant, abondant en bonnes et magnifiques paroles: il se mit aussitôt au piano, et joua et chanta, à son intention, ses chants les plus divins. Ravi de sa façon d'écouter et de son approbation franche et naïve, il la reconduisit jusque chez elle, et il lui disait mille choses de l'art en chemin:

« Il parlait si haut et s'arrêtait si souvent, raconte-t-elle, qu'il fallait du courage pour rester à l'écouter; mais ce qu'il disait était si inattendu, si passionné, que j'oubliais que nous étions dans la rue. On fut fort étonné chez nous de le voir arriver avec moi. Après le dîner, il se mit de son plein gré au piano, et joua longtemps et merveilleusement bien; *son génie et son orgueil fermentaient ensemble.* »

C'est un don rare et une preuve de génie aussi, il faut le reconnaître, que de savoir, à ce degré, apprivoiser les génies. Beethoven était informé de la liaison de Bettina avec Gœthe; il lui parla beaucoup de celui-ci, il désira que ses pensées sur

l'art lui fussent redites par elle. Ces conversations de Beethoven sont admirablement rendues par Bettina: la naïveté d'un génie qui a le sentiment de sa force, qui dédaigne son temps et a foi en l'avenir, une nature grave, énergique et passionnée, s'y peignent en paroles mémorables. Ce Beethoven me fait tout l'effet d'un Milton. Nous sommes ici, remarquez-le bien, avec les plus grands des hommes, avec les très grands; et l'honneur de Bettina, c'est d'avoir su être de Beethoven à Gœthe un digne interprète. Gœthe est touché et répond avec émotion, avec complaisance. Ce sont deux rois, deux rois *mages* qui se saluent de loin par ce petit page lutin qui fait si bien les messages, et qui les fait cette fois avec grandeur. Ici encore Gœthe garde bien son caractère de curieux qui étudie et qui cherche à s'expliquer naturellement les êtres et les choses. Il est enchanté et ravi de voir un si grand *individu* que Beethoven venir augmenter sa collection et sa connaissance: « J'ai eu bien du plaisir, dit-il, à voir se refléter en moi cette image d'un génie original. » Ce grand miroir de l'intelligence de Gœthe tressaille involontairement, quand un nouvel objet digne de lui s'y réfléchit. Gœthe et Beethoven se virent deux ans après, à Tœplitz. Dans cette rencontre de deux génies égaux et frères à tant d'égards, et dont l'un juge l'autre, Beethoven conserve manifestement la supériorité morale.

On a deux lettres de lui à Bettina. Il est évident que Beethoven fut touché au cœur par cette jeune personne qui savait si bien l'écouter et lui répondre avec ses beaux regards expressifs. On se dit en lisant ces deux admirables lettres: Que n'a-t-elle aimé Beethoven au lieu de Gœthe! elle aurait trouvé qui lui aurait rendu don pour don.

Beethoven était certes aussi amoureux de l'art que Gœthe pouvait l'être, et l'art serait toujours resté sa passion première; mais il souffrait, il vivait superbe et mélancolique dans son génie, séparé du reste des hommes, et il aurait voulu s'en séquestrer davantage encore; il s'écriait avec douleur et sympathie: « Chère, très chère Bettina, qui comprend l'art? Avec qui s'entretenir de cette grande divinité? » C'est avec elle qu'il en aurait pu causer avec épanchement; car, « chère enfant, lui disait-il, il y a bien longtemps que nous professons la même opinion sur toute chose. »

Il faut bien que tout finisse. Bettina se maria en 1811 à M. d'Arnim, et sa liaison avec Gœthe, sans jamais cesser, en reçut une atteinte. Avec toute la complaisance possible d'imagination, il n'y avait plus moyen de continuer comme auparavant le rêve. Cette liaison passa graduellement à l'état de culte immuable et de souvenir. Bettina fit peu à peu des reliques de tout ce qui avait été le parfum et l'encens de sa jeunesse.

J'aurais voulu pouvoir donner une plus complète et plus juste idée d'un livre qui est si loin de nous, de notre manière de sentir et de sourire, si loin en tout de la race gauloise, d'un livre où il entre tant de fantaisie, de grâce, d'aperçus élevés, de folie, et où le bon sens ne sort que déguisé en espièglerie et en caprice. Gœthe, un jour qu'il s'était longtemps promené avec Bettina dans le parc de Weimar, la comparait à la femme grecque de Mantinée, qui donnait des leçons d'amour à Socrate, et il ajoutait: « Tu ne prononces pas une seule parole sensée, mais ta folie instruit plus que la sagesse de la Grecque. » Que pourrions-nous ajouter à un tel jugement?

Mais, le lendemain du jour où l'on a lu ce livre,

pour rentrer en plein dans le vrai de la nature et de la passion humaine, pour purger son cerveau de toutes velléités chimériques et de tous brouillards, je conseille fort de relire la *Didon* de *l'Énéide*, quelques scènes de *Roméo et Juliette*, ou encore l'épisode de *Françoise de Rimini* chez Dante, ou tout simplement *Manon Lescaut*.

Lundi 29 juillet 1850. (*Causeries du lundi* II.)

# WERTHER

## CORRESPONDANCE DE GŒTHE ET DE KESTNER[1]

---

Werther est un des livres qui ont eu le plus d'influence et qui ont le plus excité la curiosité publique en tout pays. On en sait maintenant l'histoire, et l'on démêle la double part de vérité et d'invention dont il se compose, presque aussi bien que l'auteur lui-même. Il est vrai que c'est par l'auteur qu'on le sait et de plus par ceux des principaux intéressés qu'il y a fait entrer tout vifs. Ils se sont plaints, ils ont réclamé, on a leurs lettres; l'auteur seul n'aurait pas tout dit: « Préparé à tout ce que l'on pourrait alléguer contre Werther, a dit Gœthe en ses Mémoires, je ne me fâchai pas de toutes les contradictions; mais je n'avais pas pensé qu'une souffrance insupportable me serait réservée par les âmes bienveillantes et sympathiques: car au lieu de me dire d'abord sur mon petit livre quelque chose de non désobligeant, on voulait savoir avant tout ce qu'il

1. Traduite par M. L. Poley. — M. Poley, anciennement attaché à la légation de Prusse, qui appartient à l'Allemagne par la langue et à la France par un long séjour, a traduit cette Correspondance comme il est à souhaiter qu'on fasse toujours pour ces sortes d'ouvrage: ce qui importe en effet, c'est bien moins d'éviter quelques incorrections de style que de conserver la parfaite exactitude et le caractère de l'original: et c'est à quoi M. Poley a réussi.

y avait de réel dans les faits; ce que je ne me souciais pas du tout de dire, et je m'en expliquai hautement d'une manière très peu aimable: car pour répondre à cette question, il m'aurait fallu remettre en pièces l'opuscule auquel j'avais si longtemps pensé pour donner à ses nombreux éléments une unité poétique, et j'aurais dû en détruire la forme de telle sorte que les véritables éléments constitutifs eux-mêmes, là où ils n'auraient pas été complètement anéantis, eussent été au moins défaits et dissous. » — Il se compare encore à l'artiste grec qui composa sa Vénus de traits divers empruntés à diverses beautés; et c'est ainsi qu'il a fait dans *Werther*, dit-il, tout en y laissant à sa Charlotte le caractère dominant du principal modèle. Quant à nous, aujourd'hui, qui venons de lire la Correspondance de Gœthe avec la vraie Charlotte et avec Kestner son époux, et qui avons en même temps relu *Werther*, il nous semble (pour emprunter aussi une image à la Grèce) que nous pourrions dessiner la ligne sinueuse qui unit l'épaule d'ivoire de Pélops au reste du corps vivant, c'est-à-dire séparer les parties artificielles et factices d'avec celles qui étaient la vérité même. Nous serions étonnés si de ce simple exposé il ne ressortait pas pour tous une leçon d'art et de goût. Essayons un peu.

Gœthe, âgé de vingt-trois ans, dans la plénitude et le vague d'un génie qui est à la veille de produire, mais qui hésite encore, le front chargé de nuages et de pensées qui vont en tous sens, le cœur gonflé de sentiments et ne sachant qu'en faire (sera-ce une passion? sera-ce un poème?), Gœthe docteur en droit, beau, noble, aimable, après de fortes et libres études commencées à Leipzig, continuées à Strasbourg, et ayant su résister dans cette dernière

ville à l'attraction vers la France, est rappelé à Francfort sa cité natale, et de là il est envoyé par son père à Wetzlar en Hesse pour se perfectionner dans le droit et y étudier la procédure du tribunal de l'Empire; mais en réalité, et sans négliger absolument cette application secondaire, il est surtout occupé de lire Homère, Shakespeare, ou de se porter vers tout autre sujet « selon que son imagination et son cœur le lui inspireront ».

Et en effet, dans cette période d'entreprise encore confuse et de méditation ardente où il se trouvait, il s'était dit, pour un temps, de s'affranchir par l'esprit de tout élément et ascendant étranger, de donner un libre cours à sa faculté intérieure, à ses impulsions et à ses impressions, de se laisser faire naïvement à tous les êtres de la nature, à commencer par l'homme, et d'entrer par là dans une sorte d'harmonie et d'intimité avec tout ce qui vit. En parlant de Gœthe, il faut nous défaire de quelques-unes de nos idées françaises par trop simples et consentir à nous mettre avec lui dans cet état, pour ainsi dire, d'enthousiasme prémédité, qui ressemble un peu dans l'ordre de la poésie à ce que Descartes a fait dans la sphère philosophique. La préméditation, d'ailleurs, n'était pas aussi nette pour lui dans le moment même qu'elle lui a paru depuis et qu'il nous l'a exprimé lorsqu'il y est revenu avec la supériorité du critique contemplateur dans ses Mémoires. Quoi qu'il en soit, il se fit Werther, ou, si vous aimez mieux, il se laissa être Werther pendant quelques saisons, sans l'être au fond véritablement. Ce n'était qu'une forme de la vie, la forme la plus exaltée et la plus fougueusement expansive qu'il avait à traverser avant d'arriver à l'équilibre définitif et à cette activité sereine qui comprendra tout.

Gœthe était donc à Wetzlar dans l'été de 1772. Après les premiers ennuis de l'installation et un premier coup d'œil peu favorable donné à la ville, il cherche à se distraire par des promenades solitaires dans la charmante vallée de la Lahn; il emporte avec lui son Homère, *l'Odyssée*, qu'il lisait beaucoup alors, tout occupé de revenir à la nature, et il croit voir des tableaux approchants et des idylles dans ce qu'il observe à chaque pas. Les premières lettres de son *Werther* expriment cette disposition enivrée et enchantée avec un feu, une vie, un débordement d'expression que rien n'égale et que lui-même, vieilli, se reconnaissait impuissant à ressaisir: « En vérité, disait-il en écrivant ses Mémoires, le poète invoquerait vainement aujourd'hui une imagination presque éteinte; vainement il lui demanderait de décrire en vives couleurs ces relations charmantes qui autrefois lui firent de la vallée qu'arrose la Lahn un séjour si cher. Mais, par bonheur, un Génie ami a depuis longtemps pris ce soin, et l'a excité, dans toute la force de la jeunesse, à fixer un passé tout récent, à le retracer et à le livrer hardiment au public dans le moment opportun: chacun devine qu'il s'agit ici de *Werther*. » Observation bien juste et sentie! il est des fruits (et ce sont ceux de l'imagination et de la fleur de l'âme), qui ne se cueillent bien qu'à l'heure unique et désirée. Attendez, laissez passer la saison, allez vous figurer qu'ainsi, selon le vieux précepte, vous les laisserez mieux mûrir et que vous saurez les perfectionner en les retardant: erreur et oubli de la fuite rapide des Heures, de ces Heures qui s'appellent aussi les Grâces! Vous aurez peut-être d'autres fruits, mais vous n'aurez plus les mêmes, et si ce sont ceux d'autrefois que vous voulez

après coup cueillir, ils n'auront jamais plus pour vous ni pour d'autres leur duvet, leur saveur et leur parfum.

*Werther* est le livre et le poème de sa saison. L'auteur d'abord place exactement son héros dans la disposition où il était lui-même. Werther est artiste; au milieu de toutes ses expansions et ses abandons, il a souci de son talent: en face de cette belle vallée, par une matinée du printemps, il ne songe pas seulement à en jouir, il songe à en tirer quelque parti comme peintre, et, s'il reste inactif, il a du regret:

« Je suis si heureux, mon ami, dit-il[1], si abimé dans le sentiment de ma tranquille existence que mon talent en souffre. Je ne pourrais pas dessiner un trait, et cependant je ne fus jamais plus grand peintre. Quand les vapeurs de la vallée s'élèvent devant moi, qu'au-dessus de ma tête le soleil lance d'aplomb ses feux sur l'impénétrable voûte de l'obscure forêt, et que seulement quelques rayons épars se glissent au fond du sanctuaire; que couché sur la terre dans les hautes herbes, près d'un ruisseau, je découvre dans l'épaisseur du gazon mille petites plantes inconnues; que mon cœur sent de plus près l'existence de ce petit monde qui fourmille parmi les herbes, de cette multitude innombrable de vermisseaux et d'insectes de toutes les formes, que je sens la présence du Tout-Puissant qui nous a créés à son image, et le souffle du Tout-Aimant qui nous porte et nous soutient flottants sur une mer d'éternelles délices; mon ami, quand le monde infini commence ainsi à poindre devant mes yeux et que je réfléchis le ciel dans mon cœur comme l'image d'une bien-aimée, alors je soupire et m'écrie en moi-même: « Ah! si tu pouvais exprimer ce que tu éprouves! si tu pouvais exhaler et fixer sur le papier cette vie qui coule en toi avec tant

1. Je me sers, pour ces citations de *Werther*, de la traduction de M. P. Leroux.

d'abondance et de chaleur, en sorte que le papier devienne le miroir de ton âme, comme ton âme est le miroir d'un Dieu infini!... » Mon ami... Mais je sens que je succombe sous la puissance et la majesté de ces apparitions. »

On a entendu la plainte profonde du talent; et lorsque ce talent réussit à se faire jour et à trouver des sujets tout préparés qui se détachent au milieu de ces exubérantes images, l'ivresse est complète, et il semble qu'il ne manque rien à la jouissance du promeneur. Lire Homère, s'asseoir sous les tilleuls d'une cour d'auberge rurale, y dessiner le pêle-mêle d'un devant de grange et l'enfant de quatre ans qui, pendant que la mère est absente, tient entre ses jambes son petit frère âgé de six mois, qu'il appuie doucement contre sa poitrine, — voilà une journée délicieuse: « Et au bout d'une heure je me trouvai avoir fait un dessin bien composé, vraiment intéressant, sans y avoir rien mis du mien. Cela me confirme dans ma résolution de m'en tenir désormais uniquement à la nature: elle seule est d'une richesse inépuisable; elle seule fait les grands artistes. » Ce que Werther dit là de la peinture, il l'entend également de la poésie: « Il ne s'agit que de reconnaître le beau et d'oser l'exprimer: c'est, à la vérité, demander beaucoup en peu de mots. » Et il cite en exemple une rencontre qu'il a faite, le jeune garçon de ferme amoureux de la fermière veuve, et amoureux tendre, timide, passionné: « Il faudrait te répéter ses paroles mot pour mot, si je voulais te peindre la pure inclination, l'amour et la fidélité de cet homme. Il faudrait posséder le talent du plus grand poète pour rendre l'expression de ses gestes, l'harmonie de sa voix et le feu de ses regards. Non, aucun langage ne représenterait la tendresse qui animait ses yeux et son maintien; je ne ferais

rien que de gauche et de lourd. » Dans toutes ces premières pages de *Werther*, on se sent dans le vrai, on est avec Gœthe tel qu'il était alors; et toute la première partie de la relation avec Charlotte ou *Lotte* (comme elle s'appelle familièrement) produit le même effet.

Gœthe, après quelque temps de séjour à Wetzlar avait fait connaissance avec la famille de monsieur Buff, bailli de l'Ordre allemand, et il avait été frappé tout d'abord de la beauté, de la dignité virginale, de l'esprit de sa fille Lotte, âgée de près de vingt ans, qui, sans être l'aînée de la maison, servait de mère depuis près de deux ans à ses frères et sœurs, et n'en était pas moins aimable dans la société, où elle déployait une gaieté vive et naturelle. Ce fut le 9 juin 1772 qu'il la rencontra pour la première fois à un bal champêtre à Wolpertshausen; et peu auparavant, tout près de là, au village de Gaubenheim, il avait fait la connaissance de Kestner, sans savoir sa liaison avec Charlotte. Les circonstances de la rencontre du bal, telles qu'elles sont consacrées dans *Werther*, ne diffèrent du vrai que par de légères variantes. Ainsi le village de Gaubenheim est devenu *Wahlheim*. Il n'est pas exact que durant le bal, entendant prononcer le nom d'*Albert*, c'est-à-dire de Kestner, Gœthe ait demandé qui il était, et que Charlotte ait répondu: « Pourquoi vous le cacherais-je? c'est un galant homme auquel je suis promise. » Le lien qui unissait alors Charlotte et Kestner était tout moral et tacite, et Charlotte n'en aurait point parlé ainsi à première vue. Il n'est pas exact non plus que, dans le jeu innocent, improvisé pendant l'orage, Charlotte ait donné si lestement des soufflets à ceux qui ne devinaient pas juste; ces soufflets sont un enjolivement et un ressouvenir

de quelque autre scène arrivée ailleurs et avec une autre, et ils ne s'accordent point avec le caractère de gaieté sans doute, mais non de folâtrerie, de la véritable Charlotte.

Comment savons-nous si bien tout cela? C'est que Kestner, l'Albert du roman, a écrit et donné tous les éclaircissements désirables sur *Werther*. Kestner, né à Hanovre, âgé en 1772 de trente et un ans, résidait depuis quelques années, en qualité de secrétaire d'ambassade, à Wetzlar; il y avait été introduit de bonne heure dans la famille de monsieur Buff, et il avait contracté avec Charlotte un de ces liens de cœur purs, respectueux, patients, que le mariage devait couronner. Il y devint l'ami de Gœthe, qu'il eut le mérite d'apprécier du premier jour à sa valeur; et ce qui est vrai encore, c'est que pendant toute cette belle saison de 1772, Gœthe, accueilli par lui, adopté par Charlotte et par toute la famille, mena une vie d'exaltation, de tendresse, d'intelligence passionnée par le sentiment, d'amour naissant et confus, d'amitié encore inviolable, une vie d'idylle et de paradis terrestre impossible à prolonger sans péril, mais délicieuse une fois à saisir. Il eut, en un mot, une saison morale toute poétique et divine, quatre mois célestes et fugitifs qui suffisent à illuminer tout un passé. Voilà ce qu'il a peint admirablement dans son *Werther*, ce qui en fait l'âme, et qui en reste vrai pour nous encore, à travers toutes les vicissitudes de la mode et des genres.

L'orage toutefois était imminent et s'amassait en lui, un orage qui n'éclata point. L'idylle resta pure. Gœthe, sage et fort jusque dans ses oublis, s'éloigna à temps. Il avait fait la connaissance de Charlotte le 9 juin 1772, et il partit brusquement de Wetzlar le 11 septembre. Sauf une courte visite

de trois jours qu'il revint y faire du 6 au 10 novembre de cette même année, il ne revit plus Charlotte que bien tard, lorsqu'il avait soixante-dix ans, et elle plus de soixante, et qu'elle était la respectable mère de douze enfants.

Gœthe ne songea point à faire tout aussitôt un roman et un livre de cette liaison qui n'avait rien pour lui d'une aventure. Ses Mémoires sont un peu vagues sur ce point et ne suivent pas les événements d'assez près. On y voit qu'il fit, au printemps de l'année suivante probablement (car les dates précises n'y sont point marquées), un voyage près de Coblentz pour s'y distraire, et qu'il y devint légèrement amoureux d'une des filles de Mme de La Roche: « Rien n'est plus agréable, dit-il à ce sujet, que de sentir une nouvelle passion s'élever en nous lorsque la flamme dont on brûlait auparavant n'est pas tout à fait éteinte: ainsi à l'heure où le soleil se couche, nous voyons avec plaisir l'astre des nuits se lever du côté opposé de l'horizon: on jouit alors du double éclat des deux flambeaux célestes. » Cela nous apprend du moins que l'amour qu'il pouvait avoir gardé pour Charlotte n'avait rien de furieux ni d'égaré.

Les lettres qu'on a de Gœthe, adressées à Kestner pendant les mois qui suivent l'instant de la séparation, nous le prouvent aussi, tout en nous donnant assez bien la mesure de cette espèce de culte d'imagination et de tendresse idéale, mystique, pourtant domestique et familière, mêlée de détails du coin du feu. Il a beau souffrir, il ne regrette point l'emploi qu'il a fait de ses derniers mois: non, ce n'est pas un mauvais Génie qui l'a conduit à ce bal où il a fait la connaissance de Lotte: « Non, c'était un bon Génie, s'écrie-t-il, je n'aurais pas voulu passer mes jours à Wetzlar autrement que je ne l'ai fait; et

pourtant les Dieux ne m'accordent plus de tels jours, ils savent me punir et me *Tantaliser.* » A Francfort, où il est revenu vivre près de sa famille, il a dans sa chambre la silhouette de Lotte attachée avec des épingles au mur; il lui dit le bonsoir en se couchant, et le matin, il prend plus volontiers ces épingles-là que d'autres pour s'habiller. Il a (comme dans *Werther*) le nœud de ruban rose qu'elle portait au sein la première fois qu'il la vit; il est question à plusieurs reprises d'une certaine *camisole à raies bleues* dans laquelle elle est adorable en négligé, et qu'il regretterait de loin de lui voir quitter. Pourtant, dans tout cela rien de sensuel, et quand il dit à Kestner que ce n'est jamais dans le sens humain qu'il la lui a enviée, on le croit. Seulement sa Laure et sa Béatrix ont le costume et le déshabillé d'une idylle des bords du Rhin; on a quelque peine à s'y faire. Comprenons l'amour vrai sous toutes les formes et dans tous les costumes avec ce qu'il a de désintéressé. Saint-Preux, chez Jean-Jacques, n'a-t-il pas dit: « Assis aux pieds de ma bien-aimée, je teillerai du chanvre, et je ne désirerai rien autre chose, aujourd'hui, demain, après-demain, toute la vie. » Gœthe, qui cite ce mot du cœur en se l'appliquant, le renouvelle par une légère variante: « Avec vous (Lotte et Kestner), je désirais autrefois de cueillir des groseilles et de secouer des pruniers, demain, après-demain, et durant toute ma vie. »

J'ai dit qu'après les avoir quittés, il ne se mit pas tout aussitôt à écrire *Werther*. En effet, s'il le médita et le couva dès auparavant, il ne dut point commencer à l'écrire avant le mois de septembre 1773, c'est-à-dire un an après son départ de Wetzlar, et lorsqu'il eut publié son drame de *Gœtz*. Dans l'intervalle, il s'était passé deux événements. Le jeune Jérusalem, fils d'un théologien connu, et

secrétaire de légation, qui se trouvait à Wetzlar en même temps que Gœthe, jeune homme romanesque et lettré, épris d'une passion malheureuse pour la femme d'un de ses collègues, se tua d'un coup de pistolet à la fin d'octobre 1772. Sans être très lié avec Kestner, c'était précisément à celui-ci qu'il avait emprunté des pistolets sous le prétexte d'un voyage. Gœthe, comme tout le jeune monde allemand d'alors, fut très frappé de cette mort sinistre, et il s'enquit très curieusement des détails auprès de Kestner, qui les lui donna par écrit. C'est alors qu'il conçut l'idée d'identifier bientôt l'histoire de ce Jérusalem avec celle d'un amoureux comme lui-même l'avait été ou aurait pu l'être, et de faire du tout un personnage romanesque intéressant, et qui aurait pour le vulgaire le mérite de finir par une catastrophe. Mais l'idée sommeilla en lui environ dix mois avant qu'il la mît en œuvre. Un second événement, qui dut lui donner de l'aiguillon dans l'intervalle, fut le mariage de Kestner avec Charlotte, qui s'accomplit vers Pâques 1773; non pas qu'il eût du tout, à cette occasion, l'envie de se brûler la cervelle; il a soin, dans sa Correspondance, de rejeter bien loin une pareille pensée, et je crois fort que c'est sincère. Cependant, il dit dans ses Mémoires que « la mort de Jérusalem, occasionnée par sa malheureuse passion pour la femme d'un ami, l'éveilla comme d'un songe et lui fit faire avec horreur un retour sur sa propre situation. » Mais, dans ses Mémoires, il entendait ceci d'un commencement de passion plus récente qu'il croyait éprouver pour la fille de M^me^ de La Roche, la même personne qu'il avait vue il y avait peu de temps à Coblentz, et qui venait de se marier à Francfort. L'idée de ces relations fausses et de ces engagements sans issue lui fut donc vivement retracée par la mort de Jéru-

salem. Quoi qu'il en soit, tout se passa dans le domaine de l'imagination. S'il souffrait, il le dissimule bien dans ses lettres d'alors à Kestner et à Charlotte, qui, tout à fait fiancés, n'attendent que le prochain printemps pour s'épouser. Dans ce qu'il leur écrit durant cet hiver de 1772—1773, qui précède le mariage, il paraît gai, heureux ou du moins libre, et tourmenté du besoin d'aimer et du vague de la passion plutôt que d'aucune particulière blessure. Il a sur la fête de Noël une lettre à Kestner pleine de joie, de cordialité, de sentiment pittoresque, et aussi de sentiment de famille:

« Hier (veille de Noël), mon cher Kestner, j'ai été avec plusieurs braves garçons à la campagne; notre gaieté a été bruyante, des cris et des rires depuis le commencement jusqu'à la fin. Ordinairement ce n'est pas de bon augure pour l'heure prochaine; mais y a-t-il quelque chose que les saints Dieux ne puissent pas accorder s'il leur plaît! Ils m'ont donné une joyeuse soirée; je n'avais pas bu de vin, mon œil était sans trouble pour jouir de la nature. La soirée était belle; lorsque nous rentrâmes, la nuit survint. Il faut que je te dise que mon âme se réjouit toujours quand le soleil a disparu depuis longtemps, la nuit occupant l'horizon entier, de l'orient jusqu'au nord et au sud, et qu'un cercle demi-obscur seulement luit du côté de l'occident; la plaine offre un spectacle magnifique. Quand j'étais plus jeune et plus ardent, j'ai regardé souvent, pendant mes excursions, ce crépuscule durant des heures entières. Je me suis arrêté sur le pont[1]: la ville sombre des deux côtés, l'horizon brillant silencieusement, le reflet dans

1. On se rappelle le bel endroit de *René:* « Quand le soir était venu, reprenant le chemin de ma retraite, je m'arrêtais sur les ponts pour voir se coucher le soleil... » Dans le tableau naturel que nous trace Gœthe, on remarquera comme différence fondamentale avec Chateaubriand, le sentiment cordial et domestique, la *joie d'enfants* à cette veillée de Noël.

le fleuve, ont produit sur mon âme une impression délicieuse que j'ai retenue avec amour. Je courus chez les Gerock, et demandai un crayon et du papier, et je dessinai, à ma grande joie, le tableau entier aussi chaud qu'il se représentait dans mon âme; tous partagèrent ma joie sur ce que j'avais fait, et leur approbation me rassura. Je leur proposai de jouer aux dés mon dessin; ils ne voulurent pas, et me demandèrent de l'envoyer à Merck. Il est maintenant suspendu au mur de ma chambre, et me fait aujourd'hui autant de plaisir qu'hier. Nous avions passé ensemble une belle soirée comme des hommes auxquels le bonheur vient de faire un grand cadeau, et je m'endormis en remerciant les Saints dans le ciel pour la joie d'enfants qu'ils ont voulu nous accorder pour la nuit de Noël... »

Telle était sa disposition trois mois après avoir quitté Charlotte, sept semaines après la mort du jeune Jérusalem, et quand il avait déjà en idée le germe de *Werther*.

Gœthe, on le sait, aimait à patiner; on n'a pas oublié son plus beau portrait de jeunesse, tracé par sa mère même:

« — Mère, vous ne m'avez pas encore vu patiner, et le temps est beau; venez donc, et comme vous êtes, et tout de suite. — Je mets, disait la mère racontant cela depuis à Bettine, je mets une pelisse fourrée de velours cramoisi qui avait une longue queue et des agrafes d'or, et je monte en voiture avec mes amis. Arrivés au Mein, nous y trouvons mon fils qui patinait: il volait comme une flèche à travers la foule des patineurs; ses joues étaient rougies par l'air vif, et ses cheveux châtains tout à fait dépoudrés. Dès qu'il aperçut ma pelisse cramoisie, il s'approcha de la voiture, et me regarda en souriant très gracieusement. — Eh bien! que veux-tu? lui dis-je. — Mère, vous n'avez pas froid dans la voiture, donnez-moi votre manteau de velours. — Mais tu ne veux pas le mettre, au moins? — Certainement que je veux le mettre. — Allons, me voilà ôtant ma bonne pelisse chaude; il la met, jette la queue sur son bras, et s'élance sur la

glace comme un fils des Dieux. Ah! Bettine, si tu l'avais vu! il n'y a plus rien d'aussi beau, j'en applaudis de bonheur! Je le verrai toute ma vie, sortant par une arche du pont et rentrant par l'autre: le vent soulevait derrière lui la queue de la pelisse qu'il avait laissée tomber. »

On a le portrait par la mère; or, voici le glorieux pendant par Gœthe lui-même. N'oublions pas que dans ce temps il lisait continuellement Homère, et qu'il était plein de ces magnifiques images de l'Olympe. On était au mois de février 1773; il écrit à Kestner dans une espèce d'hymne triomphal:

« Nous avons une glace superbe pour patiner en l'honneur du soleil. J'ai exécuté hier des rondes de danse. J'ai encore d'autres sujets de joie que je ne puis pas dire (Ne serait-ce point l'idée de *Werther* qui déjà remue et qui veut sortir?); ne vous en inquiétez pas. Je suis presque aussi heureux que deux personnes qui s'aiment comme vous; il y a en moi autant d'espérance qu'il y en a chez des amoureux; j'ai même depuis pris plaisir à quelques poésies et autres choses pareilles. Ma sœur vous salue, mes demoiselles vous saluent, mes Dieux vous saluent, nommément le beau Pâris à ma droite et la Vénus d'or de l'autre côté, et Mercure, le messager, qui se réjouit des courriers rapides, et qui attacha hier à mes pieds ses belles et divines semelles d'or, qui le portent avec le souffle du vent à travers la mer stérile et la terre sans limites.[1] Et ainsi les personnages chéris du Ciel vous bénissent. »

Admirable élan et salut vraiment divin! C'est peut-être ce même jour où il comparait ses rapides patins aux *semelles d'or* de Mercure, que sa mère aussi

1. Il se rappelle en cet endroit l'*Odyssée*, livre I, vers 96-99.

le comparait, lui, à un fils des Dieux. Nous reconnaissons là le souffle des premières et belles parties de *Werther*, de celles où l'auteur se répand sympathiquement par toute la nature et voudrait s'en emparer: « Ah! pour lors, combien de fois j'ai désiré, porté sur les ailes de la grue qui passait sur ma tête, voler au rivage de la mer immense, boire la vie à la coupe écumante de l'Infini!... » Ce sera aussi le cri de René: « Levez-vous, orages désirés!... » Ce sera celui de Lamartine: « Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore!... » Mais chez ces deux poètes il s'y mêle une teinte de sombre ou de mélancolique que n'a pas le Werther du début.

Car on l'a très justement remarqué, et les lettres de Gœthe, écrites dans le cours de cette inspiration, nous le confirment; ce n'est pas le désespoir, c'est plutôt l'ivresse bouillonnante et la joie qui président à la conception de *Werther;* c'est le génie de la force et de la jeunesse, l'aspiration, douloureuse sans doute, mais ardente avant tout et conquérante, vers l'inconnu et vers l'infini. Tout ce qui est sorti de cette source élevée et débordante y est sincère, et a jailli de l'imagination et de la pensée de Gœthe. Voilà le vrai du livre et son cachet immortel; le reste, désespoir final, coup de pistolet et suicide, y a été ajouté par lui après coup pour le roman et pour la circonstance: ce qui ressemble le moins à Gœthe, et qui se rapporte à l'aventure de ce pauvre Jérusalem, le côté faux, commun, exalté, digne d'un amoureux d'Ossian, non plus d'un lecteur d'Homère.[1]

1. En France, nous n'avons longtemps connu *Werther* que par ce côté exagéré et faux. J'ai pris soin ailleurs (article sur Charles Nodier, *Portraits littéraires*, tome Ier) d'en noter le contre-coup dans notre littérature, depuis Ramond, auteur des *Aventures du jeune d'Alban*, publiées en 1777, jusqu'à Nodier lui-même qui donnait *le Peintre*

Gœthe (et il l'a dit) s'est guéri lui-même en faisant *Werther;* il s'est débarrassé de son mal en le peignant, mais il l'a en même temps inoculé aux autres; et alors pourquoi leur a-t-il indiqué un faux remède? Là est le vice de *Werther*. La vraie conclusion de *Werther* pour les artistes (car Werther est un artiste ou veut l'être), ce serait la conclusion qu'a choisie Gœthe lui-même, s'occuper, produire, se guérir, en sapp'liquant ne fût-ce qu'à se peindre; et si tous, dans cette tâche, n'atteignaient pas aussi haut qu'un Gœthe le peut faire, ils y gagneraient du moins de sortir de leur mal, de le traverser, et de se rattacher bientôt derechef aux attraits puissants de la vie.

La différence des impressions du lecteur à celles de l'auteur est ici par trop forte et trop criante; elle n'est pas juste. Quoi? *Werther* une fois fait, et même à mesure qu'il le conçoit et le compose, Gœthe retrouve sa sérénité; il a triomphé de ses sentiments puisqu'il les a magnifiquement exprimés. Il est comme Neptune dans la tempête de Virgile, lequel, bien que fortement ému au dedans *(graviter commotus)*, lève un front tranquille et pacifique à la surface des mers: *summa placidum caput extulit*

*de Salzbourg* en 1803. Les imitateurs français se sont surtout rattachés à *Werther* par la fièvre de tête, par les dehors, le costume, le suicide et l'explosion finale, enfin par les défauts. — Je lis dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 juillet 1855 un article sur *Werther*, par M. Émile Montégut, ou plutôt un hymne plein de feu, d'âme et de tendre intelligence. Le type y est saisi et embrassé dans son entier comme par un jeune frère. Mais il a fallu quatre-vingts ans de tâtonnements, et, j'ajouterai, l'éducation tout exotique de M. Émile Montégut, pour qu'on arrivât en France à une interprétation si intime, si complète dans le meilleur sens, et à la fois si exempte de danger.

*unda*. Voilà pour l'auteur. — Mais les lecteurs, au contraire (je parle des premiers lecteurs, de ceux de 1774), qui trouvent dans le prodigieux petit livre tous leurs sentiments, jusque-là confus, exprimés au vif et en traits de feu, s'y prennent, ne s'en détachent plus, passent, sans s'en apercevoir, du Werther-*Gœthe* au Werther-*Jérusalem*, et sont ainsi conduits, par cette contagion du talent et de l'exemple, à l'idée du suicide. Il y a là, si je l'ose dire, moins encore un tort peut-être qu'une inexpérience chez Gœthe. Eût-il conclu de même s'il avait prévu tout l'effet de son roman, cet effet qu'il a comparé à celui d'une allumette qui met le feu à une mine? Il est difficile à un artiste de résister à l'à-propos, et de renoncer à un grand succès. Gœthe, averti à l'avance, eût donc bien pu ne vouloir rien changer, sans compter qu'un autre dénoûment n'était pas si aisé à offrir. Ce qui est certain, c'est que toute la jeunesse allemande fut à l'instant et profondément atteinte et ébranlée. L'artiste sain, vigoureux, généreux avait substitué à sa propre méthode de guérison dont il gardait le secret, une solution maladive et banale à l'usage du vulgaire. La fin de *Werther* laissait en vue et livrait aux regards du public un faux Gœthe au lieu du vrai, un fantôme creux et trompeur après lequel la foule allait courir, comme Turnus dans le combat s'acharne à poursuivre le fantôme d'Énée qui l'égare, tandis que le véritable héros est ailleurs et dans le lieu de l'action. Aujourd'hui, pour le jugement définitif du livre et le rang qui lui est dû dans l'ordre des œuvres de l'art, cette fin de *Werther* nuit aux parties principales, et quand on considère le caractère si opposé de l'auteur, et ses destinées en un sens si inverse, elle a peine à ne pas nous faire l'effet d'une mystification.

Mais de fait, et même chez un artiste de tout temps si réfléchi, si maître de soi dès sa jeunesse, les choses se passèrent plus au hasard et plus confusément. Pour revenir à la Correspondance de Gœthe avec les époux Kestner, dont le mariage se fit en avril 1773, on y suit assez bien les traces du projet et de la composition, jusqu'au moment où toute la pensée prend flamme. Ce mariage, en s'accomplissant, dut lui donner l'idée du désespoir qu'il n'avait pas, mais qu'un autre aurait pu avoir. Pour lui, qui s'est chargé d'envoyer de Francfort les anneaux d'alliance et qui y a joint toutes sortes de bons souhaits, il se contente, pour punir à sa manière les nouveaux mariés, de leur écrire: « Je suis vôtre, mais, pour le moment, je ne suis guère curieux de voir ni vous, ni Lotte. Aussi sa silhouette disparaîtra de ma chambre le premier jour de Pâques, qui sera probablement le jour de votre mariage, ou même dès après-demain, et elle n'y sera de nouveau suspendue que quand j'apprendrai que Lotte est mère. Une nouvelle époque commencera alors, et je ne l'aimerai plus, mais j'aimerai ses enfants, — un peu, il est vrai, à cause d'elle, mais cela ne fait rien... » Et même cette menace amicale, il ne l'exécute pas; la silhouette reste là suspendue comme par le passé. Qui plus est, une amie qui revient de la noce lui apporte le bouquet de mariage de Lotte, et il s'en pare. Cependant la grande consolation intérieure, l'occupation poétique dure et augmente: il publie son *Gœtz de Berlichingen;* il écrit des drames, des romans, dit-il, et autres choses de ce genre (juin 1773); et en septembre il commence sa confidence couverte de *Werther* aux jeunes époux désormais installés à Hanovre: « Je fais de ma situation le sujet d'un drame que j'écris en dépit de Dieu et des hommes. Je sais ce que dira Lotte

quand elle le lira, et je sais ce que je lui répondrai. » Et encore: « O Kestner, je me trouve bien heureux! quand ceux que j'aime ne sont pas près de moi, ils sont pourtant toujours devant moi. Le cercle des nobles cœurs est la plus précieuse de mes acquisitions. » — « Vous êtes toujours près de moi quand j'écris quelque chose. Je travaille maintenant à un roman, mais cela va lentement... Encore une confidence d'auteur: mon idéal grandit et embellit de jour en jour, et si ma vivacité et mon amour ne m'abandonnent pas, il y aura encore beaucoup de choses pour ceux que j'aime, et le public en prendra aussi sa part. »

Lorsqu'il a fini son *Werther* et qu'il s'apprête à le publier, il a une crainte, c'est de blesser les jeunes époux: il glisse dans ses lettres toutes sortes de précautions à cet égard, des précautions mystérieuses et pour eux obscures, mais qui avaient pour but de les prévenir et de les empêcher de se trop choquer. Lorsque Lotte est mère pour la première fois, mère d'un garçon dont il est parrain, ou du moins dont il a choisi le nom, il écrit à Kestner: « Je ne puis pas me la figurer comme une femme en couches; c'est décidément impossible. Je la vois toujours telle que je l'ai quittée; ainsi, je ne te connais pas en ta qualité de mari; je ne connais d'autres relations que nos anciennes, *auxquelles j'ai associé dans une certaine occasion des passions étrangères*. Je vous en avertis pour que vous ne vous en fâchiez pas. » — « Adieu, mes amis (que j'aime tant que j'ai été forcé de prêter et d'accommoder la richesse de mon amour à la représentation fictive du malheur de notre *ami*). Vous saurez plus tard le sens de cette parenthèse. » Cet *ami*, c'est Werther. En juin 1774, dans une lettre à Charlotte, il l'annonce positivement sous ce nom: « Adieu, ma chère Lotte, je vous

enverrai bientôt un ami qui me ressemble beaucoup, et j'espère que vous le recevrez bien. Il s'appelle *Werther*, et vous expliquera lui-même ce qu'il est et ce qu'il a été. » Et le 27 août, avec ce tutoiement sentimental ou poétique qui nous étonne un peu, mais qui probablement n'a rien de choquant de l'autre côté du Rhin: « O Lotte!... je t'enverrai prochainement un livre, appelle-le comme tu voudras, des prières ou un trésor, pour te rappeler matin et soir les bons souvenirs de l'amitié et de l'amour. » Que ce soit à Lotte qu'il parle ainsi et qu'il semble adresser particulièrement son livre, on le conçoit: il espère plus d'indulgence et de grâce auprès d'elle qu'auprès de Kestner.

Il a raison. Le livre paraît: un des premiers exemplaires arrive à Hanovre. Or, jugez de l'impression pénible qu'il dut faire à une première lecture sur les deux jeunes époux, qui y voyaient toute leur liaison de ces quatre divins mois dans la vallée de la Lahn divulguée en même temps et comme profanée par un mélange avec d'autres événements et des circonstances étrangères, moins délicates et moins pures. A une seconde et troisième lecture, ils purent toutefois s'apaiser un peu, Lotte surtout, j'imagine, qui, dans le secret de son cœur, sentait qu'au fond elle était l'âme et la divinité d'un beau livre. Mais Kestner supportait plus difficilement cette publicité et le rôle qui lui était fait, ce rôle d'Albert froid, flegmatique et médiocre. On a sa première lettre de plainte à Gœthe: « La ressemblance (avec Albert) ne porte, il est vrai, disait-il en terminant, que sur le côté extérieur, et grâce à Dieu, seulement sur l'extérieur; mais si vous teniez à l'y introduire, était-il donc nécessaire d'en faire un être aussi apathique? Peut-être était-ce dans l'intention de vous placer fièrement à côté

de lui et pour pouvoir dire: *Voyez quel homme je suis, moi!* »

Gœthe s'empressa de répondre, d'expliquer, de se justifier, de demander un répit à ses amis irrités et alarmés pour qu'ils pussent juger de l'effet général avec plus de sang-froid et au vrai point de vue. « Il faut, mes chers irrités, que je vous écrive tout de suite pour en débarrasser mon cœur. C'est fait, c'est publié; pardonnez-moi si vous pouvez. Je ne veux décidément rien entendre de vous avant que le résultat ait démontré l'exagération de vos craintes, avant que vos cœurs aient mieux apprécié dans ce livre l'innocent mélange de vérité et de fiction » (octobre 1774).

Et ici, pour ne faire tort ni injustice à personne, établissons nettement les deux aspects de la question, les deux points de vue. Il y a celui de la vie régulière et de la famille, de la morale domestique et sociale, ce qui saute aux yeux tout d'abord pour peu qu'on se place en idée dans la situation. Imaginez le désagrément et la peine pour un honnête homme comme Kestner, heureux d'épouser celle qu'il aime depuis des années, l'emmenant comme en triomphe de Wetzlar à Hanovre, la présentant avec orgueil à tous les siens, et remplissant avec considération un emploi honorable, imaginez-le, après dix-huit mois de mariage, recevant de son meilleur ami, en cadeau, ce petit volume, où il est crayonné d'une manière assez reconnaissable sous les traits d'Albert; où sa fiancée paraît à bien des moments près de lui échapper; où elle n'est guère retenue que parce qu'elle est supposée déjà liée à lui par un engagement positif. Ajoutez, pour combler le désagrément, que l'aventure de Jérusalem se confondant dans le roman avec l'amour de

Gœthe, et Kestner ayant réellement prêté ses pistolets à Jérusalem, qui s'en était servi pour se tuer, on ne savait plus comment séparer à temps l'Albert de la fin du roman d'avec celui de la première moitié. Kestner recevait donc des lettres de condoléance, et à demi curieuses, par lesquelles on le plaignait de son accident, d'avoir eu un ami si entreprenant, si malheureux, et qui avait dû troubler étrangement sa lune de miel et son bonheur. Il répondait par des explications et des éclaircissements qu'on a, et qui sont précieux pour nous, en ce qu'ils déterminent exactement la part de vérité et de fiction dans *Werther*, et le procédé de composition. On trouvera même, en les lisant, que Kestner n'est pas aussi blessé au fond qu'il aurait droit de l'être: « Vous voyez, écrit-il à un ami, que vous n'avez pas eu raison de me plaindre. C'est malgré nous que ce livre nous met dans les conversations du public; mais nous avons la satisfaction de savoir que c'est sans raison et sans motifs. Grâce à Dieu, nous avons vécu et nous vivons encore ensemble heureux et contents. » Il n'est que bien modéré quand il s'échappe jusqu'à dire: « Un de mes amis m'écrivait dernièrement: *Sauf le respect pour votre ami, il est dangereux d'avoir un auteur pour ami.* Il a bien raison. » Il est assez disposé, d'ailleurs, à excuser Gœthe auprès de ceux qui le blâmeraient trop: « Vous comprendrez qu'il ne m'a pas rendu un service, — sans dessein, il est vrai, et dans l'exaltation d'auteur ou par étourderie, — en publiant *les Souffrances du jeune Werther*. Il y a dans ce livre beaucoup de choses qui nous fâchent, moi et ma femme; son succès nous contrarie encore davantage. Pourtant je suis disposé à lui pardonner; mais il ne doit pas le savoir, pour qu'il soit plus circonspect dorénavant. » Ex-

cellent ami! il était dans le vrai en pardonnant; pourtant il ne se rendait pas tout à fait compte du procédé de Gœthe, quand il l'attribuait à une légèreté de jeunesse. En effet, ce n'était, de la part de celui-ci, ni étourderie, ni vague exaltation: c'était un acte de conquérant et de grand-prêtre de l'Art, qui prend ce qui est à sa convenance et met en avant je ne sais quel droit supérieur et sacré. Gœthe en a fait une doctrine.

C'est le second point de vue; et, tel qu'il nous est exprimé par Gœthe, on conviendra qu'il ne se présente ni sans beauté, ni sans grandeur. Gœthe a senti bien vite, même à travers les premières irritations des deux amis, qu'ils ne lui en veulent pas mortellement, et il s'empresse de profiter de la disposition pour les remercier, pour les ramener et les entraîner, s'il le peut, dans le sens de son œuvre:

« Oh! si je pouvais me jeter à ton cou, écrit-il à Kestner (21 novembre), me jeter aux pieds de Lotte pendant une minute, une seule minute, et tout ce que je ne pourrais expliquer dans des volumes serait effacé et expliqué! — Oh! m'écrierais-je, vous manquez de foi, ou du moins vous n'en avez pas assez! — Si vous pouviez sentir la millième partie de ce qu'est *Werther* pour des milliers de cœurs, vous ne regretteriez pas la part que vous y avez prise... Au péril de ma vie, je ne voudrais pas révoquer *Werther;* et crois-moi, tes craintes, tes *gravamina* disparaîtront comme des spectres de la nuit, si tu prends patience; et ensuite je vous promets d'effacer, d'ici à un an, de la manière la plus charmante, la plus unique et la plus intime, tout ce qui pourrait encore subsister de soupçon, de fausse interprétation dans ce bavard de public

qui n'est qu'un troupeau de pourceaux.[1] Tout cela disparaîtra comme du brouillard devant un vent pur du nord. — Il faut que *Werther* existe, il le faut! Vous ne le sentez pas, *lui;* vous sentez seulement *moi* et *vous;* et ce que vous croyez y être seulement *collé* y est *tissé*, en dépit de vous et d'autres, d'une manière indestructible... Oh! toi, crie-t-il à Kestner, tu n'as pas senti comment l'Humanité t'embrasse, te console! »

Kestner, dans son modeste intérieur, fut quelque temps à se remettre de cette brusque invasion et de cette embrassade en masse de l'Humanité. Mais certes, on n'a jamais plaidé avec plus de hauteur et de passion le droit qu'a l'œuvre, fille immortelle du génie, d'éclore à son heure, de jaillir du divin cerveau, et de vivre, dût-elle, en entrant, heurter quelques convenances établies, et froisser quelques susceptibilités même légitimes.

Gœthe revient en un autre endroit sur cette promesse mystérieuse qu'il n'a pas exécutée, d'inventer je ne sais quoi, je ne sais quel nouveau roman ou poème, qui, par un coup de son art, placerait les deux époux au-dessus de toutes les allusions et de tous les soupçons. « J'en ai la puissance, dit-il avec l'orgueil de celui qui est dans le secret des Dieux et qui tient le sceptre de l'apothéose, mais ce n'est pas encore le temps. » — S'il ne réussit point tout à fait à entraîner avec lui Kestner dans cette marche en triomphe vers l'idéal, celui-ci, du moins, n'était pas indigne de sentir ce qu'il y avait d'élevé dans de telles paroles, et il répondait à ceux qui le questionnaient sur cet étrange et assez dan-

1. N'est-ce pas pourtant un peu en vue de ce gros public qu'il a immolé en partie ses amis, ou du moins sacrifié la pudeur de l'amitié?

gereux ami : « Vous ne vous imaginez pas comment il est. Mais il nous causera encore de grandes joies, quand son âme ardente se sera un peu calmée. »

Ces joies ne furent que lointaines et telles que les peut procurer un ami, homme de génie, à ceux qui, séparés par les situations et les circonstances, se sentent avec lui un nœud étroit dans le passé. Il est impossible de ne pas remarquer que, *Werther* fait et publié, la correspondance se ralentit aussitôt et ne consiste plus qu'en billets de plus en plus rares. Gœthe reste avec les Kestner et avec la famille de Charlotte dans des termes affectueux et intimes, mais à distance; et l'on se dit involontairement: Qu'avait-il affaire d'eux désormais ? Il en avait tiré l'usage principal qu'il en désirait, l'œuvre ! — Tantôt c'est sa mère, tantôt c'est sa sœur, qui écrivent pour lui et qui l'excusent. Moins de deux ans après la publication de *Werther*, la vie ducale de Gœthe a commencé : « Vous êtes sans doute étonné du silence du docteur (Gœthe), écrit sa mère à un frère de Charlotte (février 1776). Il n'est pas ici; il est depuis trois mois à Weimar chez le duc, et Dieu sait quand il reviendra. Mais il apprendra avec plaisir que j'ai écrit à son cher ami, car je ne saurais vous dire combien il a toujours parlé de vous et de votre famille. Il a toujours considéré le temps passé dans votre famille comme le plus heureux de sa vie. » Sur ce point, Gœthe est invariable. Il a dans le passé, dans le souvenir des jours qu'il a vécu à Wetzlar, au sein de *la famille allemande*, entre Charlotte et Kestner, sa saison d'âge d'or, un cercle pur et lumineux que rien n'éclipsera : « Vous avez été pour moi jusqu'ici, écrira-t-il à Kestner des années après, l'idéal d'un homme heureux par l'ordre et par la modération des désirs. » — « J'apprends avec plaisir, lui dit-il encore, ce que vous m'écrivez de vos en-

fants. Celui qui a son univers dans sa famille est heureux. Reconnaissez bien votre bonheur, et sachez que des positions plus brillantes ne sont guère à envier. » De telles paroles sont faites pour se joindre désormais à la lecture de *Werther* et pour en corriger la moralité finale par un témoignage qu'on ne saurait récuser.

Croirait-on, quand on n'a lu de Gœthe que *Werther*, qu'à un moment c'est lui, l'enthousiaste d'hier, qui va donner à Kestner, à l'ancien *Albert* lui-même, le meilleur conseil de vie pratique ? et il le lui donne dans des termes à la Franklin : « Vous me demandez un conseil (septembre 1777) ; c'est difficile de loin. Le meilleur conseil, et à la fois le plus loyal et le plus éprouvé, est : *Restez où vous êtes*. Supportez maints désagréments, chagrins, passe-droits, etc., parce que vous ne vous trouverez pas mieux quand vous aurez changé de séjour. Restez fidèlement et avec fermeté à votre place. Dirigez vos efforts sur un seul but. Vous êtes l'homme pour cela, et vous *avancerez en restant*, parce que tout ce qui est *derrière vous* recule. Celui qui change de position perd toujours moralement et matériellement *les frais de voyage et d'établissement*, et reste en arrière. Je te dis cela en ma qualité d'homme du monde, qui apprend peu à peu comment les choses se passent. » Ce sont là les suites réelles de *Werther*, du vrai Werther guéri et calmé, et qui sont à opposer, en bonne critique et en saine morale, à la catastrophe romanesque.

Une autre conclusion également imprévue qui s'y rattache, c'est que dans l'année qui suivit celle de la publication de *Werther*, Gœthe devint l'ami du jeune duc de Saxe-Weimar, et bientôt son principal conseiller, son ministre. « Mes chers enfants, écrivait-il de Weimar le 9 juillet 1776 à Kestner et à sa

femme, il y a tant de choses qui m'agitent. Autrefois, c'étaient mes propres sentiments; maintenant ce sont en outre les embarras d'autres personnes que je dois supporter et arranger. Apprenez seulement ceci: je demeure ici et je puis y jouir de la vie à ma façon et de façon à me rendre utile à un des plus nobles cœurs. Le duc, avec lequel j'ai, depuis neuf mois, des rapports d'âme les plus sincères et intimes, m'a attaché aussi à ses affaires. Que Dieu bénisse nos relations! » Et le 23 janvier 1778: « J'ai, en outre de mes fonctions de conseiller intime, la direction du département de la guerre et des chaussées, avec les caisses. L'ordre, la précision et la promptitude sont des qualités dont je tâche tous les jours d'acquérir un peu. » Au milieu de cela, des voyages en Suisse, en Italie, l'étude dans toutes les directions, la comparaison étendue dans toutes les branches des beaux-arts et des littératures; bientôt les sciences naturelles qui vont s'y joindre; une vie noble, assise, bien distribuée et ordonnée, occupée et non affairée, à la fois pratique et à demi contemplative (« Je demeure hors de la ville, dans une très belle vallée où le printemps crée dans ce moment son chef-d'œuvre »); tout ce qui, enfin, devait faire de cette riche organisation de Gœthe le modèle et le type vivant de la critique intelligente et universelle. Un moment, dans les premières années de cette existence nouvelle à Weimar, il a l'idée de se plaindre de son esclavage; un reste de misanthropie werthérienne s'est glissé sous sa plume, mais il a le bon esprit aussitôt de s'en repentir: « Que le style de ma dernière lettre ne vous fâche pas, écrit-il à Kestner (mars 1783). Je serais le plus ingrat des hommes, si je n'avouais pas que j'ai une meilleure position que je ne mérite. » Il sent que dans ce monde de luttes et où si peu arrivent, ce serait

offenser Dieu et les hommes que de se plaindre pour quelques ennuis passagers, quand il a trouvé un cadre si orné et si paisible à son développement et à toutes les nobles jouissances de son être.

En 1783, il eut l'idée de faire quelques changements à *Werther :* « J'ai repris dans des heures calmes mon *Werther*, et, sans toucher aux parties qui ont fait tant de sensation, je pense le hausser de quelques degrés. J'avais l'intention de faire d'Albert un caractère que pouvait bien méconnaître le jeune homme passionné, mais pas le lecteur; cela produira un effet excellent et longtemps désiré. J'espère que vous en serez satisfait. » — *Albert*-Kestner, à qui Gœthe écrivait cela, prit la nouvelle avec feu, et il revint sur son désir d'obtenir les modifications qu'il avait à cœur. J'ignore s'il les obtint toutes; il faudrait pour cela comparer entre elles les diverses éditions de *Werther*, comme nous le faisons aujourd'hui en France pour nos *Manon Lescaut* et nos *La Bruyère.*

Je l'ai dit: s'il est permis de conjecturer, je crois que Kestner dut toujours garder quelque chose de pénible sur le cœur à l'occasion de *Werther*, mais Lotte au fond n'en fut point offensée: je me la figure plutôt tacitement enorgueillie et satisfaite dans son silence. Puis, les années s'écoulant et la mort achevant d'épurer et de consacrer les souvenirs, le quatrième de ses douze enfants à qui elle avait transmis plus particulièrement sans doute une étincelle de son imagination et de sa douce flamme, s'aperçut qu'après tout il y avait là, mêlé à de l'affection véritable, un de ces rayons immortels de l'art que le devoir permettait ou disait de dégager, que c'était un titre de noblesse domestique, même pour son père, de l'avoir emporté sur Gœthe, et que de la connaissance plus intime des personnes il

allait rejaillir sur les plus modestes un reflet touchant de la meilleure gloire. Il s'est donc mis à réunir toutes les lettres et les pièces qui se rapportent à cette liaison de Gœthe avec ses parents et qui éclairent la composition de *Werther*, et il les a fait précéder d'une Introduction. Au moment de les publier lui-même, ce fils de Charlotte mourut, mais les autres membres de la famille ont voulu accomplir son vœu, et c'est ainsi que l'ouvrage a paru l'année dernière en Allemagne. Il me semble cette fois que l'Ombre de Kestner lui-même y a souri, et qu'il a pardonné enfin sans aucune réserve à ce glorieux ami dont il devient, bon gré mal gré, le compagnon dans l'immortalité. Et n'est-ce pas Gœthe qui lui écrivait un jour sur la première page d'un poème de Goldsmith dont il lui faisait cadeau: « N'oublie pas celui qui de tout son cœur t'a aimé et *a aimé avec toi?* »

Juin 1855. (*Causeries du lundi* XI.)

# ENTRETIENS DE GŒTHE
## ET D'ECKERMANN[1]

---

### I

Il a manqué à Gœthe d'être venu à Paris et d'y avoir passé six mois. Il y serait venu, j'imagine, vers 1786, un peu avant son voyage d'Italie; il aurait trouvé l'ancienne société française dans sa dernière fleur; il aurait été un moment à la mode comme tous ces princes du Nord qui y passèrent, comme tous ces princes de l'esprit et de la pensée, Hume, Gibbon, Franklin; on se serait mis à lire *Werther* et le reste comme on aurait pu, à la volée, pour lui en parler et le bien recevoir. Il aurait apprécié *de visu*, ce qui est toujours mieux, cette légèreté, cette vivacité, ce bon sens un peu étourdi qu'il sentait très bien de loin, mais qu'il n'est que d'avoir éprouvé et observé de près; lui-même, si attentif et si habile à profiter de tout, il y aurait appris peut-être à s'émouvoir un peu et à évertuer sa nature noble et digne. Pour nous, Français, c'eût été un grand avantage qu'il se fît voir dès lors, et qu'on le connût comme tant d'illustres étrangers devenus nôtres: on n'aurait pas eu à le découvrir

1. Traduits pour la première fois en français par M. Charles, professeur au lycée Bonaparte; — Paris, Hetzel, 1862.

plus tard à travers M^me de Staël et à l'étudier, à l'épeler graduellement; il aurait eu son brevet à temps, à son heure. Il aurait été tenté depuis de revenir nous voir vers 1810, et de se rafraîchir dans l'idée de Paris; on se serait lié avec lui, et lui avec nous; il y aurait eu échange et prêté-rendu comme avec Alexandre de Humboldt. Au lieu de cela, Gœthe, le plus grand des critiques modernes et de tous les temps (car il a profité des bénéfices de son siècle), est toujours resté pour nous un étranger, un demi-inconnu, une sorte de majestueuse énigme, un Jupiter-Ammon à distance dans son sanctuaire; et tous les efforts qu'on fait, non pour le populariser (cela ne se pourra jamais), mais pour le naturaliser parmi nous, n'ont réussi jusqu'à présent qu'à demi.

Quelle plus belle occasion pourtant de le connaître presque tout entier que la traduction de ses Œuvres due à la plume élégante et consciencieuse de M. Porchat! Celui-ci, ancien professeur et recteur de l'Académie de Lausanne, auteur pour son compte d'agréables ouvrages en vers et en prose, consacre la fin de son honorable carrière à faire passer dans notre langue toutes les productions du vaste génie auquel il s'est voué.[1] Il ne faut point séparer de cette Œuvre, désormais française, de Gœthe, l'exacte et belle traduction de Schiller par M. Adolphe Regnier;[1] Schiller et Gœthe se complètent, se commentent, se pénètrent réciproquement. Un moment rivaux, bientôt unis de la plus tendre et de la plus

1. *Œuvres de Gœthe*, traduction nouvelle par M. Jacques Porchat (Paris, librairie Hachette), dix vol. in-8°. On y a joint un tome supplémentaire consacré aux *Œuvres scientifiques* de Gœthe, et qui est à la fois traduction, analyse et appréciation. Ce dernier volume est dû à M. Ernest Faivre, professeur à la Faculté des sciences de Lyon.

2. Huit volumes in-8°, même librairie.

généreuse amitié, ils se prêtent secours, ils s'échauffent ou se modèrent l'un l'autre, ils combinent leur sens pratique ou leur enthousiasme. A ceux qui s'obstinaient à les opposer, à les mettre en parallèle comme cela se pratique vulgairement pour le plus grand plaisir de la médiocrité, à préférer et à sacrifier l'un à l'autre, Gœthe impatienté répondit un jour: « Qu'avez-vous tant à vous disputer pour savoir qui est le plus grand de Schiller ou de moi? Soyez donc contents une bonne fois d'avoir deux *gaillards* comme nous. »

Et cependant la Correspondance si curieuse, si élevée, un peu trop chargée de métaphysique sans doute, mais aussi animée partout des plus nourrissantes pensées, des plus cordiaux sentiments, entre Gœthe et Schiller, n'a pu être traduite encore et publiée chez nous dans son entier; on se méfie de notre public, on attend qu'il ait témoigné désirer plus vivement la chose: une regrettable lacune subsiste donc entre cette double traduction, d'ailleurs complète et si satisfaisante, des Œuvres de Gœthe et de Schiller; le pont n'est pas jeté entre elles. M. Regnier et M. Porchat attendent, l'un ou l'autre, le signal: l'honorable éditeur qui est leur ami a différé jusqu'ici de le donner et de croire l'instant propice; et il sait mieux que personne ces sortes d'instants. Se peut-il que nous, lecteurs et public, nous soyons si froids et si patients dans notre désir, et que nous trouvions qu'il n'est pas temps enfin de connaître, après cinquante ans d'attente, et d'écouter dans toute son ampleur et sa fécondité la conversation à cœur ouvert de deux grands poètes, de deux grands esprits![1]

1. La Correspondance entre Gœthe et Schiller a été publiée en 1863, 2 v., traduite par la baronne de Carlowitz.

Aujourd'hui, ce sont non pas des lettres, mais des conversations proprement dites de Gœthe avec un de ses admirateurs et disciples pendant les dernières années de sa vie, que publie M. Hetzel. La traduction est de M. Charles, professeur au lycée Bonaparte. M. Charles de Nîmes, qui a été longtemps professeur à Montpellier, homme très instruit, original et sincère, est allé étudier, pendant plusieurs années, l'allemand en Allemagne, là où il faut le prendre, c'est-à-dire à sa source, à sa souche et dans sa racine. « Vous avez bien fait, » disait un jour Gœthe à un étranger qui venait apprendre l'allemand à Weimar, « de venir chez nous. Ici, où vous n'apprenez pas seulement la langue avec facilité et rapidité, mais où vous pouvez aussi voir sur quels éléments elle repose; notre sol, notre climat, notre manière de vivre, nos mœurs, nos relations sociales, notre constitution, votre esprit emportera tout cela en Angleterre. » C'était à un Anglais qu'il parlait. M. Charles à son tour a rapporté tout cela en France, et il l'inculque tant qu'il peut à ses élèves. Aujourd'hui nous lui devons une traduction fort bonne des *Entretiens de Gœthe et d'Eckermann;* mais cette traduction, qu'il avait faite au complet, a été abrégée, taillée, — mise en coupe comme une forêt trop épaisse, — par les éditeurs, gens d'esprit et avisés, qui ont dû se soucier avant tout du succès auprès des lecteurs, et du goût français si aisé à dégoûter.

Oh! que Gœthe le connaissait bien, ce goût qui, sous tous les masques, même les plus romantiques, est toujours un peu au fond le goût de M. Suard et de M. Andrieux, ce goût qui, avec la meilleure volonté du monde, reste le plus opposé aux habitudes, aux lenteurs et à la bonne foi germaniques, et comme il savait spirituellement le définir, quand il disait:

« Les Français sont dans une situation singulière avec la littérature allemande; ils sont tout à fait dans la position de l'adroit renard qui ne peut rien tirer du vase à la longue encolure: avec la meilleure volonté, ils ne savent que faire de nos livres; ce que nous avons travaillé avec art n'est pour eux qu'une matière brute qu'ils doivent remanier. C'est une pitié de voir comme ils ont défiguré et brouillé mes notes au *Neveu de Rameau :* rien absolument n'est resté à sa place. »

Les présents éditeurs des *Entretiens* ont dû procéder de même pour se conformer, disent-ils, « à l'usage de notre pays. » Ils ont fait exactement comme ces mamans prudentes et attentives qui, voyant le morceau trop gros dans l'assiette de l'enfant, le coupent et le réduisent en minces bouchées pour que le cher petit puisse le manger plus aisément et sans risque d'indigestion. Les morceaux, d'ailleurs, pour être coupés menu, n'en sont pas moins exquis, et la lecture, telle quelle, est des plus succulentes.

Remarquez qu'on a également traduit en anglais ces *Entretiens*[1] et que là aussi on a cru devoir les abréger. Mais on les a abrégés bien moins que chez nous; on a laissé subsister le cadre, on a respecté la suite et la liaison, on n'a supprimé que des hors-d'œuvre; on a resserré la trame, mais avec discrétion et insensiblement. Il paraît qu'en fait de germanisme, le goût anglo-saxon lui-même ne peut pas tout porter; mais il est plus robuste, il est moins

1. La traduction anglaise est de miss Fuller, qui fut depuis marquise Ossoli, et qui périt si malheureusement dans le naufrage du *Pacifique*. Une préface excellente est en tête de cette traduction et, je dois le dire, elle laisse de bien loin en arrière nos *préface et avertissement* pour l'intelligence élevée du sujet et pour la justesse des appréciations. Miss Fuller était une Américaine de Boston, personne d'un vrai mérite et d'une grande vigueur intellectuelle.

*petite bouche* que le nôtre, et il permet de mordre davantage.

Je veux mordre ici en plein et sans tant de façons; je veux parler de ces *Entretiens*, comme je les ai lus, au long, et en m'aidant moins encore de la traduction de M. Charles que de l'original lui-même, auquel une intelligence amie a bien voulu m'ouvrir un entier et facile accès.

Et qu'était-ce d'abord que l'interlocuteur, cet Eckermann, qui, venu à Weimar pour visiter et consulter l'oracle, y demeura durant les huit ou neuf dernières années que Gœthe vécut encore? Eckermann n'avait en lui rien de supérieur; c'était ce que j'ai appelé ailleurs une de ces natures secondes, un de ces esprits nés disciples et acolytes, et tout préparés, par un fonds d'intelligence et de dévouement, par une première piété admirative, à être les secrétaires des hommes supérieurs. Ainsi, en France, avons-nous vu, à des degrés différents, Nicole pour Arnauld, l'abbé de Langeron ou le chevalier de Ramsai pour Fénelon; ainsi eût été Deleyre pour Rousseau, si celui-ci avait permis qu'on l'approchât. Eckermann sortait de la plus humble extraction; son père était porte-balle et habitait un village aux environs de Hambourg. Élevé dans la cabane paternelle jusqu'à l'âge de quatorze ans, allant ramasser du bois mort et faire de l'herbe pour la vache dans la mauvaise saison, ou accompagnant l'été son père dans ses tournées pédestres, le jeune Eckermann s'était d'abord essayé au dessin, pour lequel il avait des dispositions innées assez remarquables; il n'était venu qu'ensuite à la poésie, et à une poésie toute naturelle et de circonstance. Il a raconté lui-même toutes ces vicissitudes de sa vie première avec bonhomie et ingénuité.

Petit commis, puis secrétaire d'une mairie dans l'un de ces départements de l'Elbe nouvellement incorporés à l'Empire français, il se vit relevé, au printemps de 1813, par l'approche des Cosaques, et il prit part au soulèvement de la jeunesse allemande pour l'affranchissement du pays. Volontaire dans un corps de hussards, il fit la campagne de l'hiver de 1813—1814. Le corps auquel il appartenait guerroya, puis séjourna dans les Flandres et dans le Brabant; le jeune soldat en sut profiter pour visiter les riches galeries de peinture dont la Belgique est remplie, et sa vocation allait se diriger tout entière de ce côté. Mais à son retour en Allemagne, et lorsqu'il se croyait en voie de devenir un artiste et un peintre, une indisposition physique, résultat de ses fatigues et de ses marches forcées, l'arrêta brusquement: ses mains tremblaient tellement qu'il ne pouvait plus tenir un pinceau. Il n'en était encore qu'aux premières initiations de l'art; il y renonça.

Obligé de penser à la subsistance, il obtint un emploi à Hanovre, dans un bureau de la Guerre. C'est à ce moment qu'il eut connaissance des chants patriotiques de Théodore Kœrner, qui était le héros du jour. Le recueil intitulé *la Lyre et l'Epée* le transporta; il eut l'idée de s'enrôler à la suite dans le même genre, et il composa à son tour un petit poème sur la vie de soldat. Cependant il lisait et s'instruisait sans cesse. On lui avait fort conseillé la lecture des grands auteurs, particulièrement de Schiller et de Klopstock; il les admira, mais sans tirer grand profit de leurs œuvres. Ce ne fut que plus tard qu'il se rendit bien compte de la stérilité de cette admiration: c'est qu'il n'y avait nul rapport entre leur manière et ses dispositions naturelles, à lui-même.

Il entendit pour la première fois prononcer le nom de Gœthe, et un volume de ses Poésies et Chansons lui tomba entre les mains. Oh! alors ce fut tout autre chose; il sentit un bonheur, un charme indicible; rien ne l'arrêtait dans ces poésies de la vie, où une riche individualité venait se peindre sous mille formes sensibles; il en comprenait tout; là, rien de savant, pas d'allusions à des faits lointains et oubliés, pas de noms de divinités et de contrées que l'on ne connaît plus: il y retrouvait le cœur humain et le sien propre avec ses désirs, ses joies, ses chagrins; il y voyait une nature allemande claire comme le jour, la réalité pure, en pleine lumière et doucement idéalisée. Il aima Gœthe dès lors et sentit un vague désir de se donner à lui; mais il faut l'entendre lui-même:

« Je vécus des semaines et des mois, dit-il, absorbé dans ses poésies. Ensuite je me procurai *Wilhelm Meister*, et sa Vie, ensuite ses drames. Quant à *Faust*, qui, avec tous ses abîmes de corruption humaine et de perdition, m'effraya d'abord et me fit reculer, mais dont l'énigme profonde me rattirait sans cesse, je le lisais assidûment les jours de fête. Mon admiration et mon amour pour Gœthe s'accroissaient journellement, si bien que je ne pouvais plus rêver ni parler d'autre chose.

« Un grand écrivain, observe à ce propos Eckermann, peut nous servir de deux manières: en nous révélant les mystères de nos propres âmes, ou en nous rendant sensibles les merveilles du monde extérieur. Gœthe remplissait pour moi ce double office. J'étais conduit, grâce à lui, à une observation plus précise dans les deux voies; et l'idée de l'unité, ce qu'a d'harmonieux et de complet chaque être individuel considéré en lui-même, le sens enfin des mille apparitions de la nature et de l'art, se découvrait à moi chaque jour de plus en plus.

« Après une longue étude de ce poète et bien des essais pour reproduire en poésie ce que j'avais gagné à le méditer, je me tournai vers quelques-uns des meilleurs écri-

vains des autres temps et des autres pays, et je lus non seulement Shakspeare, mais Sophocle et Homère dans les meilleures traductions... »

Eckermann, en un mot, travaille à se rendre digne d'approcher Gœthe quelque jour. Comme ses premières études (on vient assez de le voir) avaient été des plus défectueuses, il se mit à les réparer et à étudier tant qu'il put, au gymnase de Hanovre d'abord, puis, quand il fut devenu plus libre, et sa démission donnée, à l'Université de Gœttingue. Il avait pu cependant publier, à l'aide de souscriptions, un recueil de poésies dont il envoya un exemplaire à Gœthe, en y joignant quelques explications personnelles. Il rédigea ensuite une sorte de traité de critique et de poétique à son intention. Le grand poète n'avait cessé d'être de loin son « étoile polaire. » En recevant le volume de poésies, Gœthe reconnut vite un de ses disciples et de ses amis comme le génie en a à tous les degrés; non content de faire à l'auteur une réponse de sa main, il exprima tout haut la bonne opinion qu'il avait conçue de lui. Là-dessus et d'après ce qu'on lui en rapporta, Eckermann prit courage, adressa son traité critique manuscrit à Gœthe, et se mit lui-même en route à pied et en pèlerin pour Weimar, sans autre dessein d'abord que de faire connaissance avec le grand poète, son idole. A peine arrivé, il le vit, l'admira et l'aima de plus en plus, s'acquit d'emblée sa bienveillance, vit qu'il pourrait lui être agréable et utile, et, se fixant près de lui à Weimar, il y demeura (sauf de courtes absences et un voyage de quelques mois en Italie) sans plus le quitter jusqu'à l'heure où cet esprit immortel s'en alla.

Après la mort de Gœthe, resté uniquement fidèle à sa mémoire, tout occupé de le représenter et de le transmettre à la postérité sous ses traits véritables

et tel qu'il le portait dans son cœur, il continua de jouir à Weimar de l'affection de tous et de l'estime de la Cour; revêtu avec les années du lustre croissant que jetait sur lui son amitié avec Gœthe, il finit même par avoir le titre envié de conseiller aulique, et mourut entouré de considération le 3 décembre 1854.

Il était dans sa trente-troisième année seulement à son arrivée à Weimar; il avait gardé toute la fraîcheur des impressions premières et la faculté de l'admiration. Il y a des gens qui ne sauraient parler de lui sans le faire quelque peu grotesque et ridicule; il ne l'est pas. Il est sans doute, à quelque degré, de la famille des Brossette et des Boswell, de ceux qui se font volontiers les greffiers et les rapporteurs des hommes célèbres; mais il choisit bien son objet, il l'a adopté par choix et par goût, non par banalité ni par badauderie aucune; il n'a rien du gobe-mouche, et ses procès-verbaux portent en général sur les matières les plus élevées et les plus intéressantes, dont il se pénètre tout le premier et qu'il nous transmet en auditeur intelligent. Remercions-le donc et ne le payons pas en ingrats, par des épigrammes et avec des airs de supériorité. Ne rions pas de ces natures de modestie et d'abnégation, surtout quand elles nous apportent à pleines mains des présents de roi.

Gœthe, à cette époque où Eckermann commence à nous le montrer (juin 1823), était âgé de soixante-quatorze ans, et il devait vivre près de neuf années encore. Il était dans son heureux déclin, dans le plein et doux éclat du soleil couchant. Il ne créait plus, je n'appelle pas création cette seconde et éternelle partie de *Faust*, — mais il revenait sur lui-même, il revoyait ses écrits, préparait ses Œuvres complètes, et, dans son retour réfléchi sur son

passé qui ne l'empêchait pas d'être attentif à tout ce qui se faisait de remarquable autour de lui et dans les contrées voisines, il épanchait en confidences journalières les trésors de son expérience et de sa sagesse.

Je ne craindrai pas de présenter à l'avance le jugement filial que portait Eckermann de ces conversations si vivantes, après que la mort du maître l'eut laissé dans un vide profond et dans un deuil inconsolable. Quand on a vécu dix ans auprès d'un vrai grand homme, on doit trouver le reste un peu terne et décoloré. « Il n'est pas de grand homme pour son valet de chambre, » a-t-on dit. Pour son valet de chambre, soit, et encore s'il a l'âme servile; mais s'il l'a libérale comme on en a vu, si cet homme de la maison est en même temps un ami, si ce n'est pas un espion comme on en a vu aussi, s'il est comme le page, comme le noble écuyer était au chevalier, si c'est en un mot un vrai secrétaire de cœur comme de nom, il n'a fait, en voyant de plus près l'esprit supérieur avec qui il a vécu, qu'être plus à même que personne de l'apprécier dans sa riche et haute nature. Ainsi Eckermann pour Gœthe. Il craignait toujours, plus tard, en se ressouvenant, de ne pas ressaisir au degré voulu la vivacité et l'éclat de ses impressions premières; il attendait pour écrire que le parfait réveil se fît en lui, que les heures passées se peignissent dans sa mémoire toutes brillantes et lumineuses, que son âme eût retrouvé le calme, la sérénité et l'énergie où elle devait atteindre pour être digne de voir reparaître en soi les idées et les sentiments de Gœthe; « car j'avais affaire, disait-il, à un héros que je ne devais pas abaisser. »

Ainsi pénétré du noble sentiment de sa mission, il la remplit avec une piété que nous ne trouverons

jamais trop minutieuse; et les grands traits, d'ailleurs, il ne les a pas omis, et il nous permet, ce qui vaut mieux, de les déduire nous-mêmes peu à peu de la réalité simple:

« Gœthe vivait encore devant moi, s'écrie-t-il en une de ses heures de parfait contentement et de clarté; j'entendais de nouveau le timbre aimé de sa voix, à laquelle uulle autre ne peut être comparée. Je le voyais de nouveau, le soir avec son étoile sur son habit noir, dans son salon brillamment éclairé, plaisanter au milieu de son cercle, rire et causer gaiement. — Je le voyais un autre jour par un beau temps, à côté de moi, dans sa voiture, en par-dessus brun, en casquette bleue, son manteau gris clair étendu sur les genoux: son teint brun est frais comme le temps, ses paroles jaillissent spirituelles et se perdent dans l'air, mêlées au roulement de la voiture qu'elles dominent. — Ou bien, je me voyais encore le soir, dans son cabinet d'étude éclairé par la tranquille lumière de la bougie: il était assis à la table en face de moi, en robe de chambre de flanelle blanche; la douce émotion que l'on ressent au soir d'une journée bien employée respirait sur ses traits; notre conversation roulait sur de grands et nobles sujets; je voyais alors se montrer tout ce que sa nature renfermait de plus élevé, et mon âme s'enflammait à la sienne. Entre nous régnait la plus profonde harmonie; il me tendait sa main par-dessus la table, et je la pressais; puis je saisissais un verre rempli, placé près de moi, et je le vidais en silence, et je lui faisais une secrète libation, les regards passant au-dessus de mon verre et reposant dans les siens. »

Touchante et muette adoration qui relève cette suite d'esquisses familières! Qu'y manque-t-il? n'est-ce pas là un charmant et varié tableau? Eckermann avait commencé d'instinct par être dessinateur; l'étude des modèles lui avait fait défaut; mais sa vocation première est ici justifiée: on voit qu'il avait le sentiment du naturel et de la

vérité. — Et encore dans des tons toujours naïfs, mais avec des couleurs plus poétiques et plus idéalisées, il dira:

« Sa conversation était variée comme ses œuvres. Il était toujours le même et toujours différent. S'il était occupé d'une grande idée, ses paroles coulaient avec une inépuisable richesse; on croyait alors être au printemps, dans un jardin où tout est en fleur, où tout éblouit et empêche de penser à se cueillir un bouquet. Dans d'autres temps, au contraire, on le trouvait muet, laconique; un nuage semblait avoir couvert son âme, et, dans certains jours, on sentait auprès de lui comme un froid glacial, comme un vent qui a couru sur la neige et les frimas, et qui coupe. Puis je le revoyais, et je retrouvais un jour d'été avec tous ses sourires; je croyais entendre dans les bois, dans les buissons, dans les haies, tous les oiseaux me saluer de leurs chants; le ciel bleu était traversé par le cri du coucou, et dans la plaine en fleur bruissait l'eau du ruisseau. Alors quel bonheur de l'écouter! sa présence enivrait, et chacune de ses paroles semblait élargir le cœur[1]. »

C'est bien là l'effet que produisent en général la lecture et le commerce de Gœthe: étendre les vues, élargir l'intelligence; — Eckermann, qui l'a aimé, ajoute: *élargir le cœur*. Jugeons-en nous-mêmes par quelques exemples.

Eckermann, arrivé à Weimar depuis quelques jours, se présente chez Gœthe pour la première fois le 10 juin (1823). Midi était l'heure qui lui avait été indiquée. Il remarque tout dès le seuil, comme

1. J'emprunte pour ces parties si bien traduites à un travail inédit d'un jeune admirateur de Gœthe, M. Émile Délerot, qui est allé étudier sa langue et son génie dans sa patrie même et à Weimar. M. Émile Délerot, qui a fait une traduction *complète* de ces *Entretiens*, a bien voulu la mettre à mon entière disposition, avec des notes précises et intéressantes. — Sa traduction a paru depuis (1863) dans la Bibliothèque-Charpentier.

en entrant dans un temple, — l'intérieur du vestibule qui, sans être riche, a beaucoup de noblesse et de simplicité, quelques plâtres de statues antiques placées sur l'escalier, et qui annoncent le goût prononcé du maître du logis pour l'art plastique et pour l'antiquité grecque. La maison, à l'étage inférieur, était animée par le mouvement des gens de service, et l'on sentait la présence d'une famille. Un des beaux enfants d'Ottilie, la belle-fille de Gœthe, s'approcha du visiteur et le regarda avec de grands yeux. Conduit au premier étage par un domestique babillard, Eckermann est introduit dans une pièce qui a pour inscription, au-dessus de la porte, le mot *Salve*, présage d'un cordial accueil, et de là dans une autre pièce un peu plus grande. Peu d'instants après, Gœthe prévenu arrive « en redingote bleue et en souliers. » — « Noble figure! s'écrie Eckermann; j'étais saisi, mais les paroles les plus amicales dissipèrent aussitôt mon embarras. Nous nous assîmes sur le sofa. Le bonheur de le voir, d'être près de lui, me troublait à tel point que je ne trouvais que peu ou rien à dire. »

C'est l'émotion dont est saisi tout jeune poète ou artiste qui se trouve pour la première fois face à face en présence de l'objet vivant de son culte, l'émotion de tel d'entre nous et de nos générations devant Chateaubriand ou devant Lamartine, l'émotion de Wagner abordant dévotement Beethoven. Heureuse et enviable entre toutes l'impression vierge du premier jour qui se nourrit et se confirme avec les années, qui se fixe en respect inaltérable et en vénération!

Gœthe parle à Eckermann de son manuscrit, lui en fait l'éloge, lui promet d'en écrire au libraire Cotta. Il lui donne quelques conseils sur les projets de voyage qu'Eckermann formait à ce moment, et lui

recommande ce qui lui reste à voir de curiosités à Weimar:

« Je ne pouvais me rassasier de regarder les traits puissants de ce visage bruni, riche en replis dont chacun avait son expression, et dans tous se lisait la loyauté, la solidité, avec tant de calme et de grandeur! Il parlait avec lenteur, sans se presser, comme on se figure que doit parler un vieux roi. On voyait qu'il a en lui-même son point d'appui et qu'il est au-dessus de l'éloge ou du blâme. Je ressentais près de lui un bien-être inexprimable; j'éprouvais ce calme que peut éprouver l'homme qui, après longue fatigue et longue espérance, voit enfin exaucer ses vœux les plus chers. »

Le lendemain matin, Eckermann reçoit de Gœthe une carte avec invitation de revenir. Gœthe a pensé à tout; il a jugé d'un coup d'œil le jeune homme qui lui arrive; il va l'essayer et se l'attacher comme auxiliaire: « Il ne faut pas que vous partiez si tôt, lui dit-il; il faut que nous fassions plus ample connaissance. » Cette fois il paraît tout autre que la veille; il a l'air vif et décidé comme un jeune homme. Le champ des généralités est bien vague; la meilleure manière de se connaître est d'en venir au fait et de se donner rendez-vous sur un terrain déterminé, sur un sujet précis. Plaçant alors devant Eckermann deux volumes du *Journal littéraire* de Francfort, dans lequel il avait publié, très jeune, des articles de critique en 1772, 1773:

« Ils ne sont pas signés, dit-il, mais comme vous connaissez ma manière de penser, vous les distinguerez bien des autres. Je voudrais que vous voulussiez bien examiner avec soin ces travaux de jeunesse, pour me dire ce que vous en pensez; je désire savoir s'ils méritent d'entrer dans la prochaine édition de mes Œuvres. Ils sont maintenant si loin de moi que je ne suis plus compétent pour les juger. Mais vous, jeunes gens, vous pouvez dire s'ils ont pour vous de la valeur, et s'ils présentent quelque intérêt, à notre point de vue littéraire actuel. »

On voit, dès les premiers jours, le genre d'emploi qu'il assignera à Eckermann et la fonction que celui-ci exercera auprès de lui. Gœthe sent très bien qu'en vieillissant on n'est plus parfaitement au fait de l'esprit nouveau de la jeunesse, de ce qui plaît ou déplaît aux générations survenantes, de ce qu'elles produisent de remarquable et de digne d'être noté; on a besoin d'être tenu au courant, d'être rafraîchi de temps en temps et d'être averti. Eckermann sera pour Gœthe, et par un côté du moins, cet informateur, ce baromètre vivant, cette pierre à aiguiser.

Qu'on veuille y penser: il n'en est pas de Weimar comme de Paris. A Paris on a tout sous la main et à tout instant; on est informé, éveillé, excité, au risque d'en être harcelé; on se sent dérouillé avant d'être rouillé, et au risque d'en être usé. On n'a guère à s'inquiéter de savoir comment on se tiendra au niveau et au courant: pour peu que vous soyez en vue, tout vous arrive, vous envahit, force la consigne, entre par la porte, par la fenêtre. La difficulté est bien plutôt de s'isoler, de se défendre du trop d'information qui, de droite ou de gauche, n'est qu'une distraction perpétuelle; mais, à Weimar, Gœthe avait dû songer de bonne heure à la meilleure manière d'entretenir et de renouveler régulièrement l'activité, le mouvement dont il sentait le besoin, — la seule chose qui lui ait un peu manqué. C'était le seul reproche que lui faisait M. Cousin, de « rester toujours à la maison. »

Gœthe avait donc organisé sa vie avec ensemble, avec une suprême ordonnance, et dans l'intérêt de cette universalité de goûts qui était le caractère éminent de sa vaste intelligence. On a le tableau de ses applications multiples jour par jour. Très occupé jusqu'à la fin de s'agrandir, de se perfectionner en

tout, de faire de soi « une plus noble et plus complète créature, » il a auprès de lui des représentants des diverses branches d'études auxquelles il est constamment ouvert et attentif. Énumérons un peu: — Riemer, bibliothécaire, philologue, helléniste: avec lui, Gœthe revoit ses ouvrages au point de vue de la langue et cause de littérature ancienne; — Meyer, peintre, historien de l'art, continuateur et disciple de Winckelmann: avec lui, Gœthe causera peinture et se plaira à ouvrir ses riches portefeuilles où il fait collection de dessins et de ce qui est parfait en tout genre; — Zelter, musicien: celui-là est à Berlin, mais il ne cesse de correspondre avec Gœthe, et leur correspondance (non traduite) ne fait pas moins de six volumes; Zelter tient Gœthe au courant des nouveautés musicales, des talents et des virtuoses de génie, et, entre autres élèves célèbres, il lui envoie un jour Mendelssohn, « l'aimable Félix Mendelssohn, le maître souverain du piano, » à qui Gœthe devra des instants de pure joie par une belle matinée de mai 1830; — puis Coudray encore, un architecte, directeur général des bâtiments à la cour. Tous les arts ont ainsi un représentant auprès de lui. Mais il y a autre chose que les arts; Gœthe aura donc, pour compléter son Encyclopédie ou son Institut à domicile, — M. de Müller, chancelier de Weimar: c'est un politique distingué; il tient Gœthe au courant des affaires générales de l'Europe; — Soret, Genevois, précepteur à la Cour, savant: il traduit les ouvrages scientifiques de Gœthe, et met en ordre sa collection de minéraux. N'oublions pas sa belle-fille, M^me^ de Gœthe, Ottilie: elle lui sert volontiers de lectrice; elle a fondé un Journal polyglotte à Weimar, *le Chaos*, où toute la société weimarienne écrit; les jeunes gens anglais ou français qui y séjournent, surtout les dames, tout ce monde

collabore et babille dans cette Babel, chacun dans sa langue. « C'est une très jolie idée de ma fille, » disait Gœthe. Partout ailleurs, c'eût été un affreux guêpier de bas-bleus: là, ce n'est qu'un jeu de société assez original et amusant, un passe-temps de *dilettanti*, qui entretient dans ce cercle l'activité de l'esprit et sauve des commérages. Enfin, indépendamment d'un secrétaire attitré, Gœthe fait l'acquisition d'Eckermann, qui va devenir son confident, son *Ali* (l'Ali de Mahomet), son *fidus Achates*. Ce rôle est connu, mais personne ne l'a jamais mieux rempli, plus honnêtement, plus loyalement, avec plus de bonhomie. Eckermann donne la réplique au maître, ne le contredit jamais, et l'excite seulement à causer dans le sens où il a envie de donner ce jour-là: avec lui, Gœthe cause de lui-même, de la littérature contemporaine en Allemagne, un Angleterre, en Italie, en France, en Chine, partout; et après des années d'un commerce intime, il lui rendra ce témoignage qui fait aujourd'hui sa gloire:

« Le *fidèle Eckart* est pour moi d'un grand secours. Il conserve sa manière de voir pure et droite, et il augmente tous les jours ses connaissances; sa pénétration, l'étendue de sa vue s'agrandissent; *l'excitation qu'il me donne par la part qu'il prend à mes travaux me le rend inappréciable*[1]. »

Et c'est ainsi que se complète autour du grand esprit de Weimar ce ministère général de l'intelligence dont il est le régulateur et le président; ou, si l'on aime mieux, on y peut voir un petit système planétaire très bien monté, très bien entendu, dont il est le soleil.

Gœthe a donc décidé sans peine Eckermann à demeurer avec lui à Weimar pour l'hiver, — un

1. Lettre de Gœthe à Zelter, du 14 décembre 1830.

hiver qui sera suivi de plusieurs autres. Il lui présente, et avec raison, ce séjour comme un complément d'éducation littéraire et sociale dont le nouveau venu aura à profiter. Dans une visite que tous deux font à léna, il lui parle longuement (18 septembre 1823) de ses idées en poésie, et cet entretien qui nous est conservé forme un des chapitres principaux de la poétique de Gœthe:

« Il me demanda si j'avais, cet été, écrit des poésies: c'est ainsi que l'entretien commença. Je lui répondis que j'en avais bien écrit quelques-unes, mais que je manquais du calme nécessaire.

— « Défiez-vous, me dit-il, d'une grande œuvre. C'est là le défaut des meilleurs esprits, de ceux justement chez qui l'on trouve le plus de talent et les plus nobles efforts. Ce défaut a été le mien aussi, et je sais le mal qu'il m'a fait. Combien d'eau a coulé hors de la fontaine! Si j'avais fait tout ce que je pouvais fort bien faire, cent volumes n'y suffiraient pas.

« Le présent a ses droits; les pensées, les sentiments qui, chaque jour, se pressent dans une âme de poète veulent et doivent être exprimés. Mais, si on a dans la tête un grand ouvrage, il anéantit tout ce qui n'est pas lui. Toutes les pensées étrangères sont éloignées, et toutes les aises même de la vie sont pour longtemps perdues. Quelle dépense, quelle tension des forces intellectuelles ne faut-il pas seulement pour ordonner en soi-même et pour organiser un grand ensemble, et quelles forces, quelle vie tranquille et sans troubles ne faut-il pas pour procéder à l'exécution, pour fondre tout, d'un seul jet d'expressions justes et vraies! Si l'on s'est trompé dans le dessein de l'ensemble, le travail entier est perdu; si dans un vaste sujet on ne se trouve pas toujours pleinement maître des idées que l'on vient à traiter, alors de place en place se voit une tache, et l'on reçoit des blâmes. Le poète, pour tant de fatigues, pour tant de sacrifices, ne trouve ni joies ni récompenses, mais bien des ennuis qui paralysent son énergie. Au contraire, si le poète porte chaque jour sa pensée sur le présent,

s'il traite immédiatement, et quand l'impression est toute fraîche, le sujet qui est venu s'offrir à lui, alors ce qu'il fera sera toujours bon, et si par hasard il n'a pas réussi, il n'y a rien de perdu. »

Et Gœthe se mit à citer des exemples de poètes allemands contemporains qui se sont attelés à un grand ouvrage et qui, sauf quelques beaux endroits, ont manqué d'haleine et de force pour l'ensemble. Nous aurions pu, Français, citer l'exemple de Millevoye, de Parny, qui réussissent dans l'élégie, dans les petits sujets personnels, et qui sont ennuyeux dans les longs poèmes chevaleresques. Combien d'esprits et de talents poétiques, dans le temps de la vogue des tragédies ou des poèmes descriptifs, s'y sont épuisés, qui auraient pu toucher ou plaire dans des genres moindres et plus vrais! Ce que conseille proprement Gœthe, ce n'est pas de se disperser ni de se hâter, ni d'improviser; et lui-même reconnaît qu'il y a des esprits excellents qui ne savent rien faire « le pied dans l'étrier, » et qui ont besoin de recueillement: ce qu'il conseille à Eckermann et aux esprits nés poètes, mais dénués pourtant du grand génie de la conception, ou même à ceux qui en sont doués et en qui les sentiments de chaque jour jaillissent et débordent, c'est de s'épancher, c'est de fixer dans des notes successives, et non pas pour cela fugitives, l'histoire de leur cœur. Combien de charmants livres de poésie, et dans des genres non conventionnels, on aurait ainsi! Les Anglais, depuis William Cowper, le savent bien, eux à qui nous devons tant de recueils vrais, variés, autant d'âmes!

« Ainsi, comme le recommandait Gœthe à Eckermann et à ses pareils, les petits sujets que chaque jour vous présente, rendez-les dans leur fraîcheur, immédiatement, et il est certain que ce que vous ferez sera bon: chaque

jour vous apportera une joie. Vous les publierez d'abord dans les Almanachs, dans les Revues, mais ne vous conformez jamais à des idées étrangères; agissez toujours d'après votre inspiration propre.

« Le monde est si grand et si riche, la vie si variée, que jamais les sujets pour des poésies ne manqueront. Mais toutes les poésies doivent être des poésies de circonstance, c'est-à-dire que c'est la réalité qui doit en avoir donné l'occasion et fourni le motif. Un sujet particulier prend un caractère général et poétique, précisément parce qu'il est traité par un poète. Toutes mes poésies sont des poésies de circonstance; c'est la vie réelle qui les a fait naître, c'est en elle qu'elles trouvent leur fond et leur appui. Pour les poésies en l'air, je n'en fais aucun cas. »

Et je ne puis m'interdire ici une remarque à l'adresse de nous autres Français qui avons la manie de découper les pensées de Gœthe et de les détacher de ses conversations commes des axiomes. Faites bien attention que si Gœthe ne veut pas de *poésies en l'air*, il ne fait pas de *pensées en l'air* non plus. Tout ce qu'il a pensé, il l'a pensé à propos de quelque chose et dans un cas déterminé. Offrez-nous-le donc en son lieu autant que possible, et n'effacez pas la circonstance. Ne déracinez pas les pensées sous prétexte de les montrer plus nettes et plus dégagées; elles y perdent de leur sève et de leur fraîcheur. — Je reviens à la poésie d'après Gœthe, et à ce qui la fait naître et l'alimente:

« Que l'on ne dise pas, ajoutait-il, que l'intérêt poétique manque à la vie réelle, car justement on prouve que l'on est poète lorsque l'on a l'esprit de découvrir un aspect intéressant dans un objet vulgaire. La réalité donne le motif, les points principaux, en un mot l'embryon; mais c'est l'affaire du poète de faire sortir de là un ensemble plein de vie et de beauté. Vous connaissez Fürnstein, que l'on appelle le poète de nature. Il a fait un poème sur la culture du houblon, et il n'y a rien de plus joli. Je lui ai conseillé de faire des chansons d'ouvrier,

et surtout des chansons de tisserand; et je suis persuadé qu'il réussira, car il a vécu depuis sa jeunesse parmi des tisserands; il connaît à fond son sujet, et il sera maître de sa matière. Et c'est justement là l'avantage des petits sujets. »

Tout se tient et se complète dans cette suite de recommandations poétiques: en conseillant la poésie naturelle, Gœthe ne dit pas de copier des scènes vulgaires; en invitant le poète à s'écouter lui-même, il ne dit pas non plus de roucouler des sentiments et des mélodies plus ou moins connus sur des thèmes et des sujets vagues: il veut un *motif*, un cadre et un dessin déterminés, et il demande que tout cela soit vu, observé, pris sur le fait, inspiré par la circonstance, dans les moyens et les données de celui qui chante et qui y met son accent, sa manière de comprendre et de sentir. Qu'on parcoure l'admirable volume de ses poésies à lui, chansons, paraboles, élégies, épigrammes,[1] vaste prairie de fleurs et de verdure où, quelque part que le regard tombe, chaque point vit, reluit ou scintille de sa couleur propre, et l'on comprendra tout le sens de ce conseil. — « Il n'y a pas une seule ligne de mes poésies, disait-il, qui n'ait été *vécue*. »

Nous avons tous plus ou moins, sur la foi des premiers témoins et visiteurs qui nous en ont parlé, cru Gœthe plus insensible qu'il ne l'était. Moi-même il m'est arrivé de l'appeler en un endroit « le Talleyrand de l'art, » voulant indiquer par là qu'il tirait à temps son épingle du jeu et qu'il était homme à tricher quelquefois avec les passions mêmes qu'il exprimait. Le mot est bien près d'être injuste; il l'est, et c'est par trop aussi tirer Gœthe

1. C'est ce qui forme le tome premier dans la traduction des Œuvres, par M. Porchat.

du côté de Méphistophélès. Il ne se montre pas tel, en effet, dans l'habitude de la vie, et le diabolique en lui ne dominait pas. Il n'évitait en rien l'émotion, il y restait ouvert et accessible par tous les pores, mais dans les limites de l'art autant que possible; et il s'appliquait surtout à exprimer cette émotion dès qu'elle devenait vive, à la revêtir poétiquement, et par conséquent à la dominer. C'est en ce sens qu'il a pu dire que, contrairement à Schiller, il ne mettait « rien de lui-même dans ses œuvres », tandis que l'autre y versait son âme. Gœthe y mettait des *accidents* de lui-même, sans entamer le fond. Il se maîtrisait. Il cueillait ses émotions à mesure qu'elles levaient en lui et ne les laissait pas s'étendre au dedans et envahir toute l'âme qu'il eût fallu arracher ensuite pour les mettre dehors. Il est le poète des émotions et des impressions, non des entrailles (exceptons toujours *Werther*). Gœthe avait beaucoup aimé Ovide dans sa jeunesse: c'était alors son poète préféré. Herder lui en fit honte et le ramena à l'adoration et à la fréquentation des hautes sources; mais Gœthe garda toujours de ce premier penchant, redressé depuis, rectifié et ennobli dans le commerce avec les grands dieux de la Grèce, un dégoût pour la laideur en soi, pour la souffrance, un besoin d'arrêter à temps l'émotion dès qu'elle menaçait de devenir trop douloureuse. C'était un point de désaccord entre lui et Schiller. Celui-ci avait gardé des premières ferveurs révolutionnaires et antisociales de sa jeunesse et de son drame des *Brigands* un certain goût de cruauté. Ainsi, lorsqu'on jouait *le Comte d'Egmont* de Gœthe, à la scène de la prison, pendant qu'on lisait au comte sa condamnation, Schiller chargé de l'arrangement et de la mise en scène, avait pris sur lui de faire apparaître dans le fond le duc d'Albe

en masque et en manteau, pour qu'il pût se repaître de l'impression que la condamnation à mort produirait sur Egmont. C'était une manière de montrer le duc d'Albe insatiable de vengeance et de joies cruelles. « Je protestai, dit Gœthe, et le personnage fut écarté. » Mérimée qui, entre nos auteurs français du jour, était le favori de Gœthe, était bien pourtant un peu entaché lui-même de cruauté ou du moins de dureté dans ses scènes de passion, dans l'exposé et le récit de certaines horreurs (se rappeler surtout *la Guzla*); mais là encore il se contenait, il ne se laissait jamais entraîner en racontant, et il retraçait ces choses horribles avec sobriété et un parfait sang-froid, comme quelqu'un de neutre et d'impassible; ce dont Gœthe lui savait gré. Gœthe abhorrait les images repoussantes, les symboles lugubres, le gibet, la croix. Il laissait reparaître en cela le fond de goût ovidien ou du moins olympien dont nous avons parlé. Il poussait même la conséquence logique de son idée du beau et de l'agréable jusqu'à ne pas aimer les lunettes à demeure sur le nez de quelqu'un, et rien ne lui déplaisait plus chez un visiteur que cette machine anguleuse et bizarre braquée et faisant obstacle entre le miroir de l'âme et lui. « La partie n'est pas égale, disait-il; elle n'est pas loyale de la part de ces yeux armés qui sont tout occupés à m'observer et qui se dérobent. » Le fait est que les lunettes dont se servait, même dans les circonstances solennelles, un Charles-Quint, se concevraient mal sur le nez d'un Sophocle ou d'un Périclès.

Mais je n'ai pu qu'effleurer aujourd'hui cette mine si riche de pensées et de jugements. Nous avons à passer avec Gœthe la revue de presque tous nos auteurs en vogue dans les dix dernières années de la Restauration, à entendre sur eux son avis

vrai et sans fard. Sur ce terrain, qui est tout nôtre, il ne saurait nous être indifférent de le voir venir et se développer.

## II

Avant d'en venir à Gœthe jugeant la France et les Français, donnons-nous le plaisir de le considérer encore par quelques aspects qui lui sont propres.

La science, l'étude de la nature et de la physique, tint de tout temps une grande place dans sa vie et dans sa pensée. Après son premier jet poétique et sa première moisson si riche, si puissante et comme indomptable, il s'apaisa, parut avoir tout donné, et se mit à étudier le monde en savant. Botanique, anatomie, optique, curieux de tout, il se livra à mainte recherche, à mainte expérience, et, passant outre, obéissant à son besoin d'unité, il proposa ses théories. On voit par ses conversations à quel point il en était préoccupé, et combien cette partie un peu contestée de sa renommée lui tenait à cœur. Y avait-il en cela faiblesse, travers, ou simplement conscience intime de sa valeur méconnue? Je crois qu'il y avait un peu de travers en ce qui concernait sa théorie des couleurs. Gœthe n'était pas un physicien, un géomètre; mais il était un naturaliste, il avait à un haut degré le génie de l'histoire naturelle, le sens et le tact du monde organique, et, de ce côté, en se confiant en sa force, il ne se trompait pas. Il avait fort souffert du premier accueil que les savants de profession avaient fait à ses idées; et, même dans ses derniers jours, la blessure n'était pas encore guérie. Cet homme qui passe pour avoir été si heureux, et dont toute la carrière est comme

un démenti donné à l'infortune héréditaire des poètes, avait son gravier au pied, qui le blessait. Il était vulnérable comme Achille, au talon. Quand il se mettait sur la prévention, sur la petitesse d'esprit avec laquelle tels ou tels savants se refusent à accepter ce qui ne leur est pas présenté par un homme du métier, il ne tarissait pas. Le dédain avec lequel les mathématiciens avaient accueilli sa théorie des couleurs était sa plaie secrète.

« J'ai connu dans ma province, disait-il, des savants qui ne pouvaient lire que dans leur propre bréviaire. » — « Il en est de messieurs les savants, disait-il encore, comme de nos relieurs de Weimar: le chef-d'œuvre qu'on demande au nouveau venu, pour être reçu dans la corporation, n'est pas du tout une jolie reliure dans le goût le plus moderne. Non, pas du tout! il faut qu'il produise encore une grosse Bible in-folio à la mode d'il y a deux ou trois siècles avec d'épaisses couvertures et en gros cuir. Ce travail est absurde, mais les pauvres artisans s'en trouveraient mal s'ils voulaient prouver que leurs examinateurs sont des niais. »

Je ne crois pas qu'en parlant ainsi Gœthe fût équitable pour tous les savants de nos jours, et le succès de ses vues en physiologie végétale, ou même en anatomie comparée, montre assez que ce n'était pas la seule prévention qui s'opposait à son triomphe dans l'optique.

Soyons juste: l'ambition était par trop grande à lui de prétendre régner aussi dans les sciences; cette monarchie universelle n'est donnée à personne, même dans le monde des esprits. Détrôner Newton, égaler pour le moins Voltaire, et approcher de Shakespeare, c'était trop embrasser à la fois par un seul mortel. Le profit que Gœthe tira de l'étude de la nature devait être moins direct qu'indirect, moins public qu'individuel, et servir moins à sa gloire qu'à son perfectionnement. L'infirmité la

plus commune des esprits est d'être étroits, *exclusifs*, de nier une chose en adoptant l'autre. Toute la logique de Hegel n'a été construite que pour réduire et concilier méthodiquement ces contradictions apparentes qui n'en sont pas. Gœthe, causant un jour avec Hegel, se félicitait avec raison d'avoir su échapper à cette infirmité sans le secours d'une dialectique artificielle, qui prête au sophisme et qui a toujours l'air d'un jeu. C'était l'étude de la nature qui lui avait appris la large méthode; la nature avait été son livre:

« Avec elle, disait-il, nous avons affaire à la vérité infinie, éternelle, et elle rejette aussitôt comme incapable tout homme qui n'observe pas et n'agit pas toujours avec une scrupuleuse pureté. Je suis sûr que plus d'un esprit chez lequel la faculté dialectique est malade trouverait un traitement salutaire dans l'étude de la nature. »

Admirable vue! il aurait dû se borner à n'être, comme savant, que le premier des amateurs. Le faible de Gœthe fut celui des grands esprits immodérés: en aspirant à un nom souverain dans les sciences, il demandait aux hommes plus qu'ils ne peuvent en accorder à un seul; et de ce côté il prêta flanc.

Gœthe osait donc se découvrir devant Eckermann et montrer les nombreuses piqûres que son amour-propre avait reçues; il semblait lui dire en les étalant: « Voyez, il n'y a pas d'homme complètement heureux. » Ainsi, un jour qu'il causait de son recueil de poésies à l'orientale, *le Divan*, et particulièrement du livre intitulé *Sombre humeur*, dans lequel il avait exhalé ce qu'il avait sur le cœur contre ses ennemis:

« J'ai gardé beaucoup de modération, disait-il; si j'avais voulu dire tout ce qui me pique et me tourmente, ces quelques pages seraient devenues tout un volume.

— Au fond, on n'a jamais été content de moi, et on m'a toujours voulu autre qu'il a plu à Dieu de me faire. On a été aussi rarement content de ce que je publiais. Quand j'avais, pendant des années, travaillé de toutes les forces de mon âme, afin de plaire au monde par un nouvel ouvrage, il voulait encore que je lui fisse, de plus, de grands remercîments parce qu'il avait bien voulu le trouver supportable. — Quand on me louait, je ne devais pas accepter ces éloges avec un contentement calme, comme un tribut qui m'était dû, on attendait de moi quelque phrase bien modeste, par laquelle j'aurais détourné la louange en proclamant avec beaucoup d'humilité l'indignité profonde de ma personne et de mes œuvres. C'était là quelque chose de contraire à ma nature, et j'aurais été un misérable gueux si j'avais fait des mensonges aussi hypocrites. Comme j'avais assez d'énergie pour montrer mes sentiments dans toute leur vérité, je passais pour fier, et je passe pour tel encore aujourd'hui. En religion, en politique, dans les sciences, on m'a partout tourmenté, parce que je n'étais pas hypocrite et parce que j'avais le courage de parler comme je pensais. Je croyais à Dieu et à la Nature, au triomphe de ce qui est noble sur ce qui est bas; mais ce n'était pas assez pour les âmes pieuses... Et en politique, que n'ai-je pas eu à endurer! quelles misères ne m'a-t-on pas faites!... »

Et, en effet, il est peu d'injures qui aient été épargnées à Gœthe. A cet égard comme à beaucoup d'autres, ses conversations nous prouvent que son calme n'était pas de l'insensibilité, mais de la force; qu'il savait faire taire son indignation et se contenir. C'est un bel exemple.

Gœthe mit son ironie presque toute en une fois dans Méphistophélès; il la condensa encore par-ci par-là, sous forme de dragées ou de pastilles du sérail, dans quelque livre d'épigrammes; il ne répandit pas sa misanthropie et son amertume dans l'ensemble de son œuvre comme Byron.

Il n'est pas le seul des poètes critiques que des adversaires de secte et de coterie aient accusé « d'être plus qu'un esprit sceptique, d'être un cœur sceptique; de n'avoir ni enthousiasme, ni amitié; de faire vanité de n'aimer qui que ce soit, quoi que ce soit au monde, etc. » Nous connaissons ces injures pour nous avoir été dites:[1] mais n'ont-elles pas été dites à Gœthe notre maître, tout le premier? Je me souviens d'avoir lu un discours prononcé *ex cathedra* à Cambridge (1844), dans lequel l'orateur, s'emparant contre lui de son étendue et de son impartialité même, l'appelait *égoïste*, *faux*, *méchant*, *traître*, un homme « qui se jouait avec sang-froid de la paix et de la vertu d'autrui, et qui jouissait du haut de sa sérénité de voir les ruines qu'il avait portées dans les cœurs assez simples pour se confier au sien. » Les Pharisiens de tout temps, les hommes de secte et de parti sont bien les mêmes, qu'ils soient de Cambridge, ou de l'ancienne Sorbonne, ou d'un salon à la mode voisin de la sacristie. Ces injures, dites aux plus grands dans notre ordre et aux meilleurs, nous font rentrer en nous, quand, insultés, nous sommes tentés de nous plaindre, et nous consolent.

« On m'a toujours vanté comme un favori de la fortune, disait-il (27 janvier 1824); je ne veux pas me plaindre et je ne dirai rien contre le cours de mon existence. Mais au fond elle n'a été que peine et travail, et je puis affirmer que, pendant mes soixante et quinze ans, je n'ai pas eu quatre semaines de vrai bien-être. Ma vie, c'est le roulement perpétuel d'un rocher qui veut toujours être soulevé de nouveau. Mes *Annales* éclairciront ce que je dis là. On a trop demandé à mon activité soit extérieure, soit

1. C'est un écrivain qui passe pourtant pour honorable, M. Nettement, qui, sans me connaître, sans m'avoir jamais rencontré ni vu, m'a prodigué ces aménités.

intérieure. — A mes rêveries et à mes créations poétiques je dois mon vrai bonheur; mais combien de troubles, de limites, d'obstacles n'ai-je pas rencontrés dans les circonstances extérieures! Si j'avais pu me retirer davantage de la vie publique et des affaires, si j'avais pu vivre davantage dans la solitude, j'aurais été plus heureux, et j'aurais fait bien plus aussi comme poète. Je devais, après mon *Gœtz* et mon *Werther*, vérifier le mot d'un sage: « Lorsqu'on a fait quelque chose qui plaît au monde, le monde sait s'arranger de manière à ce qu'on ne recommence pas. »

En d'autres heures pourtant et dans l'habitude de la vie, il appréciait mieux son rare bonheur: ce bonheur avait été de venir à temps, en tête d'une grande époque qui naissait et qu'il avait en partie dirigée et conduite:

« Je suis bien content, disait-il gaiement un jour qu'il venait de lire de jolis vers d'un tout jeune poète, de n'avoir pas aujourd'hui dix-huit ans. Quand j'avais dix-huit ans, l'Allemagne aussi avait ses dix-huit ans, et on pouvait faire quelque chose; mais maintenant ce que l'on demande est incroyable, et tous les chemins sont barrés. »

Il est donné à ceux qui sont venus en troisième ou en quatrième ligne, à des époques encombrées et à des fins d'école, de sentir toute la justesse de cette observation.

Malgré les dédains et les ironies de Gœthe les jours où sa parole coupait comme la bise, sa fréquentation, au total, sa familiarité prolongée est saine pour l'esprit et rassérénante (*sain* est un mot qu'il aime). Perfectionnons-nous sans cesse et marchons: c'est sa devise; c'est la meilleure réfutation aussi de la critique envieuse et mesquine. Qu'elle soit toujours arriérée par rapport à nous, cette critique, et qu'elle arrive toujours trop tard, s'attaquant à ce que nous ne sommes déjà plus. Il en est des talents

comme du serpent qui change bien des fois de peau, a dit Gœthe. Les envieux s'attachent à la peau restée sur le chemin et s'y logent, tandis que le serpent à déjà fait peau neuve et brillante, et qu'il continue de se dérouler au soleil. Que cela arrive dans la vie de l'esprit jusqu'à sept fois, et que les ennemis en soient confus!

On a souvent accusé Gœthe d'immoralité, parce qu'il avait une très grande étendue de coup d'œil jointe à une très grande sincérité d'artiste. Il évitait pourtant (à la différence de lord Byron encore) de braver le préjugé dont il avait à souffrir. Montrant un jour à Eckermann deux de ses poésies dont l'intention était très morale, mais où le détail offrait par places trop de naturel et de vérité, il se proposait bien de les garder en portefeuille, disait-il, de peur de scandaliser:

« Si l'intelligence, si une haute culture d'esprit, remarquait-il à ce propos, étaient des biens communs à tous les hommes, le poète aurait beau jeu; il pourrait être entièrement vrai et n'éprouverait pas de crainte pour dire les meilleures choses. Mais, dans l'état actuel, il faut qu'il se maintienne toujours dans un certain milieu; il faut qu'il pense que ses œuvres iront dans les mains d'un monde mêlé, et il est par là obligé de prendre garde que sa trop grande franchise ne soit un scandale pour la majorité des esprits honnêtes. Le temps est une chose bizarre. C'est un tyran qui a ses caprices et qui, à chaque siècle, a un nouveau visage pour ce que l'on dit et ce que l'on fait. Ce qu'il était permis de dire aux anciens Grecs ne nous semble plus, à nous, convenable, et ce qui plaisait aux énergiques contemporains de Shakspeare, l'Anglais de 1820 ne peut plus le tolérer, à tel point que dans ces derniers temps on a senti le besoin d'un « Shakspeare des familles. »

Nous connaissons, sans sortir de chez nous, de ces pruderies et de ces arrangements-là, mais bien vite nous en rions; — nous en souffrons aussi.

Personne mieux que Gœthe ne s'entendait à prendre la mesure des esprits et des génies, de leur élévation et de leur portée; il savait les *étages;* c'est ce que trop de critiques oublient et confondent aujourd'hui. S'il classait les autres, il se classait aussi lui-même; il s'estimait à son taux, ni trop haut, ni trop bas. Gœthe avait assisté dans sa longue vie à bien des développements, à bien des mouvements et des agitations au sein de cette littérature allemande où il régnait: sa domination n'avait pas été toujours incontestée; il y avait eu des essais de révolte ou du moins d'indépendance. C'est ainsi qu'il s'était formé après lui, en dehors de lui, une génération de *romantiques* (comme ils s'intitulaient), suscitée et guidée par les Schlegel, et qui était très distincte de la première grande génération des Herder, Gœthe, Schiller. On avait fort vanté dans cette école et fort poussé Tieck, un homme d'esprit et de talent très distingué, qu'on n'aurait pas été fâché d'opposer à Gœthe; mais il n'était pas de taille à cela, et lui-même le sentait bien. Aussi ses rapports personnels avec Gœthe, tout en étant bons et parfaitement convenables, s'en trouvaient quelquefois un peu gênés:

« Tieck, disait Gœthe à ce propos, est un talent d'une haute signification (très *significatif,* c'était encore un des mots favoris de Gœthe), et personne ne peut mieux que moi reconnaître ses mérites extraordinaires; mais si on veut l'élever au-dessus de lui-même et l'égaler à moi, on se trompe. Je peux dire cela très franchement, car je ne me suis pas fait. C'est absolument comme si je voulais me comparer avec Shakspeare qui ne s'est pas fait non plus, et qui cependant est un être d'une nature plus élevée, que je ne regarde que d'en bas, et que je ne peux que vénérer. »

Ce sont les jugements d'un tel homme sur la littérature française qu'il nous est précieux et

intéressant de recueillir. Et tout d'abord, à défaut d'un Shakspeare que nous n'avons pas, il disait de celui des nôtres qui en approche le plus, de notre grand Molière:

« Molière est si grand, que chaque fois qu'on le relit on éprouve un nouvel étonnement. C'est un homme unique: ses pièces touchent à la tragédie, elles saisissent, et personne en cela n'ose l'imiter. *L'Avare* surtout, dans lequel le vice détruit toute la piété qui unit le père et le fils, a une grandeur extraordinaire et est, à un haut degré, tragique. Dans les traductions faites en Allemagne pour la scène, on fait du fils un parent; tout est affaibli et perd son sens. On craint de voir apparaître le vice dans sa vraie nature... Tous les ans je lis quelques pièces de Molière, de même que de temps en temps je contemple des gravures d'après de grands maîtres italiens. Car de petits êtres comme nous ne sont pas capables de garder en eux la grandeur de pareilles œuvres; il faut que de temps en temps nous retournions vers elles pour rafraîchir nos impressions. »

Combien ce jugement sur Molière diffère en largeur et en sympathie de celui de Guillaume Schlegel, homme de tant d'érudition et de mérites si divers, mais fermé à quelques égards, auquel il ne fallait pas demander ce que ses horizons ne comportaient pas, et de qui Gœthe disait finement après un entretien très instructif qu'il venait d'avoir avec lui: « Il n'y a qu'à ne pas chercher des raisins sur les épines et des figues sur les chardons, et alors tout est parfait. » Schlegel, qui est tout raisin et toutes figues quand il nous parle de la Grèce, ne nous a guère offert à nous, Français, quand il a daigné s'occuper de nous et de notre grand siècle littéraire, que ses épines et ses chardons.

## III

Il faut distinguer deux temps très différents, deux époques, dans les jugements de Gœthe sur nous et dans l'attention si particulière qu'il prêta à la France : il ne s'en occupa guère que dans la première moitié et, ensuite, tout à la fin de sa carrière. Gœthe, à ses débuts, est un homme du XVIIIe siècle ; il a vu jouer dans son enfance *le Père de Famille* de Diderot et *les Philosophes* de Palissot ; il a lu nos auteurs, il les goûte, et lorsqu'il a opéré son œuvre essentielle qui était d'arracher l'Allemagne à une imitation stérile et de lui apprendre à se bâtir une maison à elle, une maison du Nord, sur ses propres fondements, il aime à revenir de temps en temps à cette littérature d'un siècle qui, après tout, est le sien. On n'a jamais mieux défini Voltaire dans sa qualité d'esprit spécifique et toute française, qu'il ne l'a fait ; on n'a jamais mieux saisi dans toute sa portée la conception buffonienne des *Époques de la Nature ;* on n'a jamais mieux respiré et rendu l'éloquente ivresse de Diderot ; il semble la partager quand il en parle : « Diderot, » s'écrie-t-il avec un enthousiasme égal à celui qu'il lui aurait lui-même inspiré, « Diderot est Diderot, un individu unique ; celui qui cherche les taches de ses œuvres est un *philistin*, et leur nombre est *légion*. Les hommes ne savent accepter avec reconnaissance ni de Dieu, ni de la Nature, ni d'un de leurs semblables, les trésors sans prix. » Mais ce ne sont pas seulement nos grands auteurs qui l'occupent et qui fixent son attention ; il va jusqu'à s'inquiéter des plus secondaires et des plus petits de ce temps-là, d'un abbé d'Olivet, d'un abbé Trublet, d'un abbé Le Blanc, et de ce dernier il a dit ce mot qui est bien à la française : « Ce Le Blanc

était un homme très médiocre, et pourtant il ne fut pas de l'Académie. »[1]

Cependant la France changeait; après les déchirements et les catastrophes sociales, elle accomplissait, littérairement aussi, sa métamorphose. Gœthe, qui connut et ne goûta que médiocrement Mme de Staël, ne paraît pas avoir eu une bien haute idée de Chateaubriand, le grand artiste et le premier en date de la génération nouvelle. A cette époque de l'éclat littéraire de Chateaubriand, l'homme de Weimar ne faisait pas grande attention à la France qui s'imposait à l'Allemagne par d'autres aspects. Et puis il y avait entre eux deux trop de causes d'antipathie. Gœthe reconnaissait toutefois à Chateaubriand un grand talent et une initiative *rhétorico-poétique* dont l'impulsion et l'empreinte se retrouvaient assez visibles chez les jeunes poètes venus depuis. Mais il ne faisait vraiment cas, en fait de génies, que de ceux de la grande race, de ceux qui durent; dont l'influence vraiment féconde se prolonge, se perpétue au delà, de génération en génération, et continue de créer après eux. Les génies purement d'art et de forme, et de phrases, dénués de ce germe d'invention fertile, et doués d'une action simplement viagère, se trouvent en réalité bien moins grands qu'ils ne paraissent, et, le premier bruit tombé, ils ne revivent pas. Leur force d'enfantement est vite épuisée.

Ce qui commença à rappeler sérieusement l'attention de Gœthe du côté de la France, ce furent les tentatives de critique et d'art de la jeune école qui se produisit surtout à dater de 1824, et dont le

1. L'exactitude m'oblige pourtant à remarquer que ce mot, tel que je le cite d'après un ancien traducteur, a été un peu arrangé en français. Ce que le tour a d'épigrammatique n'est pas dans le texte de Gœthe.

journal *le Globe* se fit le promoteur et l'organe littéraire. Ah! ici Gœthe se montra vivement attiré et intéressé. Il se sentait compris, deviné par des Français pour la première fois: il se demandait d'où venait cette race nouvelle qui importait chez soi les idées étrangères, et qui les maniait avec une vivacité, une aisance, une prestesse inconnues ailleurs. Lui qui aimait assez la France, et qui n'avait jamais pu se résoudre à épouser contre elle les haines de ses compatriotes (ce dont il avait recueilli tant de reproches amers), il avait cependant un premier jugement sur les Français, qui n'était pas tout à fait à leur avantage:

« Les Français, disait-il en parlant des traductions allemandes qu'on faisait chez nous (novembre 1824), ont de l'intelligence et de l'esprit, mais ils n'ont pas de fonds et pas de piété. Ce qui leur sert dans le moment, ce qui peut aider à leur parti, voilà pour eux la justice. Aussi, quand ils nous louent, ce n'est jamais qu'ils reconnaissent nos mérites, mais c'est seulement parce que nos idées viennent augmenter les forces de leur parti. »

Il fut bientôt amené à réformer ce jugement et à le rétracter peu à peu:

« Il ne faut pas, disait-il moins d'un an après (11 juin 1825), prononcer de jugement sur l'époque actuelle de la littérature française. L'Allemagne, en y pénétrant, y produit une grande fermentation, et ce n'est que dans vingt ans que l'on verra les résultats qu'elle a donnés. »

Et l'année suivante, il n'hésite plus et se prononce (1er juin 1826):

« Gœthe m'a parlé du *Globe*. Les rédacteurs, a-t-il dit, sont des gens du monde, enjoués, nets, hardis au suprême degré. Ils ont une manière de blâmer fine et galante: au contraire, nos savants allemands croient toujours qu'il faut se dépêcher de haïr celui qui ne pense pas comme nous. Je mets *le Globe* parmi les journaux les plus intéressants, et je ne pourrais pas m'en passer. »

Il ne s'occupait guère de nous que « d'hier ou d'avant-hier », il l'avoue; mais il s'en occupait fort:

« (21 janvier 1827.) Les Français se développent aujourd'hui, dit-il, et ils valent la peine d'être étudiés. Je mets tous mes soins à me faire une idée nette de l'état de la littérature française contemporaine, et si je réussis, je veux un jour dire ce que j'en pense. Il est pour moi bien intéressant de voir commencer à agir chez eux ces éléments qui nous ont déjà depuis longtemps pénétrés. Les talents ordinaires sont toujours emprisonnés dans leur temps et se nourrissent des éléments qu'il renferme. Aussi tout chez eux est comme chez nous, même la nouvelle piété: seulement elle se montre chez eux un peu plus galante et plus spirituelle. »

Le mouvement romantique se confondait un peu alors, en France comme en Allemagne, avec le mouvement religieux et néo-catholique, bien que la liaison fût moins étroite.

Mais, si on l'interrogeait sur les vrais talents, sur Béranger, sur Mérimée, auteur dès lors du théâtre de *Clara Gazul*, Gœthe faisait aussitôt la distinction, et il reconnaissait en eux la vraie marque, l'originalité: « Je les excepte, disait-il: ce sont de vrais talents qui ont leur base en eux-mêmes et qui se maintiennent indépendants de la manière de penser du jour. »

Avoir sa base et son fondement en soi, c'était la chose qu'il estimait le plus; il a parlé quelque part de ces faux talents, qui n'en ont que le semblant et le premier jet:

« Nous vivons dans un temps, disait-il, où il y a tant de culture répandue qu'elle s'est, pour ainsi dire, mêlée à l'atmosphère qu'un jeune homme respire. Il sent vivre et s'éveiller en lui des pensées poétiques et philosophiques; il les a bues avec l'air qui l'entoure, mais il s'imagine qu'elles lui appartiennent, et il les exprime comme siennes. Quand il a rendu à son temps ce qu'il en a reçu,

il est pauvre. Il ressemble à une source dont l'eau est empruntée; elle coule un certain temps, mais quand le réservoir est épuisé, elle s'arrête. »

Il n'y a de vrai génie ou talent que celui dont on ne peut jamais dire: *Il a vidé son sac;* car ce n'est pas un sac qu'il a: il est une source.

La visite que fit Ampère à Weimar en compagnie d'Albert Stapfer, au printemps de 1827, fut pour Gœthe une nouvelle et heureuse occasion de se mettre encore mieux au courant de la France et de chacun de ses écrivains en renom ou en promesse. Nous avons ici des deux côtés la confidence des impressions reçues. Dans une lettre adressée à M^me^ Récamier le 9 mai 1827 et publiée quelques jours après dans *le Globe* par suite d'une indiscrétion non regrettable, le jeune voyageur s'exprimait en ces termes, qui sont à rapprocher de ceux dans lesquels Eckermann va nous parler des mêmes entretiens:

« Gœthe, écrivait M. Ampère, a, comme vous le savez, quatre-vingts ans. J'ai eu le plaisir de dîner plusieurs fois avec lui en petit comité, et je l'ai entendu parler plusieurs heures de suite avec une présence d'esprit prodigieuse: tantôt avec finesse et originalité, tantôt avec une éloquence et une chaleur de jeune homme. Il est au courant de tout, il s'intéresse à tout, il a de l'admiration pour tout ce qui peut en admettre. Avec ses cheveux blancs, sa robe de chambre bien blanche, il a un air tout candide et tout patriarcal. Entre son fils, sa belle-fille, ses deux petits-enfants qui jouent avec lui, il cause sur les sujets les plus élevés. Il nous a entretenus de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses intentions, de tout ce qui se rattache à son souvenir: il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes.

« Il a une conscience naïve de sa gloire qui ne peut déplaire, parce qu'il est occupé de tous les autres talents, et si véritablement sensible à tout ce qui se fait de bon partout et dans tous les genres. A genoux devant Molière

et La Fontaine, il admire *Athalie*, goûte *Bérénice*, sait par cœur les chansons de Béranger, et raconte parfaitement nos plus nouveaux vaudevilles. A propos du Tasse, il prétend avoir fait de grandes recherches, et que l'histoire se rapproche beaucoup de la manière dont il a traité son sujet. Il soutient que la prison est un conte. Ce qui vous fera plaisir, c'est qu'il croit à l'amour du Tasse et à celui de la princesse; mais toujours à distance, toujours romanesque et sans ces absurdes propositions d'épouser qu'on trouve chez nous dans un drame récent... »

N'oublions pas que la lettre est adressée à Mme Récamier, favorable à tous les beaux cas d'amour et de délicate passion.

C'est Gœthe maintenant qu'il nous faut interroger à son tour. La jeunesse d'Ampère le frappa et contrastait en effet avec l'étendue et l'impartialité de ses jugements. Nous étions alors, ou du moins quelques-uns, plus impartiaux dans notre jeunesse que nous ne le sommes devenus depuis. Gœthe prit sujet de là pour discourir de Paris et des avantages de cette civilisation active et condensée où tout mûrit vite, et où l'on se forme en si peu de temps:

« Vous, disait-il à Eckermann, dans votre pays, vous n'avez rien acquis si facilement, et nous aussi, dans notre Allemagne centrale, il a fallu que nous achetions assez cher notre petite sagesse. Mais c'est que nous tous, en réalité, nous menons une misérable vie d'isolement! Ce qui s'appelle vraiment le peuple ne sert que fort peu à notre développement, et tous les hommes de talent, toutes les bonnes têtes sont parsemées à travers toute l'Allemagne. L'un reste à Vienne, un autre à Berlin, un autre à Kœnigsberg, un autre à Bonn ou à Dusseldorf, tous séparés les uns des autres par cinquante, par cent milles, et le contact personnel, l'échange personnel de pensées sont des raretés. Je sens ce qui pourrait exister, lorsque des hommes comme Alexandre de Humboldt passent par Weimar et en un seul jour me font

plus avancer dans mes recherches, dans ce qu'il me faut savoir, que je ne pourrais y réussir par des années de marche isolée sur ma route solitaire. Imaginez-vous maintenant une ville comme Paris où les meilleures têtes d'un grand empire sont toutes réunies dans un même espace, et par des relations, des luttes, par l'émulation de chaque jour, s'instruisent et s'élèvent mutuellement; où ce que tous les règnes de la nature, ce que l'art de toutes les parties de la terre peuvent offrir de plus remarquable est accessible chaque jour à l'étude: imaginez-vous cette ville universelle, où chaque pas sur un pont, sur une place, rappelle un grand passé, où à chaque coin de rue s'est déroulé un fragment d'histoire. Et encore ne vous imaginez pas le Paris d'un siècle borné et fade, mais le Paris du XIXe siècle, dans lequel, depuis trois âges d'hommes, des êtres comme Molière, Voltaire, Diderot et leurs pareils ont mis en circulation une abondance d'idées que nulle part ailleurs sur la terre on ne peut trouver ainsi réunies, et alors vous concevrez comment une tête bien faite, grandissant au milieu de cette richesse, peut être quelque chose à vingt-quatre ans. »

Certes, de tels témoignages rendus avec cette magnificence, et venant de quelqu'un qui s'est toujours passé de Paris, ne sont pas humiliants pour cette noble tête de la France!

Et Gœthe faisait l'application de son idée à des talents en vue, à Mérimée qui montrait tant de maturité dans cette première œuvre de *Clara Gazul;* et il cherchait un autre exemple saillant dans Béranger, non plus jeune, mais plein de grâce, d'esprit, d'ironie fine, bien que sorti d'une classe vulgaire. Il le supposait né dans une condition pareille, de parents tailleurs, à Weimar ou à Iéna, soumis à des traverses plus ou moins analogues, et il se demandait « quels fruits aurait portés ce même arbre, croissant dans un tel terrain, dans une autre atmosphère. » Gœthe rendait donc toute justice à l'air vif de Paris.

Ce n'est pas qu'il méconnût le prix de ce calme Élysée de Weimar et d'une vie plus recueillie, lui qui disait: « On peut s'instruire en compagnie, on n'est inspiré que dans la solitude. »

En nous voyant repasser en France par les mêmes querelles, les mêmes discussions dont on était depuis longtemps délivré en Allemagne, sur les *unités* et les règles artificielles, et en retrouvant les qualifications de *classique* et de *romantique* employées à tort et à travers, il s'impatientait un peu:

« Qu'est-ce que nous veut, disait-il aujourd'hui (17 octobre 1828), tout le fatras de ces règles d'une époque vieillie et guindée? Qu'est-ce que signifie tout ce bruit sur le *classique* et le *romantique?* Il s'agit de faire des œuvres qui soient vraiment bonnes et solides, et ce seront aussi des œuvres classiques! »

Sur MM. Cousin, Villemain, Guizot, alors dans tout l'éclat de leur enseignement, il avait les jugements les mieux fondés et les plus équitables; il reconnaissait l'éminent mérite de tous les trois, mais il l'accordait particulièrement au dernier. Il lisait en ce même temps les Mémoires de Saint-Simon. Il embrassait les grandes et les moindres choses. La traduction de son *Faust* par l'aimable et gentil Gérard de Nerval lui avait fait un vrai plaisir, et il la louait comme très bien réussie: « En allemand, disait-il, je ne peux plus lire le *Faust*, mais dans cette traduction française, chaque trait me frappe comme s'il était tout nouveau pour moi. » Il vérifiait ainsi ce qu'il avait dit autrefois dans une poésie charmante:

EMBLÈME.

« Je cueillis naguère un bouquet dans la prairie, et je le portais en rêvant à la maison, mais la chaleur de ma main avait fait pencher vers la terre toutes les corolles.

Je les place dans un verre d'eau fraîche, et quelle merveille je vois! les jolies têtes se relèvent, tiges et feuilles reverdissent, et toutes aussi saines que si elles étaient encore sur le sol maternel.

« Je ne fus pas moins émerveillé, lorsqu'un jour j'entendis mes vers dans une langue étrangère. »

La traduction de Gérard ne dut pourtant lui donner cette agréable sensation qu'à demi, car elle était en grande partie en prose. Je sais une traduction en vers français qui satisferait Gœthe aujourd'hui et réaliserait son *Emblème*.[1]

David le sculpteur, qui avait fait le voyage de Weimar vers ce temps et tout exprès pour en rapporter le majestueux portrait et le buste, envoya bientôt à Gœthe (mars 1830) une caisse contenant sa collection de médaillons en bronze ou en plâtre, avec des livres de nous tous d'alors, fiers et heureux que nous étions de rendre hommage au patriarche de la poésie et de la critique: « David, disait Gœthe (14 mars), m'a, par cet envoi, préparé de belles journées. Les jeunes poètes m'ont occupé déjà toute cette semaine, et les fraîches impressions que je reçois de leurs œuvres me donnent comme une nouvelle vie. » — « On voyait, » ajoute Eckermann, « que cet hommage des jeunes poètes de France remplissait Gœthe de la joie la plus profonde. »

1. Le *Faust*, traduit par le prince A. de Polignac (1859). — Cette traduction unit la verve à la fidélité; les monologues de Faust surtout sont emportés à merveille; ils débordent de ses lèvres avec feu et torrent. « Il faut avoir vingt ans pour traduire ainsi *Faust*, » disait un connaisseur. Ce travail est le résultat de toute une éducation allemande et française, et de quelque chose encore que l'éducation ne donne pas, la curiosité et l'ardeur d'un Faust même. — L'auteur est mort depuis, enlevé dans la force des ambitions et des espérances; cet homme aimable et distingué voulait mener trop de choses à la fois.

Tout l'entretien à ce sujet, dans la soirée du 14 mars, est pour nous d'un extrême intérêt. Nous en extrairons quelque chose.

## IV

Gœthe, tout en jouissant des primeurs de la nouvelle littérature française, s'apercevait bien, avons-nous dit, qu'on repassait à quelques égards par les mêmes chemins qu'avait récemment traversés le romantisme allemand. Gœthe, ne l'oublions jamais, n'était pas *romantique* dans le sens spécial du mot. Après avoir, par ses premières œuvres, payé sa dette à la patrie allemande en vrai fils du Nord, il était allé « s'asseoir au banquet des Grecs », et il ne s'en était plus guère écarté. Malgré son *Gœtz de Berlichingen*, Gœthe n'était point par goût et par choix dans le sens et l'esprit du moyen âge; il n'aimait aucunement, même dans le mirage du lointain, la barbarie ni rien de ce qui y ressemblait:

« De cette ancienne et ténébreuse Allemagne, disait-il un jour à propos d'une production de La Motte-Fouqué, il y a pour nous à tirer aussi peu que des chants serbes et des autres poésies barbares du même genre. On lit cela, on s'y intéresse bien un certain temps, mais seulement pour en avoir fini et pour le laisser de côté. L'homme, en général, est assez attristé par ses propres passions et ses propres vicissitudes, sans avoir besoin de s'attrister encore par les sombres tableaux d'un passé barbare. Il a besoin de clarté, d'idées rassérénantes, et il faut pour cela qu'il se tourne vers ces époques artistiques et littéraires, pendant lesquelles les hommes supérieurs, étant arrivés à un développement parfait, se sentaient bien avec eux-mêmes et pouvaient verser dans les âmes la félicité que leur donnait leur science. »

Il fallut Walter Scott, son *Ivanhoë* et tant de délicieux romans, pour le réconcilier, un moment du moins, avec ces temps anciens et durs: nos essais français en ce genre n'y auraient réussi qu'imparfaitement. Parlant donc des œuvres de la jeune école française qui lui arrivaient en masse, il y faisait la part des excès et celle des progrès. Selon lui, cette révolution poétique qui s'accomplissait alors serait extrêmement favorable à la littérature elle-même, bien que nuisible aux écrivains qui y prenaient la plus grande part. C'est le cas de toute révolution: les individus en souffrent, l'ensemble y gagne.

« Les Français, dans leur révolution poétique actuelle, disait Gœthe, ne demandaient rien autre chose d'abord qu'une forme plus libre; mais ils ne se sont pas arrêtés là, ils rejettent maintenant le fond avec la forme. On commence à déclarer ennuyeuse l'exposition de pensées et d'actions nobles; on s'essaye à traiter toutes les folies. A la place des belles figures de la mythologie grecque, on voit des diables, des sorcières, des vampires, et les nobles héros du temps passé doivent céder la place à des escrocs et à des galériens. Ce sont des choses piquantes! cela fait de l'effet! Mais quand le public a une fois goûté à ces mets fortement épicés et en a pris l'habitude, il veut toujours des ragoûts de plus en plus forts. Un jeune talent qui veut exercer de l'influence et être connu cherche à renchérir sur ses prédécesseurs... Dans cette chasse à *l'effet extérieur*, toute étude profonde, tout développement intime et régulier de l'homme est oublié. C'est là le plus grand malheur qui puisse arriver au talent; mais cependant la littérature dans son ensemble y gagnera... »

Le bon Eckermann avait quelque peine pourtant à se figurer comment ce qui nuisait à chaque talent, considéré en particulier, pouvait servir à la littérature en général, et il demandait des explications. Gœthe répondait:

« Les extrêmes et les déviations dont je parlais disparaissent peu à peu, et il ne reste que l'avantage d'avoir conquis et une forme plus libre et un fonds plus riche et plus varié; on n'excluera plus les sujets comme antipoétiques, on pourra les prendre partout dans le monde et dans la vie. Je compare l'état actuel de la littérature à une forte fièvre qui en elle-même n'est ni bonne ni désirable, mais qui a pour heureuse conséquence une meilleure santé. Ces folies qui maintenant remplissent tout un poème n'entreront dans les œuvres de l'avenir que comme assaisonnement utile, et même la noblesse, la pureté qui sont maintenant bannies, seront bientôt rappelées avec d'autant plus d'enthousiasme. »

Et cela ainsi entendu, et toutes réserves faites, il revenait avec plaisir sur Mérimée de qui il disait: « C'est vraiment un rude gaillard; » et sur Béranger qu'il ne sépare jamais de lui,[1] et dont il saisit, dont il analyse tout, jusqu'aux moindres finesses, sans en rien perdre. Gœthe n'était point, en général, l'ami de la poésie politique, mais il faisait une notable exception pour Béranger. L'entretien s'animant à ce sujet, et continuant de parler de cette sorte de chanson et de son influence électrique sur les nations à certaines heures, Gœthe disait qu'il fallait pour cela qu'une nation n'eût qu'une tête et qu'un cœur et, à un moment donné, qu'une seule voix: « Mais, ajoutait-il, une poésie politique n'est aussi que l'œuvre d'une certaine situation momentanée qui passe et qui ôte à la poésie la valeur même qu'elle

1. Il les associait encore dans une lettre écrite à Zelter vers le même temps: « Si tu ne les connais pas déjà, je te conseille de lire le théâtre de *Clara Gazul* et les Poésies de Béranger. Dans ces deux ouvrages, tu verras ce que peut le talent, pour ne pas dire le génie, lorsqu'il paraît dans une époque féconde et qu'il ne prend aucune précaution. — C'est à peu près ainsi que, nous aussi, nous avons commencé. »

lui a donnée. » Il reconnaissait qu'il y avait seize ans, même dans cette Allemagne si divisée, mais unie alors dans un sentiment commun contre l'étranger, un poète politique aurait pu exercer aussi son influence sur le pays tout entier, et il ajoutait:

« Mais ce poète était inutile: le mal universel et le sentiment général de honte avaient, comme un démon, saisi la nation; le feu de l'inspiration qui aurait pu enflammer le poète brûlait déjà partout de lui-même. Cependant je ne veux pas nier que Arndt, Kœrner et Rückert ont eu quelque action. »

Ici le bon Eckermann eut une distraction, et sans trop y penser, mettant le doigt sur un point délicat, il dit à Gœthe: « On vous a reproché de ne pas avoir aussi pris les armes à cette époque, ou du moins de n'avoir pas agi comme poète. » Gœthe, touché à un endroit sensible, tressaillit un peu, et, tout ému, il trouva, pour répondre, de bien belles et hautes paroles:

« Laissons cela, mon bon! lui dit-il. Le monde est absurde, il ne sait ce qu'il veut, il faut le laisser dire et faire ce qu'il veut. Comment aurais-je pu prendre les armes sans haine? et comment aurais-je pu haïr sans jeunesse? Si cet événement était arrivé dans ma vingtième année, je ne serais pas resté le dernier, mais j'avais déjà plus de soixante ans. D'ailleurs nous ne pouvons pas tous servir notre pays de la même façon; chacun fait de son mieux, suivant ce que Dieu lui a réparti. Je me suis donné assez de tourments pendant un demi-siècle; je peux dire que, pour travailler à ce que la nature m'avait donné comme œuvre de mes jours, je ne me suis reposé ni jour ni nuit; je ne me suis permis aucune distraction; j'ai toujours marché en avant, toujours cherché, toujours agi aussi bien et autant que je pouvais. Si chacun peut dire de soi la même chose, alors tout ira bien. »

Et retournant l'épine de la calomnie qui tant de fois l'avait blessé et qu'Eckermann avait remuée sans le savoir, il agitait en tous sens l'amertume de ses pensées:

« Je ne peux pas dire ce que je pense, murmurait-il. Derrière ce verbiage (le reproche politique) se cache plus de mauvaise volonté contre moi que vous ne le savez. Je ressens là, sous une nouvelle forme, la vieille haine dont on me poursuit depuis des années et qui cherche à s'approcher tout doucement de moi. Je le sais bien, il y a beaucoup de gens à qui je suis comme une épine dans l'œil; ils aimeraient bien être débarrassés de moi, et comme on ne peut plus maintenant attaquer mon talent, on s'en prend à mon caractère. Tantôt je suis fier, tantôt égoïste, tantôt plein d'envie contre les jeunes talents, tantôt enfoncé dans la sensualité, tantôt sans christianisme, et enfin sans aucun amour pour ma patrie et pour mes chers Allemands. Vous me connaissez depuis des années, et vous savez tout ce qu'il en est. Mais voulez-vous savoir ce que j'ai souffert? lisez mes *Xénies*... Écrivain allemand, martyr allemand! oui, mon bon! vous ne trouverez rien autre chose. Moi je peux à peine me plaindre; tous les autres ont eu le même sort, même un sort pire; et c'est en Angleterre, en France tout comme chez nous. Quelles souffrances n'a pas endurées Molière! et Rousseau et Voltaire! Byron a été chassé d'Angleterre par les mauvaises langues, et il aurait fui enfin à l'extrémité du monde si une mort prématurée ne l'avait délivré des *Philistins* et de leur haine.

« Et encore si les hommes supérieurs n'avaient à souffrir que les attaques de la masse des gens bornés! Mais non! les hommes de talent s'attaquent entre eux; Platen tourmente Heine, et Heine Platen; chacun cherche à se rendre odieux aux autres, et pourtant le monde est assez grand, assez vaste pour que chacun puisse vivre et travailler en paix, et chacun a déjà dans son propre talent un ennemi qui l'inquiète assez[1]. »

1. En tout ceci j'use de la traduction de M. Émile Délerot. Dans celle de M. Charles, publiée par M. Hetzel,

Savez-vous qu'un Gœthe ainsi souffrant sous sa pourpre et laissant échapper, à défaut de larmes, quelques gouttes de son sang, nous va mieux qu'un Gœthe demi-dieu et impassible! — Et revenant sur ce chapitre des chants de guerre qu'on lui aurait voulu voir composer dans sa chambre et au coin de son feu en 1813, il souriait de pitié:

« Écrire au bivouac, où la nuit l'on entend hennir les chevaux des avant-postes ennemis, à la bonne heure! ah! j'aurais aimé cela! Mais cette vie ne m'était pas possible; ce n'était pas là mon rôle, c'était celui de Théodore Kœrner. Les chansons guerrières lui vont parfaitement. Mais pour moi, qui ne suis pas une nature guerrière, qui n'ai aucun goût pour la guerre, les chants guerriers n'auraient été qu'un masque qui se serait fort mal appliqué sur mon visage.

« Dans mes poésies, je n'ai jamais rien affecté. Ce qui ne m'arrivait pas dans la vie, ce qui ne me brûlait pas les ongles, ce qui ne me tourmentait pas, je ne le mettais pas en vers, je ne l'exprimais pas. Je n'ai fait de poésies d'amour que lorsque j'aimais. Comment aurais-je pu écrire des chants de haine sans haine? Et entre nous, je ne haïssais pas les Français, quoique je remercie Dieu de nous en avoir délivrés. Comment, moi, pour qui la civilisation et la barbarie sont des choses d'importance, comment aurais-je pu haïr une nation qui est une des plus civilisées de la terre, et à qui je dois une si grande part de mon propre développement?

« La haine nationale est une haine particulière. C'est toujours dans les régions inférieures qu'elle est la plus énergique, la plus ardente. Mais il y a une hauteur à laquelle elle s'évanouit; on est là, pour ainsi dire, au-dessus des nationalités, et on ressent le bonheur ou le malheur d'un peuple voisin comme le sien propre. Cette

la pensée de Gœthe, par suite des coupures, semble plus concise, plus taillée: elle est ramenée à ce qu'on croit devoir être le style d'un livre. Dans la version que j'adopte, on sent mieux le mouvement, les tours et le laisser-aller de la conversation.

hauteur convenait à ma nature, et, longtemps avant d'avoir atteint ma soixantième année, je m'y étais fermement établi. »

Acceptons cette généreuse déclaration pour la France, et, au lieu de faire chorus avec les détracteurs, honorons le sentiment élevé qui l'a dictée. Et ce sentiment se reproduisait encore avec bien de l'ampleur et de l'énergie dans ces paroles, lorsqu'il disait dans son aversion pour la politique étroite:

« Dès qu'un poète veut avoir une influence politique, il faut qu'il se donne à un parti, et, dès qu'il agit ainsi, il est perdu comme poète; il faut qu'il dise adieu à la liberté de son esprit, de son coup d'œil: il se tire jusque par-dessus les oreilles la chape de l'étroitesse d'esprit et de l'aveugle haine. Le poète, comme homme, comme citoyen, doit aimer sa patrie; mais la patrie de sa puissance poétique, de son influence poétique, c'est le Bon, le Noble, le Beau, qui n'appartiennent à aucune province spéciale, à aucun pays spécial, et qu'il saisit et développe là où il les trouve. Il ressemble en cela à l'aigle dont le regard plane librement au-dessus des diverses contrées, et à qui il est indifférent que le lièvre sur lequel il se précipite coure en Prusse ou en Saxe. »

C'est ainsi que Gœthe entendait le patriotisme sublime, le patriotisme du poète. Je ne conseillerais pas à tous de l'imiter; mais que cela lui soit permis, à lui!

On a, au sujet des opinions exprimées par Gœthe sur les jeunes poètes français de 1830, insinué contre lui une singulière accusation: comme le jugement qu'il porte sur Victor Hugo n'est pas complètement d'accord avec celui que professent les éditeurs des *Entretiens* et beaucoup d'autres avec eux, on l'a tout simplement soupçonné d'envie. Mais qu'on veuille y réfléchir: je le demande, Gœthe étant ce qu'il était par sa nature, par ses tendances, par la région élevée où habitait sa pensée, pouvait-il avoir

une autre opinion sur le jeune et brillant poète, dont il reconnaît d'ailleurs en maint endroit le grand talent d'imagination et la puissance? Je pourrais (si c'était le lieu) mettre ici la suite de ses jugements ou de ses impressions sur Hugo et ses divers ouvrages jusqu'à *Notre-Dame de Paris* inclusivement,[1] et l'on verrait, sans avoir besoin d'entrer dans aucune discussion du fond, qu'en parlant de la sorte il n'était que conséquent avec lui-même et sincère. Comment voudriez-vous en conscience que Gœthe acceptât *Quasimodo*, lui qui, même quand il a fait son diable, *Méphistophélès*, l'a présenté beau encore et élégant? Nulle part, même chez Manzoni, que d'ailleurs il goûtait et prisait tant, Gœthe n'aime ce qu'il appelle « les abomina-

1. De ces jugements de Gœthe sur Hugo, je ne donnerai que celui-ci, tiré d'une lettre à Zelter du 28 juin 1831: « *Notre-Dame de Paris* de Victor Hugo éblouit par les qualités que lui donne une étude attentive et bien mise à profit des mœurs, de la physionomie locale, des événements du passé; mais, dans les personnages, il n'y a absolument aucune apparence de vie naturelle. Ce sont, hommes et femmes, des marionnettes incapables de vivre; elles ont des proportions habilement conçues, mais, sur leur charpente de bois ou d'acier, ces poupées n'ont absolument que du rembourrage; l'auteur les fait manœuvrer sans pitié, les tourne et les disloque dans les positions les plus bizarres, les torture, les fustige, déchire leur âme et leur corps, et met sans pitié en pièces et en morceaux ce qui, il est vrai, n'a aucune chair véritable: — et tout cela est l'œuvre d'un homme qui montre de grandes qualités d'historien éloquent, et auquel on ne peut refuser une vive puissance d'imagination, sans laquelle il lui serait impossible de produire de pareilles abominations. » — Vous qui parlez sans cesse de liberté, qui la voulez dans l'art et en tout, soyez conséquents; sachez admettre et supporter les manières de sentir, même les plus opposées à la vôtre, quand elles sont sincères.

tions »; et, à ce titre, la peste du roman des *Fiancés* lui déplaisait. Il n'aimait pas la littérature qui fait dresser les cheveux sur la tête. Tel il était par nature et par art, mais bien véridiquement: « comme philosophe, apôtre de la félicité; comme poète, organe et interprète de la jouissance large et pure, complète et honnête. »

Et avec Byron, est-ce donc qu'il a été jaloux et envieux, comme je vois aussi qu'on l'a dit? Ces sortes de petits jugements mesquins et faux, glissés au bas d'un texte, font tache dans un livre; ils font injure au grand esprit qu'on a l'honneur d'introduire à l'étranger. Non, il n'est pas jaloux de Byron, quoiqu'il ait dit de lui un jour, faisant remarquer que ce grand révolté n'observait de règle que celle des unités dans ses tragédies:

« Cette limite qu'il se posait en observant les trois unités convenait d'ailleurs à son naturel, qui tendait toujours à franchir toutes limites. Que n'a-t-il su aussi se poser des bornes morales! C'est pour ne pas avoir eu cette puissance qu'il s'est égaré, et on peut dire avec justesse qu'il s'est perdu faute d'un frein. — Il s'ignorait trop lui-même. Sa vie était tout entière dans la passion de chaque jour, et il ne savait pas ce qu'il faisait. Se permettant tout et n'accordant rien aux autres, il devait se perdre et soulever le monde contre lui. Dès le commencement, avec *les Bardes anglais et les Critiques écossais*, il blessa les meilleurs écrivains... Loin de reculer, dans son ouvrage suivant il continue son opposition et ses blâmes, il touche l'État et l'Église. Cette manière de n'avoir égard à rien l'a poussé hors d'Angleterre et l'aurait, avec le temps, poussé aussi hors de l'Europe. Il était partout à l'étroit; il jouissait de la liberté personnelle la plus illimitée, et il se sentait oppressé; le monde lui était une prison. Son départ pour la Grèce n'a pas été une décision prise volontairement; elle lui a été imposée par sa mésintelligence avec le monde. — En se déclarant affranchi de toute tradition, de toute

patrie, il a d'abord causé sa propre perte, et la perte d'un pareil être est immense! Mais de plus, par suite de cette agitation continuelle de l'âme, conséquence de ses goûts révolutionnaires, il n'a pas permis à son talent de prendre son complet développement. Ce sentiment éternel d'opposition et de mécontentement a extrêmement nui à ses œuvres; car non seulement le malaise du poète se communique au lecteur, mais *toute œuvre d'opposition est une œuvre négative, et la négation, c'est le néant.* Quand j'ai nommé le mauvais mauvais, ai-je beaucoup gagné par-là? Mais si, par hasard, j'ai nommé le bon mauvais, j'ai fait un grand mal. — Celui qui veut exercer une influence utile ne doit jamais rien insulter; qu'il ne s'inquiète pas de ce qui est absurde, et que toute son activité soit consacrée à faire naître des biens nouveaux. *Il ne faut pas renverser, il faut bâtir;* élevons des édifices où l'humanité viendra goûter des joies pures. »

Ce sont là de bien nobles querelles faites à Byron, et que j'oserai dire magnanimes; et si les admirateurs du grand barde n'en sont pas satisfaits, que peuvent-ils demander de plus que de voir Gœthe revenir sans cesse sur son jugement et le modifier?

« (Mercredi, 8 novembre 1826.) Gœthe a encore parlé aujourd'hui avec admiration de lord Byron: « J'ai encore lu, m'a-t-il dit, son *Deformed Transformed,* et je dois dire que son talent me semble toujours plus grand. Son diable est issu de mon *Méphistophélès,* mais ce n'est pas une imitation; tout est entièrement original, nouveau, et tout est serré, solide et spirituel. Il n'y a pas un passage faible; il n'y a pas un endroit grand comme la tête d'une épingle, où manquent l'invention et l'esprit. Sans l'hypocondrie et la négation, il serait aussi grand que Shakspeare et les Anciens. » — Je marquai de l'étonnement. — « Oui, dit Gœthe, vous pouvez me croire; je l'ai de nouveau étudié, et je suis toujours forcé de lui accorder davantage. »

La nature de Gœthe était la plus opposée possible à cet étroit sentiment de rivalité et de jalousie qu'on

lui prête. Il n'était pas de ceux dont il s'est moqué quelque part, et qui, lorsqu'un génie trébuche ou qu'un grand homme tombe, se sentent tout enchantés et allégés, « comme si leur supérieur était mort et s'ils avaient reçu de l'avancement. »

Une statue, érigée à Weimar, et due au talent de Rietschel, nous le montre rayonnant et heureux, imposant et doux, décernant la couronne à Schiller qui, debout à côté de lui, la reçoit de sa main presque sans y penser, le front inspiré et rêveur. Schiller a mérité la couronne, mais c'est Gœthe qui la lui donne; et à quiconque la mérite il la donnera.

Comme il sent les larges natures! comme il est loin des dénigrements des esprits inférieurs! comme il va droit en tout ce qui embrasse et concilie! On sait que Mirabeau avait bien des collaborateurs; chacun lui aidait, lui apportait, qui une idée, qui une citation, un renseignement, un à-propos, et il pétrissait tout de sa puissante main, il animait tout de son souffle ardent, et vivifié, transformé, le jetait ensuite en pâture au monde. Dumont, de Genève, un des préparateurs de Mirabeau, publia ses *Souvenirs* en 1832 et raconta comment cela se passait autour du grand tribun, sans prétendre d'ailleurs le diminuer; mais le cri en France fut presque unanime, comme si Dumont avait commis un sacrilège. Que dit Gœthe au contraire?

« Je ne connais aucun livre plus riche en leçons que ces Mémoires; par eux notre regard pénètre profondément dans les recoins les plus cachés de l'époque, et Mirabeau, ce miracle, devient un être naturel; mais le héros ne perd rien cependant de sa grandeur. Les derniers critiques des journaux français pensent autrement. Les bonnes gens croient que l'auteur de ces Mémoires veut leur altérer leur Mirabeau, en révélant le secret de son activité surhumaine, et en revendiquant pour d'autres personnes

une part des mérites que jusqu'à présent a absorbés exclusivement le nom de Mirabeau. Les Français voient dans Mirabeau leur Hercule, et ils ont parfaitement raison; mais ils oublient qu'un colosse se compose de fragments, et que l'Hercule de l'Antiquité lui-même était un être collectif, qui réunissait sur son nom avec ses exploits les exploits d'autres héros. Au fond, que nous fassions comme nous voulons, nous sommes tous des êtres collectifs; ce que nous pouvons appeler vraiment notre propriété, comme c'est peu de chose!... »

Ainsi parlait-il le 17 février 1832, moins de cinq semaines avant sa mort.

Et sur Napoléon, que dire de plus grand que ce qu'a dit Gœthe? Il en comprend tout. Lisant une des histoires quelconques de Napoléon qu'on publiait alors, il fait cette remarque, si justifiée depuis: « Le héros n'en est pas diminué; au contraire, il grandit à mesure qu'il devient plus vrai. » Il essaye de lire Bourrienne, et le livre bientôt lui tombe des mains: « Cela, » dit-il, « tiraille des brins à la frange et aux broderies du manteau impérial, déposé d'hier, et cela croit par là devenir quelque chose! » Je ne citerai qu'un de ses jugements entre dix sur Napoléon, car il y revient souvent. Un jour donc, qu'il parlait de l'indécision des hommes, de leur lenteur et de leur résistance à faire ce qu'ils savent même le meilleur et le plus utile, — sur ce qu'il leur faudrait à chacun un démon toujours présent pour les guider, pour les exciter, pour les empêcher, après un éclair de vue supérieure et nette, de retomber dans le tâtonnement, dans le vague et l'obscurité:

« Napoléon, s'écrie-t-il tout à coup, c'était là un homme! Toujours lumineux, toujours clair, décidé, ayant à toute heure assez d'énergie en lui pour mettre immédiatement à exécution ce qu'il avait reconnu avantageux et nécessaire. Sa vie fut celle d'un demi-dieu qui marchait de bataille en bataille et de victoire en victoire. On peut

dire que, pour lui, la lumière qui illumine l'esprit ne s'est pas éteinte un instant. Voilà pourquoi sa destinée a eu cette splendeur que le monde n'avait pas vue avant lui, et qu'il ne reverra peut-être pas après lui. — Oui, oui, mon bon, c'était là un gaillard que nous ne pouvons pas imiter en cela! »

Et Gœthe marchait à grands pas à travers la chambre, se parlant à lui-même. Le bon Eckermann, qui avait peur que la conversation ne changeât de cours, essaya de la ramener en disant:

« Je crois cependant que c'est surtout quand Napoléon était jeune, et tant que sa force grandissait, qu'il a joui de cette perpétuelle illumination intérieure: alors une protection divine semblait veiller sur lui; à son côté restait fidèlement la fortune; mais plus tard... » — « Que voulez-vous? interrompit Gœthe; je n'ai pas non plus fait deux fois mes *Chansons d'amour* et mon *Werther*. Cette illumination divine, cause des œuvres extraordinaires, est toujours liée au temps de la jeunesse et de la fécondité. Napoléon, en effet, a été un des hommes les plus féconds qui aient jamais vécu. Oui, oui, mon bon, ce n'est pas seulement en faisant des poésies et des pièces de théâtre que l'on est fécond; il y a aussi une fécondité d'actions qui en maintes circonstances est la première de toutes... Génie et fécondité sont choses très voisines... »

Et une fois lancé, il ne s'arrêtait pas dans cette veine d'idées; il montrait dans tous les ordres la force fécondante comme le signe le plus caractéristique du génie: Mozart, Phidias et Raphaël, Dürer et Holbein, il les prenait tous, et celui qui a trouvé le premier la forme de l'architecture gothique, et qui a rendu possible par la suite des temps un münster de Strasbourg, un dôme de Cologne; et Luther, ce génie de la grande race, et dont la force d'action sur l'avenir n'est pas épuisée. Puis, sur une nouvelle question d'Eckermann qui craint toujours

que l'entretien ne finisse, et qui demande si le corps dans cette force d'action n'entre pas autant et plus que l'esprit, Gœthe répond:

« Le corps a du moins la plus grande influence. Il y a eu, il est vrai, un temps en Allemagne où l'on se représentait un génie comme petit, faible, voire même bossu; pour moi, j'aime un génie bien constitué aussi de corps. — Quand on a dit de Napoléon que c'était un homme de granit, le mot était juste, surtout de son corps. Que n'a-t-il pas exigé et pu exiger de lui! Depuis les sables brûlants des déserts de Syrie jusqu'aux plaines de neige de Moscou, quelle infinité de marches, de batailles, de bivouacs nocturnes n'apercevons-nous pas! et avec cela que de fatigues, que de privations corporelles n'a-t-il pas dû endurer! Peu de sommeil, peu de nourriture, et, de plus, toujours une activité d'esprit extrême!... Quand on pèse tout ce que celui-là a fait et enduré, il semble qu'à quarante ans il devait être usé jusqu'au dernier atome; mais pas du tout; à cet âge, on le voyait s'avancer encore, toujours héros parfait. »

Qu'on se rappelle les magnifiques jugements de Gœthe sur Louis XIV, sur Voltaire, sur Molière, sur les hommes-types par qui la France est si grande, et qu'on y joigne celui-ci.[1]

Je m'arrête: j'ai fait résonner bien des touches, et, sur toutes, le génie de Gœthe a répondu comme un orgue immense. Le livre d'Eckermann est la meilleure biographie de Gœthe: celle de l'Anglais Lewes pour les faits, celle d'Eckermann pour le

1. Gœthe avait vu Napoléon. Appelé à Erfurt en 1808, à l'époque de l'entrevue des souverains, et présenté à l'empereur le 2 octobre, l'empereur, après l'avoir regardé quelques instants avec attention, lui avait dit pour premier mot: « Vous êtes un homme. » Et lorsque, l'entretien fini, Gœthe se fut retiré, Napoléon répéta, en s'adressant à Berthier et à Daru, qui étaient présents: «Voilà un homme! »

portrait du dedans et la physionomie. L'âme d'un grand homme y respire. Les dernières pages dans lesquelles on voit Eckermann visitant pour une dernière fois sur son lit mortuaire la forme expirée, mais encore belle, de celui qu'il a tant aimé et vénéré, font une conclusion digne et grandiose. Eckermann, homme d'un talent personnel qui, seul et de lui-même, ne pouvait atteindre bien haut, s'est choisi la bonne part. Il ne peut désormais mourir, il s'est lié d'un lien indissoluble avec un immortel. Élisée nous a conservé le manteau et l'esprit d'Élie, et il a gardé au front un rayon de sa flamme.

Lundi 6 octobre, lundi 13 et mardi 14 octobre 1862.
*(Nouveaux lundis* III.*)*

# ŒUVRES
DE
# FRÉDÉRIC-LE-GRAND[1]

---

Les Œuvres de Frédéric n'ont pas obtenu jusqu'ici en France la haute estime qu'elles méritent. On s'est moqué de quelques mauvais vers de ce prince métromane, lesquels ne sont pas plus mauvais après tout que bien des vers du même temps, qui passaient pour charmants alors et qui ne peuvent aujourd'hui se relire; et l'on n'a pas fait assez d'attention aux œuvres sérieuses du grand homme, qui ne ressemblerait pas aux autres grands hommes s'il n'avait mis bien réellement son cachet aux nombreuses pages de politique et d'histoire qu'il a écrites, et qui composent un vaste ensemble. Quant aux lettres de Frédéric, on leur a rendu plus de justice; en lisant dans la Correspondance de Voltaire celles que le roi lui adressait, entremêlées à celles qu'il recevait en retour, on trouve que non seulement elles soutiennent très bien le voisinage, mais qu'à égalité d'esprit, elles ont encore pour elles une supériorité de vue et de sens qui tient à la force de l'âme et du caractère. Aujourd'hui il s'agit de sortir une bonne fois des petites idées d'une rhé-

1. Berlin, 1846-1850.

torique par trop littéraire, de retrouver l'homme et le roi dans l'écrivain, et de saluer en lui l'un des meilleurs historiens que nous possédions.

Je dis *nous*, car c'est en français que Frédéric a écrit, c'est en français qu'il a pensé, c'est aux Français encore qu'il songeait souvent et qu'il s'adressait pour être lu, même quand il écrivait des jugements et des récits d'actions qui étaient si peu faits pour leur être agréables. Écrivain en prose, Frédéric est un disciple de nos bons auteurs, et, en histoire, c'est un élève, et certes un élève original et unique, et par endroits passé maître, de l'historien du *Siècle de Louis XIV*.

La négligence et l'incorrection avec lesquelles avaient été imprimées jusqu'ici les Œuvres de Frédéric, étaient pour quelque chose dans le peu d'estime que semblaient en faire ceux qui ne sont pas accoutumés à se former un jugement par eux-mêmes en toute matière. On ne saurait se figurer à quel point avaient été poussées à cet égard l'infidélité et la licence des éditeurs. Je n'en citerai qu'un seul exemple, resté secret jusqu'à ce jour. En France, en 1759, pendant la guerre de Sept ans, on eut l'idée d'imprimer les Œuvres du *Philosophe de Sans-Souci* (c'était le titre qu'avait pris Frédéric dans ses poésies et ses premiers essais littéraires). Or, M. de Choiseul, ministre, écrivait, à cette date, à M. de Malesherbes, directeur de la librairie, au sujet même de ce projet et de la demande qu'avaient faite des libraires de Paris d'imprimer le Recueil qu'on s'était procuré des Œuvres de Frédéric[1] :

1. Ce Recueil avait été imprimé en Prusse en 1750 et en 1752; mais ces deux premières éditions, toutes confidentielles, avaient été tirées à très peu d'exemplaires et destinées uniquement aux amis du roi.

« A Marly, le 10 décembre.

« Il est important, Monsieur, que le ministère du roi ne soit point compromis ni soupçonné d'avoir toléré l'édition des Œuvres du roi de Prusse. Ainsi, en cas que M. Darget *(lecteur et secrétaire du roi de Prusse)* vienne m'en parler, je l'assurerai fort que je n'ai nulle connaissance de cette impression, et que je vais prendre les ordres du roi pour empêcher qu'elle ne s'exécute en France. En attendant que je voie M. Darget, j'espère que l'édition sera faite et que tout sera dit... »

L'édition, à la fois protégée et clandestine, se fit donc; mais il est curieux de voir comment M. de Choiseul s'y prit pour la falsifier, allant jusqu'à dresser de sa main le détail des corrections et modifications à y introduire:

« On ne peut le tolérer (ce Recueil), écrivait-il encore à M. de Malesherbes, qu'en prenant les plus grandes précautions pour qu'il paraisse imprimé en pays étranger, et il ne faut pas perdre de vue cette considération, en exigeant des corrections.

« Par cette considération, je n'en ai proposé que de deux sortes: les unes qui peuvent être faites sans qu'on s'en aperçoive en lisant le texte. Comme ces changements n'ont pour objet que des impiétés du premier ordre ou des traits sur des puissances, on n'a pas à craindre que le roi de Prusse se plaigne qu'on a altéré son texte, et le public ne pourra pas le deviner... Mais, en faisant des retranchements, j'ai évité soigneusement de rien substituer au texte. Ce serait une infidélité condamnable.

« Les autres corrections sont des suppressions de noms propres, qu'on suppléera par des points ou des étoiles. Ce n'est point là non plus ce qu'on appelle une infidélité. C'est peut-être même un égard pour le roi de Prusse... »

On voit que le ministre qui chassa les Jésuites de France savait pratiquer au besoin l'escobar-

derie, et altérer sous main un texte en disant que ce n'était pas une infidélité. Plus tard, dans la publication des écrits historiques posthumes du roi de Prusse, l'exactitude, pour mille raisons, n'avait pas été mieux observée, et l'on peut dire, en considérant l'édition qui se publie aujourd'hui à Berlin par les ordres du Gouvernement prussien, et en la comparant aux précédentes, que les Œuvres de Frédéric paraissent aujourd'hui pour la première fois dans un texte authentique et dignement reconnaissable.

L'édition entreprise par le Gouvernement prussien, et qui n'aura pas moins de trente volumes in-4°, est monumentale. C'est ainsi qu'il faudra un jour, et bientôt, que la France publie les Œuvres de Napoléon, œuvres aujourd'hui dispersées, ramassées sans méthode et sans suite, non falsifiées, mais en général presque aussi négligemment imprimées que l'avaient été jusqu'ici celles de Frédéric. Le monument du tombeau de Napoléon ne sera complet que lorsqu'on y aura joint l'édition nationale de ses Œuvres. Quoi qu'il en soit, le Gouvernement prussien et le roi régnant ont pensé qu'il y allait de leur honneur de publier un Recueil complet des écrits de l'homme qui fut tout ensemble le plus grand roi et le premier historien de son pays. Des savants habiles ont été chargés de l'exécution de ce projet; M. Preuss, historiographe de Brandebourg, y préside. La portion historique des Œuvres de Frédéric a eu le pas, à bon droit, sur les autres écrits; elle forme sept volumes, dont cinq sont sous mes yeux. J'en ai pris connaissance, et je les ai examinés avec tout le soin dont je suis capable.

Et pour n'avoir pas à revenir sur ces détails de l'édition, on me permettra tout d'abord deux ou

trois remarques. Le texte, typographiquement, est admirable; les titres sont d'un grand goût; les portraits sont beaux: je ne trouve à blâmer que les espèces de vignettes qui terminent les pages à la fin des chapitres, et qui font ressembler par moments ce volume royal à un livre d'illustrations: ces enjolivements, dont le sujet est souvent énigmatique, ne conviennent pas à la gravité monumentale de l'édition. Quant au texte, j'ai dit qu'il est pour la première fois exact et fidèle; on a rétabli bien des traits fermes, bien des phrases énergiques et vives que la prudence ou la pruderie littéraire des premiers éditeurs avait effacées ou adoucies. Je n'aurais pas voulu toutefois qu'on poussât le scrupule jusqu'à rétablir soigneusement des fautes de grammaire. A quoi bon faire dire au roi, par exemple, que M. de Lowendal *était* marché vers un point, au lieu de dire qu'il *avait* marché? Frédéric, avant de publier son livre, aurait fait corriger ces vétilles-là par quelqu'un de ses académiciens français de Berlin. Un autre défaut de cette édition, et un défaut grave, c'est de manquer de cartes stratégiques et de plans des lieux, ce qui rend la lecture de ces campagnes fastidieuse et stérile pour la plupart des lecteurs. Comment ne pas joindre à ces histoires de Frédéric un Atlas dressé exprès, du genre de celui que M. Thiers fait exécuter pour son Histoire de Napoléon! Enfin, s'il est permis d'entrer dans ces particularités, qui ne laissent pas d'avoir leur importance pour le lecteur, je me plaindrai, au nom de la France, qu'il n'existe pas à Paris un seul exemplaire complet des volumes jusqu'ici publiés. La Bibliothèque nationale n'a que cinq volumes; la Bibliothèque de l'Institut n'en possède pas un. Le roi de Prusse, qui distribue cette édition magnifique, a oublié notre Institut de France dans ses

largesses. C'est par là que le grand Frédéric eût commencé[1].

J'ai tout dit sur ces détails en quelque sorte extérieurs, et j'en viens au grand homme qu'on est heureux de pouvoir enfin étudier de près et avec certitude dans la suite de ses actes et de ses écrits. Frédéric, malgré le tort qu'il s'est fait par certaines de ses rapsodies et de ses paroles, par le cynisme affiché de ses impiétés et de ses goguenarderies, et par cette manie de versifier qui fait toujours sourire, est un vrai grand homme, un de ces rares génies qui sont nés pour être manifestement les chefs et les conducteurs des peuples. Quand on dépouille sa personne de toutes ces drôleries anecdotiques qui sont le régal des esprits légers, et qu'on va droit à l'homme et au caractère, on s'arrête avec admiration, avec respect; on reconnaît dès le premier instant, et à chaque pas qu'on fait avec lui, un supérieur et un maître, ferme, sensé, pratique, actif et infatigable, inventif au fur et à mesure des besoins, pénétrant, jamais dupe, trompant le moins possible, constant dans toutes les fortunes, dominant ses affections particulières et ses passions par le sentiment patriotique et par le zèle pour la grandeur et l'utilité de sa nation; amoureux de la gloire en la jugeant; soigneux avec vigilance et jaloux de l'amélioration, de l'honneur et du bien-être des populations qui lui sont confiées, alors même qu'il estime peu les hommes. Capitaine, il ne m'appartient pas de le juger; mais, si j'ai bien compris les observations que Napoléon a faites sur les campagnes de Frédéric, et les simples récits de Frédéric

1. A côté de la grande édition in-4°, il s'en publie une en plus petit format, à l'usage du commun des lecteurs; cette petite édition, qui se vend, est plus facile à trouver.

lui-même, il me semble que ce n'était pas un guerrier avant tout. Il n'a rien, de ce côté, de bien brillant à première vue, ni de séduisant. Souvent battu, souvent en faute, sa grandeur est d'apprendre à force d'écoles, c'est surtout de réparer ses torts ou ceux de la fortune par le sang-froid, la ténacité et une égalité d'âme inébranlable. Quelque éloge que donnent les bons juges à sa bataille de Leuthen, et à quelques-unes de ses grandes manœuvres et de ses opérations, ils ont encore plus de critiques à faire en mainte et mainte occasion. « Il a été grand surtout dans les moments les plus critiques, a dit Napoléon; c'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son caractère. » Ce caractère moral est ce qui ressort encore chez Frédéric à travers le guerrier, et qui demeure bien au-dessus; ç'a été une âme d'une forte trempe et un grand esprit qui s'est appliqué à la guerre parce qu'il le fallait, plutôt que ce n'était un guerrier-né. Il n'avait ni la valeur rapide et foudroyante d'un Gustave-Adolphe ou d'un Condé, ni cette faculté de géométrie transcendante qui caractérise Napoléon, et que ce génie puissant appliquait à la guerre avec la même aisance et la même ampleur que Monge l'appliquait à d'autres objets. Doué d'un esprit supérieur, d'un caractère et d'une volonté à l'unisson de son esprit, Frédéric s'est mis au militaire comme il s'est mis à bien d'autres choses, et il n'a pas tardé à y exceller, à en posséder, à en perfectionner dans sa main les instruments et les moyens, bien que ce ne fût peut-être pas d'abord chez lui la vocation d'un génie propre et qu'il n'y fût pas d'abord comme dans son élément.

La nature l'avait fait avant tout pour régner, pour être roi avec toutes les parties que ce haut emploi commande; et la guerre étant une de ces parties les

plus indispensables, il s'y voua et il la maîtrisa. « Il faut prendre l'esprit de son état, » écrivait-il en riant à Voltaire du milieu de la guerre de Sept ans. Cela n'a l'air que d'une plaisanterie, et cela est vrai. Chez Frédéric, la volonté et le caractère dirigèrent en tout l'esprit.

En général, on n'aperçoit dans aucune des qualités de Frédéric cette fraîcheur première qui est le signe brillant des dons singuliers de la nature et de Dieu. Tout, chez lui, semble la conquête de la volonté et de la réflexion agissant sur une capacité universelle, qu'elles déterminent ici ou là, selon les nécessités diverses. Il est bien le grand roi de son temps; il a le cachet du siècle de l'analyse.

On a cherché à établir une contradiction entre les paroles et les écrits de Frédéric, adepte de la philosophie, et ses actions comme roi et comme conquérant. Je ne trouve pas cette contradiction aussi grande qu'on l'a voulu faire. Je laisse de côté quelques essais et quelques saillies de Frédéric très jeune et prince royal; mais, du moment qu'il conçut son rôle de roi, je trouve tout l'homme d'accord avec lui-même, je le trouve vrai. Et, par exemple, je ne vois pas, dans les histoires qu'il a écrites, un mot qu'il n'ait justifié dans sa conduite et dans sa vie:

« Un prince, disait-il et pensait-il, est le premier serviteur et le premier magistrat de l'État; il lui doit compte de l'usage qu'il fait des impôts; il les lève, afin de pouvoir défendre l'État par le moyen des troupes qu'il entretient; afin de soutenir la dignité dont il est revêtu, de récompenser les services et le mérite, d'établir en quelque sorte un équilibre entre les riches et les obérés, de soulager les malheureux en tout genre et de toute espèce; afin de mettre de la magnificence en tout ce qui intéresse le corps de l'État en général. Si le souverain a l'esprit éclairé et le cœur droit, il dirigera toutes ses dépenses à

l'utilité du public et au plus grand avantage de ses peuples. »

C'est ce que fit réellement Frédéric, en paix, en guerre, presque en tout temps, et il y dérogea le moins possible. Quand on a fait le décompte de ses fautes, de ses ambitions et de ses torts personnels, la somme et le fond de sa politique restent encore ce qu'on vient de voir et qu'il a si bien retracé. Pour le juger comme politique, il convient de se dégager du point de vue français, des illusions françaises, et de ce qui nous est resté de l'atmosphère du ministère de Choiseul. Ouvrez, encore une fois, les Mémoires de Frédéric; il ne cherche point, en les écrivant, à farder la vérité. Je ne sais pas d'homme qui, plume en main, soit moins charlatan que lui; il dit ses raisons et ne les colore en rien: « Un rôle d'emprunt est difficile à soutenir, pensait-il; on n'est jamais bien que soi-même. » En écrivant l'histoire de sa maison sous le titre de *Mémoires de Brandebourg*, il nous donne le sens, l'inspiration première et la clef de ses actions. La Prusse n'était arrivée véritablement à compter pour quelque chose dans le monde et à mettre, comme il dit, son *grain* dans la balance politique de l'Europe, que du temps du Grand-Électeur, contemporain des beaux jours de Louis XIV. En racontant l'histoire de ce souverain habile et brave, qui « à la fortune médiocre d'un électeur sut unir le cœur et les mérites d'un grand roi, » en nous parlant de ce prince, « l'honneur et la gloire de sa maison, le défenseur et le restaurateur de la patrie, » plus grand que son cadre, et de qui date sa postérité, on sent que Frédéric a trouvé son idéal et son modèle: ce que le Grand-Électeur a été comme simple prince et membre de l'Empire, lui il le sera comme roi. Ce titre, cette qualification de roi qui ne fut donnée qu'au fils du Grand-Élec-

teur, et comme par grâce, semblait plutôt avoir diminué le nom prussien qu'elle ne l'avait rehaussé. Le premier Frédéric qui l'avait porté, esclave du cérémonial et de l'étiquette, avait rendu ce titre de Majesté presque ridicule en sa personne; il en était écrasé. Ce premier roi de Prusse, par toute sa vie de vaine pompe et d'apparat, disait, sans le savoir, à sa postérité: « J'ai acquis le titre, et j'en suis fier; c'est à vous de vous en rendre dignes. » Le père de Frédéric, dont son fils, si maltraité par lui, a si admirablement parlé, et dans un sentiment non pas filial, mais vraiment royal et magnanime, ce père grossier, économe, avare, bourreau des siens et idolâtre de la discipline, cet homme de mérite pourtant, qui « avait une âme laborieuse dans un corps robuste, » avait rendu à l'État prussien la solidité que l'enflure et la vanité du premier roi lui avaient fait perdre. Mais ce n'était pas assez: le père de Frédéric, estimable de près à bien des égards, n'était pas respecté de loin; sa modération même et la simplicité de ses mœurs lui avaient nui. On considérait ses quatre-vingt mille hommes de troupes comme une montre de parade, et comme une manie grandiose de caporal. La Prusse n'était pas comptée parmi les puissances, et quand Frédéric monta à vingt-huit ans (1740) sur ce trône qu'il devait occuper durant quarante-six ans, il avait tout à faire pour l'honneur de sa nation et pour le sien; il avait à créer l'honneur prussien, il avait à gagner ses éperons comme roi. Sa première pensée « fut qu'un prince doit faire respecter sa personne, surtout sa nation; que la modération est une vertu que les hommes d'État ne doivent pas toujours pratiquer à la rigueur, à cause de la corruption du siècle, et que, dans un changement de règne, il est plus convenable de donner des marques de fermeté

que de douceur. » Il se dit encore, et il nous dit avec franchise, « que Frédéric Ier (son grand-père), en érigeant la Prusse en royaume, avait, par cette vaine grandeur, mis un germe d'ambition dans sa postérité, qui devait fructifier tôt ou tard. La monarchie qu'il avait laissée à ses descendants était, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi (c'est toujours Frédéric qui parle), une espèce d'*hermaphrodite*, qui tenait plus de l'électorat que du royaume. Il y avait de la gloire à *décider cet être;* et ce sentiment fut sûrement un de ceux qui fortifièrent le roi dans les grandes entreprises où tant de motifs l'engageaient. » Il nous dit ces motifs, et pourquoi il prévint la maison d'Autriche au lieu de l'attendre et de se laisser frapper ou humilier. Il expliquera avec la même netteté et la même franchise les motifs qui lui firent prendre les devants sur ses ennemis au début de la guerre de Sept ans, et qui le décidèrent à paraître agresseur sans l'être. Ces motifs, tous puisés dans l'intérêt de sa cause et de sa nation, n'ont rien qui semble en désaccord avec les maximes de Frédéric et avec ses idées favorites, en tant que philosophe et écrivain. Connaissant, comme il faisait, les hommes et les choses de ce monde, il sentait bien qu'il n'est permis d'être un peu philosophe sur le trône qu'après qu'on a prouvé qu'on sait être autre chose encore. Il n'était pas d'humeur à jouer le rôle débonnaire d'un Stanislas. Pour être plus sûrement pasteur de ses peuples, il commença par montrer aux autres qu'il était lion. Tout ce qu'il voulait, il le fit; il dégagea hautement la position et la fonction de la Prusse, créa un contre-poids à la maison d'Autriche, établit dans l'Allemagne du nord un foyer de civilisation, un centre de culture et de tolérance. C'est à ses successeurs de le maintenir et d'être fidèles, s'ils le peuvent, à son esprit.

Tous ceux qui ont loué Frédéric ont toujours fait une réserve en ce qui est de la Pologne et du partage de 1773, qu'il provoqua et dont il profita. Ici je demanderai à me taire, la question de Pologne n'étant pas de celles qui se peuvent traiter commodément et avec une entière impartialité. Il y a, dans ce nom polonais et dans les malheurs qui s'y rattachent, un reste de magie qui enflamme. Frédéric, du reste, ne varia jamais dans son opinion sur le caractère des Polonais comme peuple: cette opinion est énergiquement exprimée en dix endroits de ses histoires, et bien avant que l'idée de partage fût née.

En cette circonstance toutefois, et quelle que fût la réalité des motifs qu'il a exposés lui-même en toute nudité, il viola ce que les anciens appelaient *la conscience du genre humain*, et il coopéra à l'un de ces scandales qui ébranlent toujours la confiance des peuples dans le droit protecteur des sociétés. Il oublia sa propre maxime: « La réputation de fourbe est aussi flétrissante pour le prince même, que désavantageuse à ses intérêts. » Mais ici l'intérêt considérable du moment et de l'avenir, l'instinct de l'accroissement naturel, l'emporta. Et en cela encore il ne fut pas aussi inconséquent qu'on le croirait. Sa délicatesse comme philosophe n'était pas telle qu'elle ne pût s'accommoder de ces procédés du politique. Avec des sentiments de justice relative et même d'humanité, Frédéric manquait absolument d'idéal, comme tout son siècle: il ne croyait pas à quelque chose qui valût mieux que lui. Il conduisait et soignait énergiquement les hommes qui étaient confiés à sa garde; il mettait son honneur et sa dignité dans ce devoir: mais il ne le fondait pas plus haut. Nous touchons là au vice radical de cette sagesse de Frédéric, je veux dire l'irrévérence, l'*irréligion*. On sait les railleries cyni-

ques de ses entretiens et de ses lettres: il avait le travers capital, pour un roi, de plaisanter, de goguenarder de tout, même de Dieu. L'amour de la gloire était la seule chose dont il ne plaisantait jamais[1]. Inconséquence bizarre et protestation d'une noble nature! car si l'espèce humaine est si sotte et si digne de mépris, et s'il n'y a rien ni personne au-dessus d'elle, pourquoi s'aller dévouer corps et âme à l'idée de gloire, qui n'est autre que le désir et l'attente de la plus haute estime parmi les hommes? Il est inconcevable qu'envisageant tout, comme il le faisait, au point de vue supérieur de l'État et de l'intérêt social, Frédéric ait considéré la religion comme un de ces terrains neutres où l'on peut se donner rendez-vous pour le passe-temps et la plaisanterie des après-dîners. Il oubliait que lui-même, écrivant à Voltaire, lui avait dit: « Tout homme a une bête féroce en soi; peu savent l'enchaîner, la plupart lui lâchent le frein lorsque la terreur des lois ne les retient pas. » Son neveu, Guillaume de Brunswick, se permit un jour de lui faire sentir l'inconséquence qu'il y avait à relâcher ainsi les liens religieux qui retiennent la bête féroce. « Oh! contre les scélérats, répondit Frédéric, j'ai le bourreau, et c'est bien assez.» Non, ce n'est pas assez; quand on n'a que le bourreau seul, il ne suffit pas. C'est en ce point surtout que périclite et manque l'établissement de Frédéric: il put être un grand

1. Un juge des plus compétents, un des collaborateurs de M. Preuss dans l'édition des Œuvres de Frédéric, M. Charles de La Harpe, m'écrit au sujet de cette phrase: « Il est *deux autres* choses encore dont il ne plaisantait jamais: l'*amour de la patrie* et l'*amitié*. Ce héros goguenard est l'ami le plus tendre et le plus fidèle, et l'on sait que sa passion pour son pays était telle, qu'il se privait de tout pour avoir de quoi soulager les misères de ses sujets ou doter la Prusse d'institutions utiles. »

organisateur, il ne fut pas un législateur. Mais, même l'intérêt du souverain mis de côté, il répugne de voir un grand homme se salir à des plaisanteries de ce genre contre des objets respectables aux yeux du grand nombre; c'était jusqu'à un certain point violer cette tolérance hospitalière dont il se faisait gloire, que de mépriser ainsi tout haut ce qu'il prétendait accueillir et tolérer. Cela sent un reste de mauvais goût natif et de grossièreté septentrionale, et l'on a pu dire, avec une juste sévérité, des lettres de Frédéric: « Il y a de fortes et grandes pensées, mais tout à côté il se voit des taches de bière et de tabac sur ces pages de Marc-Aurèle. » Frédéric, qui avait du moins le respect des héros, a dit: « Depuis le pieux Énée, depuis les croisades de saint Louis, nous ne voyons dans l'histoire aucun exemple de héros dévots. » *Dévots*, c'est possible, en prenant le mot dans le sens étroit; mais religieux, on peut dire que les héros l'ont presque tous été; et Jean Muller, l'illustre historien, qui appréciait si bien les mérites et les grandes qualités de Frédéric, a eu raison de conclure sur lui en ces mots: « Il ne manquait à Frédéric que le plus haut degré de culture, la religion, qui accomplit l'humanité et humanise toute grandeur[1].

1. M. Henry, pasteur de l'Église française à Berlin, a écrit une Dissertation où il traite de l'irréligion de Frédéric; sans prétendre l'absoudre sur ce point, le digne écrivain croit qu'on a fort exagéré ce côté français de Frédéric, par lequel il regardait et flattait les philosophes du XVIIIe siècle; il cherche à démontrer que Frédéric, avec une sorte de fanfaronnade, s'est plu à l'exagérer lui-même. M. Henry estime que cette moquerie irréligieuse de Frédéric se passait surtout *à la surface* de son âme; qu'en s'y livrant, il s'abandonnait surtout à un mauvais ton de société, dans la pensée que cela n'arriverait jamais à la connaissance du public; mais que le fond de sa

Je ne veux plus parler aujourd'hui que de Frédéric historien. Ses histoires se composent des *Mémoires de Brandebourg*, qui renferment tout ce qu'il importe de savoir des annales de la Prusse antérieures à son avènement, et de quatre autres ouvrages qui contiennent l'histoire de son temps et de son règne depuis 1740 jusqu'en 1778. L'histoire de la guerre de Sept ans est une de ces quatre compositions, celle par laquelle il se place naturellement entre Napoléon et César.

Les *Mémoires de Brandebourg* sont la seule partie qui ait paru de son vivant. Dès l'avant-propos il est manifeste qu'on a affaire à un esprit élevé et ferme, qui a les plus nobles et les plus saines idées sur le genre qu'il traite. « Un homme qui ne se croit pas tombé du ciel, dit-il, qui ne date pas l'époque du monde du jour de sa naissance, doit être curieux d'apprendre ce qui s'est passé dans tous les temps et dans tous les pays. » Tout homme doit au moins se soucier de ce qui s'est passé avant lui dans le pays qu'il habite. Pour que cette connaissance profite réellement, une condition est indispensable, la vérité. Frédéric veut la vérité dans l'histoire: « Un ouvrage écrit sans liberté ne peut être que médiocre ou mauvais. » Il dira donc la vérité sur les personnes, sur les ancêtres d'autrui comme sur les siens propres. Mais il ne croit devoir consigner en toute chose que ce qui est mémorable et utile. Il ne vise en rien aux curiosités. Il laisse aux professeurs en *us*, épris de minuties érudites, de savoir

royale nature était sérieux, méditatif, et digne d'un législateur qui embrasse et veut les choses fondamentales de toute société et de toute nation. Dans une appréciation complète et impartiale de Frédéric, il convient de tenir compte des faits sur lesquels M. Henry appelle l'attention, et du point de vue auquel il les rapporte.

de quelle étoffe était l'habit d'Albert surnommé *l'Achille*. Il est fermement de l'opinion « qu'une chose ne mérite d'être écrite qu'autant qu'elle mérite d'être retenue. » Il court rapidement sur les temps barbares et stériles, et sur ceux de ses ancêtres dont on ne sait que les noms ou quelques traits insignifiants: « Il en est, dit-il, des histoires comme des rivières, qui ne deviennent importantes que de l'endroit où elles commencent à être navigables. » Il choisit le français de préférence à toute autre langue, parce que « c'est, dit-il, la langue la plus polie et la plus répandue en Europe, et qu'elle paraît en quelque façon fixée par les bons auteurs du siècle de Louis XIV. » Il aurait pu ajouter: parce qu'elle est la plus propre à rendre les pensées d'un génie net, ferme, sensé et résolu.

Toutes les petites biographies des Électeurs primitifs, de qui il n'y a pas grand'chose à dire, sont esquissées avec sobriété et dans un goût sévère. Quelques sarcasmes jetés en passant, quelques sorties philosophiques dénotent l'élève de Voltaire; mais ces plaisanteries sont rapides et ne dérogent pas ici au ton général. Ce ton est mâle, simple, et la narration s'y nourrit de réflexions rares, mais fortes, qui révèlent l'enchaînement des causes. Quand il en vient aux époques de la Réforme, de la guerre de Trente ans, l'historien-roi définit en peu de mots ces grands événements par leurs traits généraux et dans leurs principes réels; toujours et partout il démêle le fond d'avec les accessoires. Quand il rencontre les horreurs et les dévastations qui signalèrent ces tristes périodes de l'histoire, il témoigne des sentiments d'humanité et d'ordre, des sentiments de bonne administration qui n'ont rien d'affecté et qu'il justifiera. J'ai dit que le type qu'il se propose, l'homme dont il fait dater à bon droit

la grandeur de sa maison, est Frédéric-Guillaume, dit *le Grand-Électeur*, celui qui prit en main le Brandebourg, au sortir de cette désastreuse guerre de Trente ans « qui avait fait de l'Électorat un désert affreux, où l'on ne reconnaissait les villages que par des monceaux de cendres qui empêchaient l'herbe d'y croître. » Il s'étend sur ce règne avec complaisance; il va même jusqu'à oser établir un parallèle entre ce petit prince du Nord et Louis XIV dans sa gloire: sauf deux ou trois traits un peu fleuris et trop mythologiques, sauf un léger accent oratoire qui perce çà et là, cette comparaison fournit à une belle page historique et d'une véritable élévation. Il est à noter que Frédéric, plume en main, tout en restant sévère, est moins sobre que César et même que Napoléon; il ne s'interdit pas le talent proprement dit, surtout dans cette première histoire dont Gibbon a pu dire qu'elle est *bien écrite*. Ayant à raconter la campagne de 1679, où le Grand-Électeur chassa, en plein hiver, les Suédois qui avaient envahi la Prusse, il dira: « La retraite des Suédois ressemblait à une déroute; de seize mille qu'ils étaient, à peine trois mille retournèrent-ils en Livonie. Ils étaient entrés en Prusse comme des Romains, ils en sortirent comme des Tartares. »

Il a de ces mots qui résument tout un jugement sur les hommes et sur les nations. Dans le portrait de son aïeul, le premier Frédéric, fils du Grand-Électeur, et si peu semblable à son père, il dira pour marquer le faste de ce roi de la veille, qui n'avait pas moins de cent chambellans: « Ses ambassades étaient *aussi magnifiques que celles des Portugais.* »

Son jugement des hommes est profond et décisif. Il a pour les héros un attrait visible; il ne parle

qu'avec respect et avec un instinct de haute fraternité, des Gustave-Adolphe, des Marlborough, des Eugène; mais il ne se méprend pas à la grandeur, et n'en prodigue pas le mot: la reine Christine, avec son abdication par caprice, ne lui paraît que *bizarre;* le duel de Charles XII et de Pierre-le-Grand à Pultawa lui paraît celui des deux hommes *les plus singuliers de leur siècle.* Tout étranger qu'il est, il sait choisir ses expressions en esprit juste qui mesure ou plie la langue à sa pensée. De ce même Pierre-le-Grand il dira ailleurs énergiquement: « Pierre Ier, pour policer sa nation, travailla sur elle comme l'eau-forte sur le fer. »

Pour peindre les hommes d'État, les ministres, il a de ces mots de haute pratique et d'autorité, de ces mots qui sont d'avance historiques et qui se gravent. Voulant caractériser le génie trop vaste, trop remuant, du cardinal Alberoni, et son imagination trop fougueuse: « Qu'on eût donné deux mondes comme le nôtre, dit-il, à bouleverser au cardinal Alberoni, il en aurait encore demandé un troisième. » Les portraits des personnages qu'il a connus et maniés sont emportés de main de maître, et comme par un homme qui était habile ou même enclin à saisir les vices ou les ridicules. Pour donner une idée du général de Seckendorff, qui servait en même temps l'Empereur et la Saxe: « Il était, dit-il, d'un intérêt sordide; ses manières étaient grossières et rustres; le mensonge lui était si habituel, qu'il en avait perdu l'usage de la vérité[1]. C'était l'âme d'un usurier qui passait tantôt dans le corps d'un militaire, tantôt dans celui d'un négo-

1. Ce trait rappelle le portrait que Xénophon, en sa *Retraite des dix mille,* a tracé de Ménon, qui en était venu, dans la voie du mensonge, jusqu'à regarder les gens vrais comme des gens *mal élevés* et *sans éducation.*

ciateur. » Et remarquez que tout cela n'est pas à l'état de portrait comme dans les histoires plus ou moins littéraires, où l'historien se pose devant son modèle: c'est dit en courant, comme par un homme du métier qui pense tout haut et qui cause.

Quand il aborde les affaires de son temps, celles qu'il a dirigées et auxquelles il a coopéré, Frédéric garde le même ton, ou plutôt il en prend un encore plus simple que dans son Histoire du Brandebourg. En parlant de lui, il n'est ni fier ni modeste: il est vrai. En parlant des autres, même de ses plus grands ennemis, il est juste. Au début de son règne, racontant cette conquête de Silésie qui souleva tant de colères et qui lui réussit d'emblée si à souhait, il expose nûment ses motifs; il indique ses fautes et ses *écoles* à la guerre. Tout à côté des mesures et des calculs dictés par une hardiesse prévoyante, il reconnaît ce qu'il doit à « l'occasion, cette mère des grands événements, » et il est soigneux de faire en toute rencontre la part de la fortune:

« Ce qui contribua le plus à cette conquête, dit-il, c'était une armée qui s'était formée pendant vingt-deux ans par une admirable discipline, et supérieure au reste du militaire de l'Europe *(remarquez l'hommage à son père)*; des généraux vrais citoyens, des ministres sages et incorruptibles, *et enfin un certain bonheur qui accompagne souvent la jeunesse et se refuse à l'âge avancé.* Si cette grande entreprise avait manqué, le roi aurait passé pour un prince inconsidéré, qui avait entrepris au delà de ses forces: le succès le fit regarder comme habile autant qu'heureux. Réellement, ce n'est que la fortune qui décide de la réputation: celui qu'elle favorise est applaudi; celui qu'elle dédaigne est blâmé. »

L'histoire de la guerre de Sept ans est admirable de simplicité et de vérité. L'auteur ne s'y borne pas à l'ensemble des opérations stratégiques, il em-

brasse le tableau des Cours de l'Europe durant ce laps de temps. Dans le récit des événements de guerre, il est sobre, rapide, n'entrant pas dans les détails particuliers, sauf en un petit nombre de cas où il ne peut s'empêcher de payer un tribut de reconnaissance à ses braves troupes ou à quelque vaillant compagnon d'armes. Je recommande la lecture du chapitre VI, qui traite de la campagne de 1757, cette campagne si pleine de vicissitudes et de retours, et dans laquelle Frédéric, réduit aux abois, eut sa victoire facile et brillante de Rosbach, sa victoire savante et *classique* de Leuthen. Si l'on joint à cette narration si noble et si unie les lettres qu'il écrivait à Voltaire durant le même temps, on assistera au plus beau moment de Frédéric, à la crise d'où il sortit avec la persévérance la plus héroïque et la plus glorieuse. C'est là qu'on reconnaît vraiment le philosophe et le stoïcien dans le guerrier. Le plus grave reproche qu'il fasse de tout temps à la Cour d'Autriche, c'est « de suivre les impressions brutes de la nature: enflée dans la bonne fortune et rampante dans l'adversité, elle n'a jamais pu parvenir à cette sage modération qui rend les hommes impassibles aux biens et aux maux que le hasard dispense. » Pour lui, il est résolu, dans les plus grandes extrémités, de ne jamais céder au hasard ni à la *nature brute*, et de persévérer si bien dans la voie des grandes âmes, qu'il fasse à la fin rougir de honte la Fortune.

Au sortir de cette guerre où coula tant de sang, et après laquelle toutes choses furent remises en Allemagne sur le même pied que devant, sauf les dévastations et les ruines, Frédéric se plaît à faire sentir la faiblesse et l'inanité des projets humains: « Ne paraît-il pas étonnant, dit-il, que ce qu'il y a de plus raffiné dans la prudence humaine jointe

à la force soit si souvent la dupe d'événements inattendus ou des coups de la fortune ? et ne paraît-il pas qu'il y a un certain *je ne sais quoi* qui se joue avec mépris des projets des hommes ? » On reconnaît là un ressouvenir de Lucrèce en quelques-uns de ses plus beaux vers : *Usque adeo res humanas vis abdita quædam...* Napoléon, entreprenant la campagne de 1812, écrivait à l'empereur Alexandre : « J'ai compris que le sort en était jeté, et que cette Providence invisible, dont je reconnais les droits et l'empire, avait décidé de cette affaire comme de tant d'autres. » C'est la même pensée ; mais il y a dans l'expression de Napoléon un éclair de plus, il y a comme un reflet mystérieux rapporté du Thabor, et que la pensée de Frédéric n'a jamais. Il a manqué à ce roi consommé de monter un degré de plus sur la hauteur pour recevoir au front le rayon qui dore et aussi celui qui éblouit.

Frédéric est d'ailleurs dans le vrai du cœur humain, dans la réalité de l'observation morale et de la prophétie pratique, quand il ajoute :

« Le temps, qui guérit et qui efface tous les maux, rendra dans peu sans doute aux États prussiens leur abondance, leur prospérité et leur première splendeur ; les autres puissances se rétabliront de même ; ensuite d'autres ambitieux exciteront de nouvelles guerres et causeront de nouveaux désastres ; car c'est là le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne ; les sottises des pères sont perdues pour leurs enfants ; il faut que chaque génération fasse les siennes. »

Peut-être, un autre jour, parlerai-je de Frédéric *dilettante*, amateur des beaux-esprits et des Belles-Lettres. J'ai même là-dessus quelques details inédits qui, au besoin, me serviraient de prétexte.

Lundi 2 décembre 1850. (*Causeries du lundi* III.)

# FRÉDÉRIC-LE-GRAND

## LITTÉRATEUR

---

J'ai essayé précédemment de dégager le Frédéric roi et politique dans sa forme la plus haute et la plus vraie, le Frédéric historique et non anecdotique. C'est ainsi que lui-même il pensait qu'il faut, en définitive, juger les grands hommes, sans s'amuser aux accessoires, et en s'élevant jusqu'au point qui domine en eux les contradictions et les travers. Pourtant la vie intérieure et privée de Frédéric est entièrement connue; toutes les parties de son caractère sont éclairées; on a ses lettres, ses vers, ses pamphlets, boutades et facéties, ses confidences de toutes sortes; il n'a rien fait pour les supprimer, et il est impossible de ne pas reconnaître en lui un autre personnage bien essentiel, et qui est au cœur même de l'homme. On peut dire que, chez Frédéric, si le grand roi était comme doublé d'un philosophe, il était compliqué aussi d'un homme de Lettres.

Le grand cardinal de Richelieu était de même: faire une belle tragédie eût été une chose presque aussi douce à son cœur et lui eût paru une œuvre presque aussi glorieuse que de triompher des Espagnols et de maintenir les alliés de la France en Allemagne: les lauriers du *Cid* l'empêchaient de dormir. Au sortir de la guerre de Sept ans, quand d'Alembert alla visiter Frédéric à Potsdam et qu'il lui parlait

de sa gloire: « Il m'a dit avec la plus grande simplicité, écrit d'Alembert, qu'il y avait furieusement à rabattre de cette gloire; que le hasard y était presque pour tout, et qu'il aimerait bien mieux avoir fait *Athalie* que toute cette guerre. » Il y a certes du philosophe dans cette manière de juger les triomphes militaires; mais il y a aussi de l'homme de Lettres dans cette préférence donnée à *Athalie*. Je ne sais si Frédéric ne se fût pas dédit, au cas qu'un malin Génie l'eût pris au mot et qu'il lui eût fallu opter tout de bon entre la guerre de Sept ans et *Athalie*, ou plutôt je suis bien sûr que le roi, en définitive, l'eût emporté: mais le cœur du poète aurait saigné au dedans de lui, et il nous suffit, pour le qualifier comme nous faisons, qu'il eût pu hésiter un seul instant.

Lorsqu'on étudie Frédéric dans ses écrits, dans sa Correspondance, principalement dans celle qu'il eut avec Voltaire, on reconnaît, ce me semble, un fait avec évidence: il y avait en lui un homme de Lettres préexistant à tout, même au roi. Ce qu'il était peut-être avant toute chose par nature, et le plus naïvement, si l'on peut dire, et le plus primitivement, c'était encore homme de Lettres, *dilettante*, virtuose, avec le goût vif des arts, avec la passion et le culte surtout de l'esprit. Il n'avait qu'à s'abandonner à lui-même pour se répandre de ce côté. Sa condition de roi, son amour de la noble gloire, et le grand caractère dont il était doué, le dirigèrent à d'autres applications qui avaient pour but l'utilité sociale et la grandeur de sa nation: il estimait « qu'un bon esprit est susceptible de toutes sortes de formes, qu'il apporte des dispositions à tout ce qu'il veut entreprendre. *Il est tel qu'un Protée qui change sans peine de formes, et qui paraît réellement l'objet qu'il représente.* » Ainsi,

il parut né pour tout ce qu'il eut à faire comme roi; il fut à la hauteur de sa tâche. « La force des États, pensait-il, consiste dans les grands hommes que la nature y fait naître à propos. » Il voulut être et il fut un de ces grands hommes; il remplit dignement sa fonction de héros. Cette nation qu'avait ébauchée avant lui le Grand-Électeur, il acheva de la former, de lui donner un corps, de lui imprimer l'unité d'esprit: la Prusse n'exista réellement qu'au sortir de ses mains. Tel est le rôle du grand Frédéric dans l'histoire; mais, au fond, ses goûts secrets ou même très peu secrets, ses réelles délices étaient de raisonner en toute matière, de suivre ses pensées de philosophe, et aussi de les jeter sur le papier, soit au sérieux, soit en badinant, comme rimeur et comme écrivain.

Il avait été élevé par un Français, homme de mérite, appelé Duhan, qui lui avait inspiré l'amour de notre langue et de notre littérature. Il avait été initié à une sorte de tradition assez directe par les Français réfugiés à Berlin. Ce désir de gloire que nourrissait la jeune âme de Frédéric et qui cherchait encore son objet, lui faisait tourner naturellement ses regards vers la France. Le siècle de Louis XIV, désormais accompli, étendait graduellement son influence sur toute l'Europe. Le Brandebourg retardait sur les autres nations; il n'y avait là rien d'étonnant; mais Frédéric s'en trouvait humilié, et il se disait que c'était à lui d'inaugurer cette nouvelle ère de Renaissance dans le Nord. Tant que vécut son père, ce désir purement littéraire de Frédéric prévalut sur ses autres pensées et l'engagea à des démarches, à des avances où le futur roi s'oubliait un peu. Il était Prince royal et il avait vingt-quatre ans quand il entama la Correspondance avec Voltaire (1736). Voltaire vivait alors à Cirey, auprès

de Mme Du Châtelet. Il reçut du jeune Prince de Prusse, non pas une lettre de compliments, mais une véritable déclaration passionnée. On peut sourire aujourd'hui de cette première lettre toute gauche encore et plus qu'à demi tudesque, dans laquelle Frédéric mêle son admiration pour Wolff à celle qu'il a pour Voltaire, et où il parle à celui-ci au nom de la *douceur* et du *support* « *que vous marquez*, lui dit-il, *pour tous ceux qui se vouent aux arts et aux sciences.* » A travers ce singulier style des premières lettres de Frédéric, la plus noble pensée se fait jour. Considérant Voltaire de loin et d'après ses seuls ouvrages, l'embrassant avec cet enthousiasme de la jeunesse qu'il est honorable d'avoir ressenti au moins une fois dans sa vie, Frédéric le proclame l'unique héritier du grand siècle qui vient de finir, « le plus grand homme de la France et un mortel qui fait honneur à la parole. » Il l'admire et le salue, comme Vauvenargues bientôt également le saluera, sans rien entrevoir encore des défauts de l'homme, et d'après les seules beautés de son esprit et les grâces de son langage. Il se déclare en conséquence son disciple, son disciple non seulement dans ses écrits, mais dans ses actions; car, trompé par la distance et par le nuage doré de la jeunesse, il voit en lui presque un Lycurgue et un Solon, un législateur et un sage. Ne souriez pas trop cependant. Jamais on n'a mieux senti que ce jeune prince ce que les Lettres pourraient être dans leur plus haute inspiration, ce qu'elles ont en elles d'élevé et d'utile, ce que leur gloire a de durable et d'immortel. « Je compte pour un des plus grands bonheurs de ma vie d'être né contemporain d'un homme d'un mérite aussi distingué que le vôtre... » Ce sentiment éclate dans toute cette phase de la Correspondance. Voltaire est

charmé, Voltaire est flatteur; il remercie, il loue, il enchante; on ne dirait pas vraiment qu'il se moque tout bas, et sans doute alors il ne se moquait pas trop, en effet, des quelques solécismes et des grosseurs de ton qui accompagnaient souvent ces hommages du Nord. A l'entendre, ce jeune prince fait des vers *comme Catulle du temps de César;* il joue de la flûte comme *Télémaque;* c'est *Auguste-Frédéric-Virgile.* — Assez, lui dit Frédéric, qui reprend ici l'avantage du bon sens et du bon goût au moral: « Je ne suis, je vous assure, ni une espèce ni un candidat de grand homme; je ne suis qu'un simple individu qui n'est connu que d'une petite partie du continent, et dont le nom, selon toutes les apparences, ne servira jamais qu'à décorer quelque arbre de généalogie, pour tomber ensuite dans l'obscurité et dans l'oubli. » Voilà comme il se juge, et il avait raison à cette date; cet homme de vingt-cinq ans sent qu'il n'est rien encore et qu'il n'a pas même commencé: « Quand des personnes d'un certain rang, fait-il remarquer, remplissent la moitié d'une carrière, on leur adjuge le prix que les autres ne reçoivent qu'après l'avoir achevée. » Et il s'indigne de cette différence de mesure, comme si l'on jugeait les princes d'une nature moindre que les autres hommes, et moins capables d'une action entière.

Un jour, Voltaire a le front de lui dire que lui, Frédéric, écrit mieux le français que Louis XIV, que Louis XIV ne savait pas l'orthographe, et autres misères de ce genre; comme si Louis XIV n'avait pas été un des hommes de son royaume qui parlât le mieux, et comme si l'une des plus grandes louanges à donner à l'excellent écrivain Pellisson, ce n'était pas d'avoir été en plus d'un cas le digne secrétaire de Louis XIV. Ici encore Frédéric arrête

Voltaire et lui donne une leçon de tact : « Louis XIV, dit-il, était un prince grand par une infinité d'endroits; un solécisme, une faute d'orthographe, ne pouvaient ternir en rien l'éclat de sa réputation, établie par tant d'actions qui l'ont immortalisé. Il lui convenait en tout sens de dire : *Cæsar est supra grammaticam*... Je ne suis grand par rien. Il n'y a que mon application qui pourra peut-être un jour me rendre utile à ma patrie; et c'est là toute la gloire que j'ambitionne. » On aime à rencontrer, au milieu des fadeurs et des exagérations parfois ridicules de ce début de Correspondance, plus d'un de ces endroits où perce déjà le roi futur, l'homme supérieur qui, bien qu'il ait la *fureur* de rimer et de produire ses premiers ouvrages, saura en triompher par une passion plus haute, et qui ne sera jamais un rhéteur sur le trône. En tout, même dans ces jeux de l'esprit, Frédéric finit toujours par donner le dernier mot à l'action, à l'utilité sociale et à celle de la patrie : c'est un génie qui s'amuse en attendant mieux, qui continuera de s'amuser et de s'égayer dans les intervalles des plus rudes travaux, mais qui aspirera en tout temps, à force de fermeté, à se réaliser en grandeur pratique et utile. Il y a temps pour lui de rire, de jouer de la flûte, de faire des vers, et temps de régner. L'homme de Lettres peut balancer quelque temps le roi et s'ébattre au-devant, mais pour lui céder le pas chaque fois qu'il le faut, à l'heure précise. On peut dire de lui que jamais un de ses talents, jamais une de ses passions ni même de ses manies, ne fit invasion dans un de ses devoirs.

Au point de vue du goût, il y aurait bien des choses à remarquer. La nature rude et un peu grossière du Vandale se fait sentir chez Frédéric jusqu'à travers l'homme d'esprit et le *dilettante*

avide de s'instruire et de plaire. Ce n'est pas seulement la langue ici et l'expression qui lui fait faute et qui résiste, c'est souvent le tact délicat qui est absent. Toutes les fois qu'il parle à Voltaire de Mme Du Châtelet, il a bien de la peine à ne pas être grossier ou ridicule: « Je respecte trop les liens de l'amitié, lui écrit-il à Cirey, pour vouloir vous arracher *des bras d'Émilie*... » Quand il veut être galant, il l'est avec cette légèreté. Fréderic ne trouve rien de plus gracieux que d'envoyer en présent à Voltaire un buste de Socrate, le sage patient par excellence; ce qui aurait pu paraître une épigramme, si alors il avait mieux connu son poète. Mais ce Socrate rappelle à Frédéric Alcibiade, et, de là, plus d'une allusion équivoque et hasardeuse, dans laquelle Voltaire d'ailleurs ne dédaigne pas d'entrer. Tout cela sent le Goth et l'Hérule de grand esprit, mais dont le poli n'est encore qu'à la surface, et dont plus d'un coin même n'est pas poli du tout. Il faut quelque temps à ce diamant brut pour se dégager de sa gangue.

Pourtant Frédéric se forma vite; il se forme à vue d'œil dans cette Correspondance, et il vient un moment où il possède et manie sa prose française de manière à tenir tête vraiment à Voltaire. Quant aux vers, il faut en désespérer avec lui: sur ce point son gosier restera toujours rauque et dur, et il ne se corrigera jamais. Il dira par exemple sans difficulté:

Les myrtes, les lauriers, soignés dans ces cantons,
Attendent *que, cueillis* par les mains d'Émilie...

ou bien encore:

Que vous dirai-je, ô tendre Ovide?
Vous *dédiâtes l'Art d'aimer*...

Ce sont là de ses moindres défauts. Sur ce cha-

pitre des vers, finissons-en avec Frédéric. Il savait très bien que cette manie était chez lui un faible et presque un ridicule, qu'on le louait en face pour l'appeler *Cotin* par derrière. « Cet homme-là, disait un jour Voltaire en montrant un tas de paperasses du roi, voyez-vous? c'est César et l'abbé Cotin. » Un éminent historien anglais, M. Macaulay, renchérissant là-dessus, a appelé Frédéric un composé de *Mithridate* et de *Trissotin*. Frédéric savait ou pressentait tout cela, et il cédait pourtant à son ardeur de rimer. Très amoureux dans sa première jeunesse d'une jeune fille qui aimait les vers, il avait été piqué de la tarentule, et, très bien guéri d'un mal (du mal d'aimer les jeunes filles), il ne s'était jamais guéri de l'autre. On ne saurait rien lui opposer ni lui reprocher à cet égard qu'il ne se fût dit cent fois à lui-même: « J'ai le malheur, écrivait-il, d'aimer les vers, et d'en faire souvent de très mauvais. Ce qui devrait m'en dégoûter et rebuterait toute personne raisonnable, est justement l'aiguillon qui m'anime le plus. Je me dis: Petit malheureux! tu n'as pu réussir jusqu'à présent; courage! ...» Il se dira encore: « Quiconque n'est pas poète à vingt ans ne le deviendra de sa vie... Tout homme qui n'est pas né Français, ou habitué depuis longtemps à Paris, ne saurait posséder la langue au degré de perfection si nécessaire pour faire de bons vers ou de la prose élégante. » Il se comparera aux vignes « qui se ressentent toujours du terroir où elles sont plantées. » Mais enfin cela l'amuse, cela le dissipe et le délasse dans l'entre-deux des grandes affaires, et jusqu'à la fin il rimera. Il composait également de la musique dans le goût italien, des *solos* par centaines, et il jouait, dit-on, de la flûte en perfection; ce qui n'empêcha pas Diderot de dire: « C'est grand dommage que l'embouchure de

cette belle flûte soit gâtée par quelques grains de sable de Brandebourg. »

En Allemagne, où l'on disserte de tout, on a disserté sur les livres et les bibliothèques de Frédéric, sur les auteurs qu'il préférait, et on en a tiré des conséquences sur la nature et la qualité de ses goûts. De ce qu'il appelle dans ses lettres d'Alembert *mon cher Anaxagoras*, on est allé jusqu'à supposer, par exemple, qu'il avait une certaine prédilection pour la philosophie d'Anaxagoras. Ce sont là des raffinements et des subtilités de commentateurs. Il suffit, pour être informé des vrais goûts intellectuels de Frédéric, de l'entendre lui-même au naturel dans ses diverses Correspondances. Il ne connaissait l'antiquité que par des traductions, et par les traductions françaises; il ne jugeait donc bien que le gros des choses qui résistent à ce genre de transport d'une langue dans une autre. La beauté poétique des anciens lui échappait entièrement; il ne la soupçonnait même pas. Il jugeait bien des historiens, qui étaient proprement sa matière d'étude et de méditation: pourtant, quand on le voit prodiguer le titre de *Thucydide* à Rollin ou même à Voltaire, on est forcé d'avouer qu'il ne paraît pas se douter de la forme particulière qui constitue l'originalité de ce grand historien. Il devait juger mieux de Polybe, chez qui le fond l'emporte; un critique d'un vrai mérite (M. Egger) me fait remarquer qu'il y a entre Frédéric historien et Polybe des rapports réels et assez frappants. Les réflexions par lesquelles Frédéric termine son récit de la guerre de Sept ans ressemblent très bien à une page de Polybe: « A deux mille ans de distance, c'est la même façon de juger les vicissitudes humaines, et de les expliquer par des jeux d'habileté mêlés à des jeux de fortune. » Seulement l'historien-roi est, en général,

plus sobre de réflexions. Frédéric jugeait bien encore des moralistes et philosophes anciens, ou même des poètes philosophes en qui la pensée domine, tels que Lucrèce: « Lorsque je suis affligé, disait-il, je lis le troisième livre de Lucrèce, et cela me soulage. » Pourtant, même dans ce qui faisait l'objet de ses lectures familières, il y regardait si peu de près quant à l'érudition, qu'il lui est arrivé de ranger par mégarde Épictète et Marc-Aurèle au nombre des auteurs *latins*. Parmi les modernes, il faisait surtout cas de Locke, de Bayle, de ces philosophes *à hauteur d'appui*, qu'il était tenté de placer un peu trop près ou même au-dessus des grands inventeurs un peu imaginatifs, comme Leibniz ou Descartes, dont les erreurs l'offusquaient. Il raillait volontiers la géométrie transcendante comme inutile, et il se faisait rappeler à l'ordre sur ce point par d'Alembert. Son instruction était le plus volontiers tournée à la morale pratique et à l'application sociale; en cela il se rapprochait de Voltaire, qui était aussi pratique lui-même qu'un écrivain peut l'être, et il aurait pu dire comme lui: « *Je vais au fait*, c'est ma devise. »

De la littérature allemande, il en est à peine question avec Frédéric; il en sent très bien les défauts, qui étaient encore sans compensation à cette date, la pesanteur, la diffusion, le morcellement des dialectes, et il indique quelques-uns des remèdes. Il présage pourtant à cette littérature nationale de prochains beaux jours, et il les prédit: « *Je vous les annonce, ils vont paraître!* » Il ne semble pas se douter qu'ils ont, en effet, commencé de luire vers la fin de sa vie, et que Gœthe déjà est venu. Mais peut-on s'étonner que Frédéric n'ait pas senti *Werther?*

En somme, tout ce qui était pensée mâle et ferme

allait droit à son esprit sensé et vigoureux. Pour le reste, on s'aperçoit trop qu'il y est plus ou moins dépaysé; dans tout ce qu'on peut appeler invention ou poésie, il n'avait que de brillantes ébauches, des saillies natives qui se répandaient surtout dans la conversation, mais qui s'amortissaient sous sa plume ou qui tournaient lourdement à l'imitation et presque au pastiche. Dans son admiration pour Voltaire, il y avait une part de vérité et de justice, et il entrait aussi une part d'erreur et d'illusion. Il sentait à ravir *la gaieté de cette imagination brillante*. Il jouissait de ce génie vif, familier, enjoué. « Il n'est pas donné à tout le monde, lui disait-il, *de faire rire l'esprit*. » On ne saurait mieux rendre cette espèce d'attrait, de don lumineux et jaillissant particulier à Voltaire. Vers la fin, et tout en lui souhaitant des sentiments *plus doux*, il le saluait encore « comme le plus bel organe de la raison et de la vérité. » Tout cela est aussi bien senti que justement exprimé. Mais quand Frédéric admirait dans Voltaire le grand poète par excellence, quand il voyait dans *la Henriade* le *nec plus ultra* des épopées, et qu'il la mettait bien au-dessus des *Iliade* et des *Énéide*, il prouvait seulement son manque d'idéal, et à quel point il avait borné de ce côté ses horizons. Les grands objets de comparaison étaient restés hors de sa portée et de sa vue: il parlait en cette matière tout à fait en homme qui n'avait vu ni conçu à aucun jour la beauté suprême et véritable.

« Quels plaisirs surpassent ceux de l'esprit? » s'écriait Frédéric à vingt-cinq ans, — l'esprit, c'est-à-dire la raison brillante, la raison enjouée et vive. Il pensa toujours de même, et tout le secret de sa passion pour Voltaire est là. Cette passion (c'est bien le mot) fut d'ailleurs réciproque: Voltaire ne peut le dissimuler; lui-même, la grande coquette, il

fut pris par Frédéric, et dans le spirituel mais si misérable libelle, et si peu digne de confiance, qu'il écrivit après sa fuite de Berlin pour se venger du roi, il ne peut s'empêcher de dire, en parlant des soupers de Potsdam: « Les soupers étaient très agréables. Je ne sais si je me trompe, *il me semble qu'il y avait bien de l'esprit;* le roi en avait et en faisait avoir. » Notez bien l'attrait jusque dans la colère. Voilà la séduction irrésistible qu'ils exerçaient l'un sur l'autre, et qui survécut même à l'amitié. Dans la seconde partie de la Correspondance, lorsqu'ils la renouèrent après la brouille, on trouve un tout autre caractère que dans la première moitié. Toute illusion a cessé, et il ne reste plus que ce goût vif de l'esprit qui se manifeste encore. D'ailleurs, le Frédéric primitif et juvénilement enthousiaste a disparu; il a fait place au philosophe, à l'homme supérieur expérimenté qui ne tâtonne plus en rien. Le roi aussi se fait plus souvent sentir. On se dit de part et d'autre des vérités, et (chose rare) on les supporte. Voltaire en dit quelques-unes au roi, et Frédéric les lui rend: « Vous avez eu les plus grands torts envers moi, écrit-il à Voltaire... Je vous ai tout pardonné, et même je veux tout oublier. Mais si vous n'aviez pas eu affaire à un *fou amoureux de votre beau génie*, vous ne vous en seriez pas tiré aussi bien chez tout autre... » Cependant, après ces paroles sévères et trop fermes pour ne pas être justes, après ces paroles de roi, comme le *fou*, *amoureux* du brillant esprit, se laisse voir encore aisément, quand il ajoute:

« Vous faut-il des douceurs? à la bonne heure: je vous dirai des vérités. J'estime en vous le plus beau génie que les siècles aient porté; j'admire vos vers, j'aime votre prose, *surtout ces petites pièces détachées de vos Mélanges de littérature.* Jamais aucun auteur avant vous

n'a eu le tact aussi fin, ni le goût aussi sûr, aussi délicat que vous l'avez. Vous êtes charmant dans la conversation; vous savez instruire et amuser en même temps. Vous êtes la créature la plus séduisante que je connaisse, capable de vous faire aimer de tout le monde quand vous le voulez. *Vous avez tant de grâces dans l'esprit, que vous pouvez offenser et mériter en même temps l'indulgence de ceux qui vous connaissent.* Enfin vous seriez parfait si vous n'étiez pas homme. »

Qu'on dise à présent si celui qui sentait à ce degré Voltaire, et qui trouvait de ces façons françaises pour lui insinuer les douceurs après l'amertume, n'était pas l'homme de son temps qui avait le plus d'esprit à côté et en face de Voltaire!

Quand on a lu certain *Portrait* de Voltaire par Frédéric (1756), *Portrait* tracé de main de maître en toute sûreté de coup d'œil et en toute nudité, on entre mieux encore dans le sens de cette phrase où il vient de dire que ce génie de séduction a de telles grâces, qu'il ressaisit bientôt ceux-là même qu'il a offensés et qui le connaissent[1].

Je crois être plutôt resté en deçà du vrai, quand j'ai dit que l'attrait de l'esprit entre ces deux hommes survécut même à l'amitié; car il est évident, à lire de bonne foi toute la suite et la fin de cette Correspondance, que l'amitié elle-même n'est pas morte entre eux, qu'elle a repris avec un reste de charme mêlé de raison, et qu'elle se fonde, non pas seulement sur l'amusement, mais sur les côtés sérieux et élevés de leur nature. En même temps qu'il combat les instincts toujours irascibles et colériques de Voltaire vieilli, Frédéric exalte et favorise

1. Il paraît prouvé aujourd'hui que ce remarquable Portrait de Voltaire, trouvé dans les papiers de Frédéric, n'est pas de lui: il se borna, en le copiant de sa main, à en ratifier la justesse.

tant qu'il peut ses tendances bienfaitrices et humaines. Il se plaît à louer, à encourager en lui le défenseur de l'humanité, de la tolérance, celui qui défriche et repeuple la terre presque déserte de Ferney, comme lui-même il a peuplé les sables du Brandebourg; en un mot, il reconnaît et il embrasse dans le grand poète pratique son collaborateur en œuvre sociale et en civilisation. Par un reste de culte et, si l'on veut, d'idolâtrie encore touchante, dans toutes les comparaisons qu'il établit entre eux deux, toujours il donne l'avantage à Voltaire, et d'un ton senti dont la sincérité n'est pas suspecte. Parlant de cet avenir de *raison perfectionnée*, dont il aperçoit à peine l'aurore, et dont, tout sceptique qu'il est, il ne désespère pas tout à fait pour l'avenir de l'humanité: « Tout dépend pour l'homme, dit-il, du temps où il vient au monde. Quoique je sois venu trop tôt, je ne le regrette pas: *j'ai vu Voltaire;* et, si je ne le vois plus, je le lis et il m'écrit. » A de tels accents on devinerait, quand il ne le dirait pas, la passion qui était encore la plus profonde et la plus fondamentale chez Frédéric, celle que Voltaire vivant personnifiait à ses yeux: « Ma dernière passion sera celle des Lettres! » Elle avait été la première aussi.

La relation de Frédéric avec d'Alembert fut d'une tout autre nature que sa liaison avec Voltaire; elle ne fut jamais aussi vive, mais elle eut durée et solidité. Ce n'était pas seulement un goût naturel qui portait Frédéric vers d'Alembert: « Nous autres princes, nous avons tous l'âme intéressée, disait Frédéric, et nous ne faisons jamais de connaissances que nous n'ayons quelques vues particulières, et qui regardent directement notre profit. » Frédéric avait songé de bonne heure à attirer d'Alembert à Berlin pour le faire président de son Académie.

Ce projet devint tout à fait sérieux après la mort de Maupertuis, et quand Frédéric fut sorti de la guerre de Sept ans. J'ai sous les yeux le Recueil manuscrit et inédit des Lettres écrites par d'Alembert à M^lle de Lespinasse pendant son séjour auprès du roi de Prusse[1]. En juin 1763, d'Alembert alla trouver Frédéric, qui était alors dans ses États de Westphalie; il le joignit à Gueldres, et fit à sa suite le voyage jusqu'à Potsdam. D'Alembert avait déjà vu Frédéric plusieurs années auparavant; en le revoyant, il est frappé de le retrouver supérieur à sa gloire même. Frédéric avait ce caractère propre aux grands hommes, qu'avec lui la première vue surpassait encore l'attente. Il commence par causer quatre heures de suite avec d'Alembert; il lui parle avec simplicité, avec modestie, de la philosophie, des Lettres, de la paix, de la guerre, de toute chose. A cette date, c'est-à-dire trois mois seulement après la conclusion de la paix, Frédéric avait déjà rebâti 4,500 maisons dans les villages ruinés: deux ans après (octobre 1765), il n'en aura pas rebâti moins de 14,500. On remarque tout d'abord avec d'Alembert ce côté organisateur et même pacifique chez le guerrier. Le côté aimable, familier et séduisant de Frédéric est parfaitement indiqué dans ce Récit de notre voyageur: l'hôte prudent et modeste n'a pas eu le temps ou le désir de s'apercevoir des défauts qui altéraient souvent ce fonds de sagesse et d'agrément. Les honneurs d'ailleurs ne tournent point la tête à d'Alembert: il est touché, mais non enivré. Il a dîné, en passant dans les États de Brunswick, à la table de la famille ducale, et on l'a qualifié de *marquis :* il s'est soumis au titre après

1. Ce recueil est actuellement aux Manuscrits de la Bibliothèque nationale.

une légère réclamation. Apparemment, dit-il, c'était l'étiquette. Avec Frédéric il n'y a point d'étiquette, et tout se passe comme avec un particulier, homme de génie. D'Alembert aurait peu à faire pour devenir nécessaire à Frédéric par sa conversation, de même que Frédéric le serait à d'Alembert. Le temps n'était plus des soupers brillants de Potsdam, dont Voltaire avait vu et avait fait les derniers beaux jours: les convives familiers d'alors, les amis de jeunesse du roi étaient morts à cette seconde époque ou avaient vieilli. Le roi n'était pas seulement l'homme le plus aimable de son royaume; si l'on excepte le Milord Maréchal, il était le seul: « Il est presque la seule personne de son royaume, dit d'Alembert, avec qui on puisse converser, du moins de ce genre de conversation qu'on ne connaît guère qu'en France, et qui est devenu nécessaire quand on le connaît une fois. » D'Alembert ne tarit pas sur l'affabilité, la gaieté du roi, les lumières qu'il porte en tout sujet, sa bonne administration, son application au bien des peuples, la *justice* et la *justesse* qui se marquent en tous ses jugements. Sur Jean-Jacques, par exemple: « Le roi parle, ce me semble, très bien sur les ouvrages de Rousseau; il y trouve de la chaleur et de la force, mais peu de logique et de vérité; il prétend qu'il ne lit que pour s'instruire, et que les ouvrages de Rousseau ne lui apprennent rien ou peu de chose. » Avec d'Alembert, dont il apprécia tout d'abord le caractère estimable, Frédéric se montre purement en philosophe; on le voit tel qu'il aurait aimé à être dans la seconde moitié de sa vie, quand la goutte et l'humeur ne l'aigrissaient pas trop, et s'il avait eu autour de lui quelqu'un de digne avec qui s'entendre: « Sa conversation roule tantôt sur la littérature, tantôt sur la philosophie, assez souvent même sur

la guerre et sur la politique, et quelquefois sur le mépris de la vie, de la gloire et des honneurs. « Voilà le cercle des sujets humains qu'il aimait à traiter habituellement, sincèrement, et en moralisant toujours; mais la littérature et la philosophie étaient encore ce dont il aimait à causer par-dessus tout pour se détendre, quand il avait fait son métier de roi. Tous les bons côtés de Frédéric sont mis en saillie dans ce Récit, et d'Alembert, circonspect d'ailleurs, n'a garde de voir autre chose durant ces trois mois de séjour. Il sait résister pourtant aux caresses et aux offres délicates du roi. Un jour qu'il se promenait avec lui dans les jardins de Sans-Souci, Frédéric cueille une rose et la lui présente en disant: « Je voudrais bien vous donner mieux ». Ce *mieux*, c'était la Présidence de son Académie: il est singulier de voir ainsi rapprochées une Présidence d'Académie et une rose. D'Alembert reste sage, il reste philosophe et ami jusqu'au bout, et fidèle à M^lle^ de Lespinasse. Il revient en France reconnaissant, conquis à jamais de cœur à Frédéric, mais non vaincu.

Il faut tout dire: quelques années après, Frédéric communiquait, un soir, de ses vers au professeur Thiébault, bon grammairien et académicien que lui avait procuré d'Alembert, et il se laissa aller par mégarde à montrer une épigramme très mordante qu'il avait faite contre d'Alembert lui-même: ce roi caustique n'avait pu se refuser au malin plaisir de noter quelque ridicule qu'il avait saisi dans ce caractère honorable. C'était là un défaut capital de Frédéric; il se privait difficilement de dire aux gens des choses désobligeantes ou d'en écrire de piquantes. Dans le cas présent il se repentit vite d'avoir montré son épigramme à Thiébault, et il lui imposa la discrétion; le bon d'Alembert n'en

sut jamais rien. Mais, entouré, comme il l'était dans son intérieur, de beaux-esprits courtisans et tous plus ou moins plats, Frédéric était moins scrupuleux à leur égard. Dès qu'il avait découvert leur côté faible, il les piquait sans pitié par ce défaut de la cuirasse; il faisait d'eux ses plastrons, il s'exerçait à mépriser l'humanité en leur personne, et il s'acquit ainsi une réputation de méchant, quand ce n'était au fond qu'un terrible satirique de société. Les plus spirituels de ces plats courtisans et de ces faux amis, tels que l'abbé Bastiani, se vengeaient sous main du roi en le dénigrant auprès des étrangers. M. de Guibert nous a rapporté dans son *Journal de Voyage* une de ces confidences pleines de noirceur et de perfidie, et à laquelle il se montre trop crédule. Le malheur de Frédéric fut de n'être entouré de tout temps, et surtout vers la fin, que de gens de Lettres secondaires, et dont le caractère peu élevé se prêtait trop à ses jeux de prince. Des hommes dignes et ayant le respect d'eux-mêmes, tels que d'Alembert, l'eussent forcé à son tour de les respecter. L'estimable Thiébault, dans sa mesure modeste, sut bien y parvenir.

Revenu en France, d'Alembert continua de correspondre avec Frédéric; et (si l'on oublie l'épigramme qui ne fut jamais connue) cette Correspondance atteste des deux parts bien de la raison, de la philosophie véritable, et même de l'amitié, autant qu'il en pouvait exister alors entre un particulier et un monarque. D'Alembert aussi, ne l'oublions pas, a ses faiblesses; nous savons déjà que les philosophes du XVIII^e siècle n'aimaient guère la liberté de la presse que quand elle était à leur usage: un jour d'Alembert est insulté par je ne sais quel gazetier qui rédigeait le *Courrier du Bas-Rhin* dans les États mêmes de Frédéric; il le dénonce au roi. Ici,

c'est Frédéric qui est le vrai philosophe, le vrai citoyen de la société moderne, et qui lui répond:

« Je sais qu'un Français, votre compatriote, barbouille régulièrement par semaine deux feuilles de papier à Clèves; je sais qu'on achète ses feuilles, et qu'un sot trouve toujours un plus sot pour le lire; mais j'ai bien de la peine à me persuader qu'un écrivain de cette trempe puisse porter préjudice à votre réputation. Ah! mon bon d'Alembert, si vous étiez roi d'Angleterre, vous essuieriez bien d'autres brocards, que vos très fidèles sujets vous fourniraient pour exercer votre patience. Si vous saviez quel nombre d'écrits infâmes vos chers compatriotes ont publiés contre moi pendant la guerre, vous ririez de ce misérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine et de l'envie de mes ennemis, et je me suis rappelé cette belle Ode d'Horace: *Le Sage demeure inébranlable...* »

Et il continue de lui paraphraser le *Justum et tenacem...* On reconnaît dans cette admirable leçon le disciple de Bayle sur le trône. Un autre jour, ce sera le disciple de Lucrèce. D'Alembert est dans la douleur, dans une douleur profonde et bien légitime: il a perdu M^lle de Lespinasse; il va perdre M^me Geoffrin. Ce cœur de géomètre, si sensible à l'amitié, ne craint pas de s'épancher dans l'âme de Frédéric, d'y verser son affliction et presque ses sanglots, et le roi lui répond en ami et en sage, par deux ou trois lettres de consolation philosophique, qu'il faudrait citer tout entières. Un haut et tendre épicuréisme y respire, celui d'un Lucrèce parlant à son ami:

« Je compatis au malheur qui vous est arrivé de perdre une personne à laquelle vous vous étiez attaché. Les plaies du cœur sont les plus sensibles de toutes, et, malgré les belles maximes des philosophes, il n'y a que le temps qui les guérisse. *L'homme est un animal plus sensible que raisonnable.* Je n'ai que trop, pour mon malheur,

expérimenté ce qu'on souffre de telles pertes. Le meilleur remède est de se faire violence, pour se distraire d'une idée douloureuse qui s'enracine trop dans l'esprit. Il faut choisir quelque occupation géométrique qui demande beaucoup d'application, pour écarter autant que l'on peut des idées funestes qui se renouvellent sans cesse, et qu'il faut éloigner le plus possible. Je vous proposerais de meilleurs remèdes si j'en connaissais. Cicéron, pour se consoler de la mort de sa chère Tullie, se jeta dans la composition, et fit plusieurs traités, dont quelques-uns nous sont parvenus. Notre raison est trop faible pour vaincre la douleur d'une blessure mortelle; il faut donner quelque chose à la nature, et se dire surtout qu'à votre âge comme au mien on doit plutôt se consoler, parce que nous ne tarderons guère de nous rejoindre aux objets de nos regrets. »

Et il l'engage à venir passer quelques mois avec lui dès qu'il le pourra: « Nous philosopherons ensemble sur le néant de la vie, sur la philosophie des hommes, sur la vanité du stoïcisme et de tout notre être. » Et il ajoute avec ce mélange de roi-guerrier et de philosophe, qui semblerait contradictoire s'il n'était ici touchant, « qu'il ressentira autant de joie de le tranquilliser que *s'il avait gagné une bataille.* » De telles lettres rachètent bien quelques brusqueries de ton qu'on trouverait tout à côté et qui rappellent par accès la présence du maître; elles répondent à ceux qui, ne prenant Frédéric que par ses duretés et par ses épigrammes, lui refusent d'avoir ressenti jusqu'à la fin des sentiments d'affection, d'humanité et, j'ose dire, de bonté, de même qu'il avait ressenti de vives et vraies amitiés dans sa jeunesse. Pour moi, de quelque côté que je le prenne, et jusque dans les années où ses défauts se marquèrent le plus, je ne puis que conclure en somme à son avantage, et dire comme Bolingbroke disait de Marlborough: « C'était un si grand homme, que j'ai

oublié ses vices. » Dans le cas présent, le grand homme avait, malgré tout, du bon et de l'humain et un fonds de cœur en lui.

Dans une Édition choisie des Œuvres de Frédéric qui se ferait à l'usage des bons esprits et des gens de goût, pour ne pas tomber dans le fatras dont le voisinage gâte toujours les meilleures choses, je voudrais n'admettre que ses Histoires, deux ou trois de ses Dissertations tout au plus, et ses Correspondances: ce serait déjà bien assez des vers qui se trouvent mêlés à ses Lettres, sans y ajouter les autres. On aurait ainsi en tout une dizaine de volumes d'une lecture forte, saine, agréable et tout à fait instructive. Laissons, au sujet de Frédéric, ces noms tant redits et qui veulent être injurieux ou flatteurs, ces noms trop contestables de l'empereur Julien et de Marc-Aurèle; n'allons pas, d'un autre côté, chercher le nom de Lucien, dont il n'offrirait que des parodies et des travestissements étranges; et, si nous voulons le désigner *classiquement*, définissons-le dans ses meilleures parties un écrivain du plus grand caractère, dont la trempe n'est qu'à lui, mais qui, par l'habitude et le tour de la pensée, tient à la fois de Polybe, de Lucrèce et de Bayle.

Lundi 16 décembre 1850. (*Causeries du lundi* III.)

# LA CORRESPONDANCE
## DE
# FRÉDÉRIC-LE-GRAND[1]

A côté de l'Édition monumentale des Œuvres du grand Frédéric, ordonnée par le Gouvernement prussien et dirigée par M. Preuss, historiographe de Brandebourg, il s'en publie une à l'usage du public, toute pareille quant au contenu, et qui n'est, à vrai dire, que la même édition moins magnifique et sous un format différent. Cette Édition, qui en est maintenant au vingtième volume, mérite en France notre attention et revendique sa place dans nos bibliothèques. J'ai déjà parlé ailleurs[2] des *Œuvres historiques* de Frédéric qui sont justement classées à la tête des meilleurs histoires modernes. L'Édition contient ensuite les *Mélanges* philosophiques et littéraires du roi; ses *Poésies*, qui sont pour nous son plus gros péché, mais qu'on ne pouvait omettre et qui ont leur valeur historiquement; enfin l'on arrive à la *Correspondance* qui, avec les Histoires, forme la partie la plus intéressante de cette grande publication. On a déjà cinq volumes des *Lettres*

1. 1840-1853 à Berlin, chez Rodolphe Decker, imprimeur du roi, et à Paris chez Klincksieck.
2. Voyez les articles précédentes.

de Frédéric, groupées par séries et rangées selon les personnes avec lesquelles il correspond et dont on publie également les lettres. Cette Correspondance bien lue fait pénétrer aussi avant qu'on peut le désirer dans l'âme et dans la pensée d'un roi qui fut véritablement grand, et qui, comme tous les grands hommes, inspire à ceux qui l'approchent de plus près une admiration plus réfléchie. Le savant historien et éditeur, M. Preuss, qui préside à la publication de cette œuvre royale et nationale tout ensemble, me faisait l'honneur de m'écrire, il y a quelque temps, « qu'il y travaille avec enthousiasme. » Plus j'ai lu Frédéric, et mieux j'ai compris ce mot.

Ce qui a fait tort à Frédéric en France et ce qui crée aujourd'hui encore une prévention contre lui, c'est précisément ce qui a d'abord été cause de sa vogue et de sa faveur, je veux parler de ses relations avec nos philosophes. Pour leur plaire, pour séduire ces princes et meneurs d'Athènes, il s'est mis à leur ton et a développé la veine railleuse, goguenarde, qui était en lui, mais qui n'y était pas aussi essentiellement qu'on le croirait. Qu'on relise dans leur suite ses Lettres à Voltaire, à d'Alembert, et, au milieu de quantité de choses qui font tache et qu'on regrette d'y trouver, on reconnaîtra dans le fond des sentiments un sage et un roi. Son irréligion même, qui éclate pour nous dans ses rapports avec nos philosophes, et qui est le côté par lequel il les a le plus regardés, cette irréligion qui jure si fort avec son rôle de roi fondateur et instituteur de peuple, n'était pas au fond ce qu'accusent ses Correspondances les plus connues. Un homme de mérite et d'un caractère respectable, M. le docteur Henry, pasteur de l'église française de Berlin, a examiné ce point dans un

sentiment de patriotisme et de christianisme à la fois, et avec le désir de trouver Frédéric moins coupable qu'il ne paraît à travers Voltaire. Il a très bien montré comment, du côté de la France, l'écho répétait et doublait en quelque sorte des paroles familières dites à huis clos à Berlin ou à Potsdam, et que l'Allemagne, en son temps, n'entendait pas. La gloire, la patrie, l'amitié, voilà des sujets sur lesquels Frédéric ne plaisantait jamais: M. Henry est allé plus loin, il voudrait y joindre certaines convictions intimes en fait de religion, et, nous présentant le roi par un aspect allemand et tout nouveau, il dit: « Frédéric voulait la loi et la religion avec toute la puissance de son génie; c'était *à la surface de son âme* seulement qu'il plaisantait sur des sujets qui ne lui paraissaient pas tenir au fond des choses, et dans la pensée que ces plaisanteries n'arriveraient jamais à la connaissance du public. *Il s'abandonnait à un mauvais ton de société; le fond de son âme était sérieux; il aimait la solitude et la méditation.* » Je ne prends que ces derniers mots, et je les crois vrais. Aujourd'hui, en m'occupant de la Correspondance de Frédéric selon l'ordre où elle se déroule à nous dans les Œuvres complètes, je m'attacherai surtout à montrer en lui les sentiments du cœur et de l'âme, tels qu'il les avait dans la jeunesse et qu'il les garda jusque sur le trône, au moins tant que ses premiers amis vécurent. Si j'avais suivi toute ma pensée, j'aurais intitulé ce chapitre: *Frédéric ou l'Amitié d'un Roi.*

Frédéric avait vingt-huit ans lorsqu'il monta sur le trône en 1740. Sa jeunesse, avant ce temps, se partage en deux portions distinctes, l'une qui va jusqu'à sa tentative de fuite à dix-huit ans et jusqu'à son incarcération, et l'autre qui date de

sa réconciliation avec son père. On sait les détails touchants de ses premières et atroces infortunes par les Mémoires de sa sœur la margrave de Bareith. Pourtant Frédéric a gardé plus tard le silence sur les faits de cette époque; il s'est honoré comme roi et comme fils par sa réserve respectueuse; il s'est même donné tort en quelques mots et a pris sur lui la faute avec abnégation dans ses *Mémoires de Brandebourg*. Faisons comme lui et passons sur cette sombre et funeste période de persécution domestique. On le trouve en 1732, au sortir du fort de Custrin, âgé de vingt ans, mûri déjà par le malheur, maître de lui-même et de ses passions, avide de réparer par l'étude les dissipations premières. Même depuis sa rentrée en grâce auprès de son père, il paraît peu à Berlin; marié par pure obéissance, il vit comme s'il ne l'était pas; il habite le plus ordinairement à Ruppin dont il est gouverneur; il y exerce son régiment et passe de longues heures à lire, à écrire, à faire de la musique, à disserter avec des amis. Il s'est surtout fait une solitude très animée, très conversante et selon ses goûts, à son château de Rheinsberg ou Remusberg qui est près de là: « Nous sommes une quinzaine d'amis retirés ici, qui goûtons les plaisirs de l'amitié et la douceur du repos. » Les occupations y sont de deux sortes, les agréables et les utiles: « Je compte au rang des utiles l'étude de la philosophie, de l'histoire et des langues; les agréables sont la musique, les tragédies et les comédies que nous représentons, les mascarades et les cadeaux que nous donnons. Les occupations sérieuses ont cependant toujours la prérogative de passer devant les autres, et j'ose vous dire que nous ne faisons qu'un usage raisonnable des plaisirs. » Il écrivait cela à un de ses amis, M. de Suhm,

envoyé de Saxe en Prusse, et l'une des figures les plus aimables et les plus attachantes qui se dessinent parmi ces premiers amis du grand Frédéric.

M. de Suhm s'était mis à traduire de l'allemand en français à l'usage de Frédéric, pour qui une lecture allemande était pénible, la *Métaphysique* de Wolff. Wolff était le disciple et le divulgateur de Leibniz, et, quand il n'était pas lui-même assez clair, M. de Suhm se chargeait de l'expliquer au prince. L'esprit humain, pour sortir de la routine où il est sujet à s'endormir et à se rouiller, a de temps en temps besoin d'un précepteur philosophique nouveau: ce précepteur excitateur, qui doit quelque peu se mettre à la portée des gens du monde, varie beaucoup selon les pays et selon les temps; tantôt ce sera *la Sagesse* de Charron, tantôt *la Logique* de Port-Royal ou même Malebranche en ses *Entretiens*, tantôt Locke qui, pour la France, fut toujours trop long. Ici, à ce moment, en Allemagne, c'était Wolff qui remplissait cet office de maître à penser, et qui, à travers les systèmes très contestables et le roman métaphysique dont il était l'interprète, faisait sentir du moins les avantages d'une raison plus libre et d'un bon sens plus dégagé: « C'est le bonheur des hommes quand ils pensent juste, disait Frédéric, et la Philosophie de Wolff ne leur est certainement pas de peu d'utilité en cela. » La reconnaissance de Frédéric envers M. de Suhm, « qui lui a débrouillé le chaos de Leibniz, éclairci par Wolff, » est donc très sincère et très vive; il a pour lui une de ces amitiés idéales, passionnées, enthousiastes, telles qu'en conçoivent les nobles jeunesses. Il lui doit d'avoir pénétré pour la première fois dans la vie de l'esprit. Il y a si peu d'hommes qui pensent;

« la plupart ne s'occupent que des objets présents, ne parlent que de ce qu'ils voient, sans penser à ce que c'est que les causes cachées et les premiers principes des choses. » Frédéric, après la manœuvre de chaque matin, après les conversations assommantes ou frivoles qu'il avait à essuyer, et dont il fait des tableaux piquants, avait des soifs de Tantale pour les sources spirituelles. Wolff alors était là, Wolff et ses cahiers, commentés surtout et vivifiés par la parole de M. de Suhm. Celui-ci a été pour Frédéric un initiateur, et le royal disciple lui en sait un gré infini. On voit luire dans cette Correspondance mutuelle comme un éclair d'une de ces amitiés à la Platon, faites pour unir ceux qu'anime un même culte du beau et du vrai. On a sous les yeux un Frédéric sans impiété, sans rien de cette plaisanterie cynique qu'il croyait quelquefois de bon air d'afficher en s'adressant à ses correspondants de France.

Il a pour M. de Suhm une haute estime mêlée de sympathie et de tendresse, et, pour l'exprimer, il semble emprunter quelque chose aux dialogues des anciens: « Vous savez, sans que j'aie besoin de vous le répéter, que la connaissance des perfections est le premier mobile de notre plaisir dans l'amour et dans l'amitié qui est fondée sur l'estime. Et c'est cette représentation que se fait mon âme de vos perfections, qui est le fondement de la parfaite estime que j'ai pour vous. » Il nous définit, à d'autres jours, son ami en des termes moins métaphysiques et charmants de grâce; tremblant pour sa santé, au moment où il le voit s'éloigner pour aller en Russie: « Votre corps délicat, lui dit-il, est le dépositaire d'une âme fine, spirituelle et déliée. » Par allusion sans doute à cette frêle enveloppe que l'âme dévore, il l'appelle

familièrement son cher Diaphane. Quand il le sait malade et qu'il le voit comme prêt à s'évanouir dans sa pure essence, il s'écrie: « La seule pensée de votre mort me sert d'argument pour prouver l'immortalité de l'âme; car serait-il possible que cet être qui vous meut et qui agit avec autant de clarté, de netteté et d'intelligence en vous, que cet être, dis-je, si différent de la matière et du corps, cette belle âme douée de tant de vertus solides et d'agréments, cette noble partie de vous-même qui fait les délices de notre société, ne fût pas immortelle? » La conversation de M. de Suhm avait un charme particulier qui nous arrive jusque dans ses lettres, quelque chose d'affectif et de pénétrant; Frédéric y était sensible autant qu'esprit peut l'être: « Si désormais vous alliez vous résoudre à ne parler et à n'écrire qu'en chinois, lui disait-il, je serais homme à l'apprendre pour profiter de votre conversation. » Quant à M. de Suhm, il a, dès les premiers instants, deviné et senti la grandeur de Frédéric; il lui a voué une admiration tendre, ardente, perspicace, qui lui révèle à l'avance la gloire du prochain règne, et qui déborde prophétiquement en toutes ses paroles. Il voit dans l'ami ce que sera le monarque, et mieux qu'il ne sera, parce que, tout en voyant juste, il y mêle les effusions et les ingénuités d'une nature aimante. Frédéric à tout moment l'apaise et le modère le plus qu'il peut: « La tendresse vous a mené la plume, et on sait qu'elle est aveugle comme la Fortune. » — « Je ne saurais finir cette lettre, lui écrit-il un jour, sans vous prier encore une fois bien sérieusement de ne me donner ni du grand ni du sublime dans vos lettres. En les lisant, je m'imagine qu'elles s'adressent à d'autres qu'à moi, et je ne me reconnais point du tout aux traits

sous lesquels vous me dépeignez. Ne voyez en moi qu'un ami sincère, et vous ne vous tromperez jamais; mais n'exaltez pas des mérites que je n'ai pas, et qui me font rougir de ne les pas avoir.» Cette modestie chez Frédéric est sincère; on sent qu'il rougit, en effet, d'être si loué, si admiré par son ami; il se rabat toujours, en lui parlant, à n'être qu'un individu marqué au coin de la plus commune humanité, digne de lui pourtant par le cœur, et capable d'apprécier un ami « qui fait revivre les temps sacrés d'Oreste et de Pylade, du bon Pirithoüs, du tendre Nisus... » A la manière et à l'accent dont tout cela est dit, on ne peut supposer que ce soient des lieux communs.

Frédéric, en cette période de sa vie, n'a qu'un désir, celui d'arriver à la sagesse, à la vérité, à la constance, et de se perfectionner, « de prendre pour modèle tout ce qu'il y eut jamais de grands hommes, et tirant de leurs caractères tout ce qui peut entrer dans celui d'un seul, de travailler sincèrement à en former le sien. » Toutes ses lettres, toutes ses confidences respirent ce noble et vertueux effort; quelque carrière qu'il entreprenne, il n'est pas de ceux qui ne s'y portent qu'à demi; c'est dans ces années véritablement qu'on peut dire qu'il a jeté les fondements de son âme: « Pour ce qui me regarde, écrit-il (15 novembre 1737), j'étudie de toutes mes forces, je fais tout ce que je puis pour acquérir les connaissances qui me sont nécessaires pour m'acquitter dignement de toutes les choses qui peuvent devenir de mon ressort; enfin, je travaille à me rendre meilleur, et à me remplir l'esprit de tout ce que l'antiquité et les temps modernes nous fournissent de plus illustres exemples. » Et encore (21 mars 1738): « Quant à mon esprit, je le cultive autant

qu'il m'est possible. Je voudrais, s'il se peut, en faire une terre bien fertile et ensemencée de toutes sortes de bonnes choses, afin qu'elles puissent germer à temps et porter les fruits qu'on en peut attendre. » C'est à ce même moment enfin qu'il écrivait au respectable Duhan, son ancien précepteur et maître (10 février 1738): « Je suis enseveli parmi les livres plus que jamais. Je cours après le temps que j'ai perdu si inconsidérément dans ma jeunesse, et j'amasse, autant que je le puis, une provision de connaissances et de vérités. » Plus tard, bientôt au lendemain de son avènement au trône, la passion le saisira; l'amour de la gloire, l'idée de frapper un grand coup au début et de marquer sa place dans le monde le fera, coûte que coûte, guerrier et conquérant; il semblera oublier ses vœux et ses serments philosophiques de la veille; il oubliera qu'il vient justement de réfuter Machiavel, il distinguera entre la morale qui oblige les particuliers et celle qui doit diriger le souverain. Pourtant, quoi qu'il fasse, et malgré les transformations ou les échecs que subira sa nature morale première, malgré les démentis et les étonnements qu'elle pourra donner à ceux qui l'auraient jugée plus pacifique et plus pure, c'est sur ces premiers fondements que la force d'âme de Frédéric reposa toujours; c'est en vertu de l'éducation énergique et de la discipline de ces huit années, qu'il demeura constamment l'homme du travail, du devoir et de la patrie.

J'ai parlé de philosophie et de métaphysique: même à cette date où Frédéric s'y laisse le plus initier, il ne faut pas croire qu'il sorte pour cela de son tour d'esprit pratique et de son caractère. Il rappelle plus d'une fois son généreux et plus confiant ami, M. de Suhm, à la réalité et à l'ex-

périence: Les Descartes, les Newton, les Leibniz peuvent venir et se succéder, sans qu'il y ait danger pour les passions humaines de perdre du terrain et de disparaître: « Selon toutes les apparences, on raisonnera toujours mieux dans le monde, mais la pratique n'en vaudra pas mieux pour cela. » Dans sa douce et studieuse retraite de Remusberg, regrettant l'ami absent: « Il me semble, lui écrit-il (16 novembre 1736), il me semble que je vous revois au coin de mon feu, que je vous entends m'entretenir agréablement sur des sujets que nous ne comprenons pas trop tous deux, et qui cependant prennent un air de vraisemblance dans votre bouche. Wolff dit sans contredit de belles et bonnes choses, mais on peut pourtant le combattre, et, dès que nous remontons aux premiers principes, il ne nous reste qu'à avouer notre ignorance. Nous vivons trop peu pour devenir fort habiles; de plus, nous n'avons pas assez de capacité pour approfondir les matières, et d'ailleurs il y a des objets qu'il semble que le Créateur ait reculés afin que nous ne puissions les connaître que faiblement. » Le Frédéric de Remusberg, même dans ses accès de métaphysique, ne se laissera donc pas emporter plus loin que ne lui permet le bon sens; mais ce qui fait le cachet de cette Correspondance de jeunesse, c'est l'absence de toute ironie, et, même dans le doute, un sérieux digne de ces sujets graves.

Il y a un moment touchant, c'est celui où M. de Suhm, nommé par la Cour de Dresde envoyé extraordinaire en Russie, quitte Berlin pour Pétersbourg (novembre 1736). Frédéric s'en émeut: outre ce qu'il perd d'agrément et de ressources dans les entretiens de son ami, il craint pour sa santé dont la délicatesse est si fort en contraste

avec la rigueur du climat de Moscovie. Il essaie de l'ébranler; il voudrait le retenir; il ose lui faire part de ses craintes: « J'avoue que plus j'y pense, et plus je crains que je ne sois obligé de prendre un congé éternel de vous. Vous savez et enseignez si bien ce que c'est que l'éternité! Ne frémissez-vous pas à ce seul nom? Mon cher Diaphane, faites bien vos réflexions, je vous en prie, et, pour une vaine ombre d'établissement, n'allez pas commettre un meurtre en votre propre personne. Que me servira votre âme immortelle après votre mort? Les précieux débris d'un corps si chéri ne me seront d'aucune utilité. » Mais Frédéric n'est pas encore roi, il n'a rien à offrir à son ami que ses sentiments pour le retenir; loin de disposer d'aucune position, d'aucune faveur, il est lui-même dans la gêne. On saisit ici un sentiment d'une grande délicatesse, et où il laisse percer avec une sorte de pudeur le désir de devenir roi; il s'en repent aussitôt, car c'est la même chose que de désirer la mort d'un père: « Je me flatte de la douce espérance de vous voir à Berlin avant votre départ; je n'aurai que des larmes pour vous reconduire, et des souhaits pour vous accompagner. Souffrez que je vous fasse un aveu de ma faiblesse; je rougis en le faisant: *l'amitié vient de me faire faire des vœux que l'ambition ne m'aurait jamais arrachés.* Mais je me rendrais indigne de votre estime, si je ne les étouffais. »

La santé de M. de Suhm justifia trop les craintes de son ami: après plus de trois années de séjour en Russie, et au moment où Frédéric devenu roi lui écrivait: « Revenez et soyez à moi, » M. de Suhm, épuisé de forces, expirait dans le voyage. Les lettres que Frédéric lui écrit durant ces trois ans sont d'un grand intérêt, en ce que l'on continue

d'y saisir les progrès et la marche de son esprit. Une circonstance piquante, c'est que le métaphysicien diplomate devient durant ce temps son agent d'affaire et de finances: M. de Suhm est chargé par Frédéric, à qui son père refuse le nécessaire, de négocier quelques emprunts d'argent auprès de l'impératrice Anne ou de son favori Biron, duc de Courlande. On a souvent cité[1] des passages de lettres de Frédéric qui se rapportent à ce point délicat: on voit qu'il hésitait à contracter une obligation de ce genre envers l'impératrice: la nécessité toutefois le força de passer sur toutes les considérations. Il parle en style figuré de ces sommes qu'il attendait pour payer ses créanciers; il les désigne comme s'il s'agissait d'un livre sous le titre de la *Vie du Prince Eugène :* « Je suis à la fin de toutes mes lectures et j'attends avec grande impatience la *Vie du Prince Eugène.* Quelqu'un, ces jours passés, m'a sommé de lui en donner un extrait; je me suis fort excusé sur ce que l'original n'était pas entre mes mains, ce qui fit une scène semblable à celle qui se trouve dans *le Joueur*, où M. Galonnier *(le tailleur)* et madame Adam *(la sellière)* viennent lui rendre visite... Enfin onze ou douze personnes sont entêtées de la *Vie du Prince Eugène*, ils la veulent avoir à quelque prix que ce soit; jugez de ma situation. Je me voue à tous les saints... » Ce qui est plus fait pour intéresser en ces lettres, c'est de voir déjà percer le roi dans Frédéric par certaines questions politiques précises qu'il adresse à son ami: une lettre de lui, datée de Berlin 27 juillet

1. Voir au tome Ier, page 202, de l'exacte et judicieuse *Histoire de Frédéric le Grand*, par M. Camille Paganel, 2e édition, 1847.

1737, contient une série de ces questions telles à première vue, qu'aurait pu les adresser un Bonaparte à cet âge. N'allons pas pourtant nous y méprendre; sachons que c'est une note de Voltaire, alors occupé de son *Pierre le Grand*, que Frédéric se borne à transmettre à M. de Suhm. Seulement le roi a pris à son compte la curiosité de l'historien: « Je souhaiterais savoir: 1° si, au commencement du règne du Czar Pierre Ier, les Moscovites étaient aussi brutes qu'on le dit; 2° quels changements principaux et utiles le Czar a faits dans la religion; 3° dans le gouvernement qui tient à la police générale; 4° dans l'art militaire; 5° dans le commerce; 6° quels ouvrages publics commencés, quels achevés, quels projetés, comme communications de mers, canaux, vaisseaux, édifices, villes etc.; 7° quels progrès dans les sciences, quels établissements; quel fruit en a-t-on tiré? 8° quelles colonies a-t-on envoyées? et avec quels secours? 9° comment les habillements, les mœurs, les usages ont-ils changé? 10° la Moscovie est-elle plus peuplée qu'auparavant? 11° combien d'hommes à peu près, et combien de prêtres? 12° combien d'argent? « Il désire être instruit sur tous ces points à fond, en détail: « Vous aurez soin d'écarter toutes les nouvelles fausses ou incertaines, et de ne donner place qu'aux seules vérités que vous apprendrez. » De telles réponses précises sont difficiles partout, et en Russie plus qu'ailleurs. M. de Suhm, avant de se croire en état d'y satisfaire, développe au prince quelques considérations générales, « dont sa pénétration, dit-il, saura d'elle-même tirer les conséquences particulières. » Ces considérations qu'il présente ont de l'étendue et de la portée; ne soupçonnant pas que Voltaire est derrière ces questions, il croit répondre à l'arrière-pensée dans

laquelle Frédéric l'avait consulté, quand il insiste sur les fortes qualités du soldat russe et sur les circonstances militaires du pays: « Je tiens cet État invincible sur la défensive. » Le moment alors était glorieux pour la Russie; c'était l'heure des victoires du comte de Münnich, de la prise d'Oczakow; Frédéric, en sa retraite de Remusberg, en est ému; il a beau faire l'indifférent et le sage, on s'aperçoit que le sang des Alexandre et des César commence à bouillonner en lui:

« J'ai reçu, mon cher, votre belliqueuse lettre; je n'y vois que les triomphes du comte de Münnich et la défaite des Turcs et des Tartares. *Je vous avoue que je suis de ces personnes qui aiment à partager la gloire des autres*, et que, sans la philosophie, je verrais avec inquiétude tant de grandes actions sans y assister. Le comte de Münnich paraît vouloir faire l'Alexandre de ce siècle...

« Il y a un bonheur à venir à propos dans le monde, sans quoi on ne fait jamais rien. Le prince d'Anhalt, qui est peut-être le plus grand général du siècle, demeure dans une obscurité dont lui seul peut ressentir tout le poids; et d'autres, qui ne le valent pas de bien loin, sont les arbitres de la terre. Cela revient à ce que je viens de dire, qu'il ne suffit pas d'avoir simplement du mérite, mais qu'il faut encore être en passe de le pouvoir faire éclater.

« Les paisibles habitants de Remusberg ne sont pas si belliqueux; je me fais une plus grande affaire de défricher des terres que de faire massacrer des hommes, et je me trouve mille fois plus heureux de mériter une couronne civique que le triomphe.

« Nous allons représenter l'*Œdipe* de Voltaire, dans lequel je ferai le héros de théâtre; j'ai choisi le rôle de Philoctète; il faut bien se contenter de quelque chose... »

M. de Suhm, qui l'a compris, et qui lit, à travers cette indifférence soi-disant philosophique, le regret et le tourment d'une âme amoureuse des grandes

choses, lui va toucher la fibre secrète et le rassure en lui disant:

« La réflexion que vous faites, Monseigneur, sur le bonheur qu'il y a à venir à propos dans le monde est des plus justes, et serait très propre à consoler le héros *(le prince d'Anhalt)* dont Votre Altesse Royale a une si haute opinion, si à ses qualités guerrières il savait joindre votre philosophie, Monseigneur. Pour ce qui est de mon héros, je n'en suis pas en peine. Il aura l'avantage des génies supérieurs, qui est de se rendre, pour ainsi dire, maître des conjonctures, de les faire naître et de les gouverner à son gré par sa sagesse ou par sa constance, par sa modération ou par sa bravoure, selon le cas et le besoin. J'espère bien, pour le coup, que Votre Altesse Royale ne me demandera pas de qui je parle; ou, si quelque chose pouvait encore la retenir en doute, ce ne pourrait être que sa modestie. »

Ce passage a cela de remarquable qu'il définit admirablement à l'avance les caractères du génie et de la destinée du grand Frédéric, lequel en effet a dû s'appliquer à faire naître les circonstances, ou à s'y approprier au fur et à mesure qu'elles naissaient; qui porte en tout et qui met à tout le cachet de la volonté, du travail et d'un certain effort, et qui ne le recouvre et ne le revêt point de splendeur, de spontanéité et de poésie, comme il arriva plus tard dans l'apparition étonnante et tout d'un jet de Napoléon.

Ce qui peut paraître singulier, c'est que Frédéric ne se tient point pour atteint et convaincu par l'explication pleine d'espérance et de grandeur que lui a donnée M. de Suhm. Il persiste à repousser toute comparaison, tout point de contact avec les héros, avec les conquérants; il en est presque là-dessus aux lieux communs de la philosophie: « Si les qualités du cœur peuvent entrer dans la composition d'un héros, si la fidélité et l'humanité

peuvent tenir lieu de cette fureur brutale et souvent barbare des conquérants; si le discernement et le choix des honnêtes gens peut être préféré au vaste génie de ceux qui conçoivent les plus grands desseins; si enfin les bonnes intentions et la douceur sont préférables à l'activité de ces *hommes remuants* qui semblent être nés pour bouleverser tout le monde; alors, et à ces conditions, je puis entrer en compromis avec eux. » Voilà qui est formel; hors de là, il ne veut et ne voit rien de commun entre eux et lui; à l'entendre, il n'aspire qu'à la bonté, à la douceur, à toutes ces qualités qui font le bon citoyen plutôt que le grand homme: « Je n'ai pas le vain orgueil de prétendre à ce titre, et je vous assure que j'y préférerai constamment ceux de fidèle ami, d'homme compatissant aux misères des hommes, et enfin d'homme qui ne croit être homme que pour faire du bien aux autres hommes, en quelque situation qu'il se trouve. »

On ne peut supposer que Frédéric, en parlant ainsi, dissimule, ni qu'il veuille donner le change à son ami, et il en faut conclure qu'à cette date M. de Suhm lisait plus nettement en lui que lui-même. Cependant le passage que j'indique, et vingt autres que je pourrais également citer, sont trop directs et trop expressifs pour ne pas ouvrir un jour vrai sur le fond premier de la nature de Frédéric, dussent-ils paraître en contradiction ouverte avec ce qui a suivi.

Il n'y a, je le répète, qu'une explication plausible, et que Frédéric lui-même a donnée plus d'une fois depuis: c'est qu'aussitôt à son arrivée au trône, il fut pris d'un ardent désir de s'illustrer aux yeux de l'Europe par quelque fait mémorable et utile à son pays; il fut comme transporté par un soudain démon de gloire et de renommée:

de là la conquête de la Silésie! Après quoi, il pas mieux demandé que de redevenir le roi paci humain et administrateur qu'il avait d'abord rêvé d'être et qu'il fut en définitive. Mais les autres ne le lui permirent pas de sitôt; et, après avoir commencé par être un envahisseur, force lui fut de rester pendant des années un infatigable donneur de batailles et de devenir le plus grand capitaine de son époque: mais, l'étoffe de l'esprit et du caractère y étant, on peut dire encore qu'il ne le devint que par la force des choses.

Cependant le roi Frédéric-Guillaume, son père, était au terme de sa vie et de son long règne; atteint d'une hydropsie croissante, il ne pouvait plus aller que peu de temps; chaque jour on attendait sa mort, et les regards, les ambitions se tournaient du côté du prince si longtemps écarté. Frédéric-Guillaume mourut le 31 mai 1740. Le 13 avril, c'est-à-dire six semaines auparavant, Frédéric écrivait à M. de Suhm ces belles paroles: « Vous pouvez bien juger que je suis assez tracassé dans la situation où je me trouve. On me laisse peu de repos, mais l'intérieur est tranquille, et je puis vous assurer, que je n'ai jamais été plus philosophe qu'en cette occasion-ci. Je regarde avec des yeux d'indifférence tout ce qui m'attend, sans désirer la fortune ni la craindre, plein de compassion pour ceux qui souffrent *(son père à l'agonie)*, d'estime pour les honnêtes gens et de tendresse pour mes amis. Vous que je compte au nombre de ces derniers, vous voudrez bien vous persuader de plus en plus que vous trouverez en moi tout ce qu'Oreste trouva jamais dans Pylade... » Par ces derniers mots, et à la veille de l'exécution, Frédéric se montrait fidèle à ce qu'il disait à son ami dès l'origine de leur liaison, et à ce qu'il n'avait

cessé de lui répéter. « Si jamais je puis être le moteur de vos destinées, je vous garantis que je n'aurai d'autre soin que celui de vous rendre la vie aussi agréable qu'il me sera possible. Rendre quelqu'un heureux est une grande satisfaction ; mais faire le bonheur d'une personne qui nous est chère, c'est le plus haut point où puisse atteindre la félicité humaine. »

Enfin, Frédéric-Guillaume ayant succombé, et les premiers soins donnés aux affaires de l'État, Frédéric, quinze jours après son avènement, pouvait écrire à M. de Suhm : « Il ne dépend plus que de vous d'être à moi, et j'attends votre résolution pour savoir comment et sur quel pied vous voudrez l'être. » M. de Suhm, tel que nous le connaissons, n'avait qu'une réponse à faire, se démettre auprès de sa Cour des fonctions dont il était chargé, et voler dans les bras de son ami. C'est ce qu'il se hâta de faire, mais ses forces le trahirent. Obligé de s'arrêter à Memel, puis à Varsovie, il y mourut le 8 novembre 1740, à l'âge de quarante-neuf ans. Cinq jours avant sa mort, il adressa à Frédéric une admirable lettre qui peint l'une des plus belles âmes qui aient passé sur la terre, et qui couronne dignement cette idéale amitié. Je la donnerai ici presque en entier, car, parfaitement inconnue chez nous, cette lettre appartient à notre langue que maniait avec tant de facilité et de distinction cet esprit supérieur et cette âme chaleureuse de M. de Suhm. La beauté des sentiments qu'on y voit exprimés réfléchit en partie sur Frédéric, qui savait si bien les comprendre et qui fut digne, à cet âge, de les inspirer :

« Varsovie, 3 novembre 1740.

« Sire,

« C'est en vain que l'on me berce encore d'espérances ; c'est en vain que l'amour de la vie et les puissants attraits

qu'y ajoute encore la riante perspective qui m'était ouverte, cherchent à nourrir l'illusion de mon cœur par l'ardeur de ses désirs; c'est en vain, en un mot, que je voudrais me le cacher à moi-même: chaque heure, chaque instant me le fait sentir plus profondément, et m'avertit que la fin de ma vie approche. Et quelque désir que j'eusse d'épargner à Votre Majesté la douleur de cette nouvelle, s'il était possible qu'elle ne lui parvînt jamais, et ne troublât ainsi aucun instant le repos de son grand et sensible cœur, un devoir trop important et trop sacré y est attaché pour que je pusse cependant la lui cacher.

« Oui, Sire, il n'est que trop certain, après bien des soins inutiles pour prolonger mes jours, je me vois enfin sur le bord de la tombe. *Hélas! je fais naufrage au port.* Le Ciel ne permet pas que vous ayez le temps d'exécuter vos bons desseins envers moi. Sans doute que le bonheur dont j'allais jouir était trop parfait pour pouvoir devenir ici-bas mon partage, et c'est (oui, je l'espère fermement, mourant en bon chrétien, et avec la tranquillité que m'inspire le témoignage de ma conscience), c'est pour m'en rendre participant dans une autre vie que le Maître suprême de nos destinées va me retirer de celle-ci.

« Encore peu de jours, peu d'heures peut-être, et je ne serai plus. Voilà pourquoi, Sire, je me fais un devoir et m'empresse à vous écrire encore une fois, afin de vous recommander ma pauvre famille... »

Suivent les recommandations du plus tendre père en faveur de ses quatre enfants et de sa sœur qui leur sert de mère; après quoi il poursuit:

« Il me suffit sans doute, Sire, de vous avoir témoigné ces derniers souhaits d'un cœur paternel pour pouvoir espérer avec confiance qu'ils seront exaucés. Aussi suis-je, après ce dernier et pénible acte de mes faibles et tremblantes mains, tout aussi tranquille sur le sort de ma famille que je le suis par rapport au mien propre, dans ce moment où je viens de remettre mon âme entre les mains de l'Être infiniment bon par qui elle existe, et qui ne l'a sans doute appelée à l'existence que pour la félicité.

« Maintenant il ne me reste plus qu'à détacher mon cœur de la terre pour le tourner vers la source éternelle de toute vie et de toute félicité. Ah! c'est dans ce moment que je sens toute la force du doux lien qui m'attache au plus aimable, au plus vertueux des mortels que la bonté du Ciel m'ait fait rencontrer sur la terre pendant le pèlerinage de mes jours. Ah! c'est dans ce moment que je sens tout ce qu'il m'en coûte à rompre ce lien. Toutefois ma fermeté triomphera, car une grande et consolante espérance me soutient, l'espérance inébranlable que tout ce qui fut créé pour aimer rentrera un jour dans la source inépuisable et éternelle de tout amour.

« L'heure approche, je sens déjà que mes forces m'abandonnent; il faut se quitter. Adieu! Encore une larme, elle mouille vos pieds: oh! daignez la regarder, grand roi, comme un gage du tendre et inaltérable attachement avec lequel votre fidèle Diaphane vous fut dévoué jusqu'à son dernier soupir. »

On voudrait, en arrivant à la fin de cette Correspondance, rencontrer une dernière lettre de Frédéric roi; elle manque. Il attendait son ami; il comptait sur lui chaque jour; il apprit sa mort avant d'avoir pu lui répondre une parole émue. Versa-t-il des larmes? N'en doutons pas: nous le verrons pleurer bientôt à la mort d'autres amis, et il semble que, de tous, M. de Suhm lui ait été le plus cher. Une lettre à Algarotti, du 16 novembre, est toute remplie de sa douleur dans le premier instant, et elle supplée aux autres témoignages:

« Remusberg, 16 novembre 1740.

« Mon cher Algarotti, je suis fait pour les tristes événements. Je viens d'apprendre la mort de Suhm, mon ami intime, qui m'aimait aussi sincèrement que je l'aimais, et qui m'a témoigné jusqu'à sa mort la confiance qu'il avait en mon amitié et dans ma tendresse, dont il était persuadé. Je voudrais plutôt avoir perdu des millions.

On ne retrouve guère des gens qui ont tant d'esprit joint avec tant de candeur et de sentiment. Mon cœur en portera le deuil, et cela d'une façon plus profonde qu'on ne le porte pour la plupart des parents. Sa mémoire durera autant qu'une goutte de sang circulera dans mes veines, et sa famille sera la mienne. Adieu; je ne puis parler d'autre chose; le cœur me saigne, et la douleur en est trop vive pour penser à autre chose qu'à cette plaie. »

Frédéric exécuta fidèlement toute la partie testamentaire de la lettre suprême qu'il avait reçue. La famille de M. de Suhm, sa sœur et ses quatre enfants furent à l'instant mandés et accueillis à Berlin; ils y eurent pension, et les enfants y furent élevés aux frais du roi. Les garçons entrèrent au service, la fille fut honorablement établie. On lit à la suite de la Correspondance tous ces détails affectueux et même pieux, tristes pourtant en ce qu'on sent qu'à mesure que le temps marche et que le souvenir s'éloigne, le philosophe et le roi, tout en faisant son devoir, n'y mêle plus rien de la flamme première. Quarante-cinq ans s'étaient écoulés; l'aîné des fils de M. de Suhm, qui, autrefois blessé au service, avait obtenu le titre de conseiller de guerre et la place de maître des postes à Dessau, allait mourir à son tour à l'âge de soixante-deux ans; il écrivit à Frédéric une lettre touchante pour lui recommander ses trois fils, tous trois sous les drapeaux et peu avancés. Le roi vieilli, et lui-même bien près de sa tombe, lui répond par cette lettre qui, dans sa sobriété, devra paraître bonne et digne encore, mais qui éveille une impression de contraste dans l'esprit du lecteur pour qui les quarante-cinq années d'intervalle n'existent pas, et qui les franchit en un coup d'œil d'une page à l'autre:

« *A mon conseiller de guerre et maître des postes de Suhm, à Dessau.*

« Potsdam, 16 mai 1785.

« Ce n'est qu'avec bien de la peine que j'apprends par votre lettre du 12, que vous touchez à votre dernier moment. Le nom de Suhm m'est effectivement cher. J'ai connu quelques-uns de cette famille qui se distinguaient par leur mérite, et qui s'étaient concilié mon estime. Votre père et vous-même y appartenez, et vos fils y auront également part, s'ils marchent sur leurs traces et imitent leurs exemples. Je suis bien aise de vous donner encore ce témoignage consolant avant de descendre du théâtre de ce monde, où vous avez joué le rôle d'un parfaitement honnête homme, qui est bien le plus glorieux pour les mortels. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous rétablisse encore une fois, et vous ait en sa sainte et digne garde. »

Ainsi écrivait le roi honnête homme au fils de celui qui avait été son meilleur et son plus tendre ami. L'enthousiasme, hélas! ne dure qu'un moment: c'est assez pour honorer une âme, qu'il l'ait une fois embrasée purement dans les années fécondes. On se demande ce que serait devenue cette incomparable amitié si M. de Suhm avait vécu, ce qu'il aurait pensé de son ami le philosophe en le voyant devenu guerroyeur et conquérant, ce qu'il aurait dit des soupers de Potsdam, des entretiens de Sans-Souci, des licences philosophiques que certains convives y apportaient, et si l'idéal premier, au milieu de l'admiration persistante, n'aurait pas subi un déchet inévitable? Je crois que cette amitié de M. de Suhm et de Frédéric, ainsi interceptée et brisée par la mort au moment même où celui-ci arrive au trône, a quelque chose de plus idéal et de plus pathétique: M. de Suhm est comme le Vauvenargues de Frédéric, qui n'eut

plus ensuite d'ami aussi parfait ni aussi charmant. Toutefois ne calomnions point la réalité: Frédéric, quoi qu'en ait dit Voltaire et qu'il nous en ait donné à accroire, était un ami solide et sûr; on le retrouverait le même le lendemain d'une défaite ou le lendemain d'une victoire; ceux qu'il avait d'abord aimés, il les aima toujours, et ce n'est que quand cette première génération d'amis véritables lui manqua, qu'on le vit, faute d'avoir à qui parler, se complaire trop souvent à des sarcasmes piquants avec des parasites d'esprit. Je suis loin d'avoir épuisé l'ami en Frédéric: ses Correspondances avec Jordan, avec La Motte-Fouqué, sont des témoignages non moins réels, non moins touchants peut-être que sa Correspondance avec M. de Suhm; mais celle-ci a cet avantage qu'elle est constamment élevée et pure, qu'elle ne contient ni plaisanteries littéraires ou morales d'un gout équivoque, ni mauvais vers. La Correspondance de Frédéric est supérieure toutes les fois qu'il n'y mêle pas de vers. Elle mérite de nous arrêter encore; je n'ai fait que l'effleurer cette fois; je continuerai à la faire connaître par extraits et à y dégager les belles parties, celles surtout qui sont propres à caractériser en lui l'ami sincère.

Je parlerai de quelques autres amitiés de Frédéric qui ont laissé un vivant témoignage d'elles-mêmes dans sa Correspondance, à commencer par son étroite et tendre liaison avec Jordan.

Qu'était-ce que Jordan pour s'être ainsi concilié l'estime et l'amitié du roi? Un pur homme de lettres, fils d'un réfugié français. Jordan, né à Berlin en 1700, avait douze ans de plus que le roi; sa grande passion était pour les livres et pour les

miscellanées littéraires, pour ce genre d'érudition ou de critique qui était une continuation et comme un débris du seizième siècle, et qui, remplacé chez nous par une culture plus brillante au début du règne de Louis XIV, ne subsistait plus dans tout son honneur que hors de France, en Hollande, à Genève, à Berlin. Jordan, que sa famille avait engagé malgré son inclination dans le ministère et dans la profession théologique, avait un bon esprit, de la sagesse, du jugement: au loin, cela faisait l'effet d'être du goût. D'une santé délicate, d'un cœur aimant, ayant perdu une épouse qui lui était chère, et au retour d'un voyage de consolation et d'étude qu'il avait fait en France, en Angleterre et en Hollande, il attira l'attention de Frédéric, alors prince royal, qui se l'attacha. Il fut, dès 1736, un des fidèles de ce petit monde de Remusberg, où l'on regrettait tant que M. de Suhm ne pût être plus souvent; où l'on espérait Gresset; où l'on possédait Algarotti pendant huit jours; où Voltaire ne fit qu'une première et rapide apparition au début du règne. L'*abbé* Jordan, comme l'appelait Frédéric, était là avec Keyserlingk, Fouqué et le major Stille. C'était un ami de fondation; Frédéric le consultait sur ses écrits et l'avait constitué son critique, son homme de lettres. Nous ne sommes plus ici à la hauteur où M. de Suhm nous a portés; nous n'avons plus affaire à un métaphysicien, homme du monde, homme d'affaires, et à la fois resté plein d'enthousiasme, de l'esprit le plus vif uni avec l'ingénuité du sentiment. Pourtant, vu dans son jour et à sa mesure, Jordan a son prix; c'est un disciple de La Mothe-le-Vayer, de Gabriel Naudé et de ces honnêtes gens qui mêlent des pensées assez libres et nullement pédantesques à des études innocentes.

Sous son français un peu lourd et déjà dépaysé, Jordan a un coin de la philosophie d'Horace: « Ma bibliothèque, écrivait-il au roi, fait mes délices, parce que, en la feuilletant, je me persuade de plus en plus que tout est frivole dans le monde littéraire. La seule étude salutaire aux hommes est celle qui nous apprend à vivre avec eux, à les connaître, et celle qui contribue à notre conservation et à notre plaisir: je regarde les autres comme des jouets qui amusent les enfants. » On voit que Jordan était de ceux qui apportaient dans le monde l'érudition de leur bibliothèque, sans en apporter pour cela la poussière: c'est l'éloge qu'on lui a donné. L'amitié de Frédéric pour ce pur littérateur et cet honnête homme simple a quelque chose qui rentre tout à fait dans l'ordre des amitiés vraies entre particuliers.

A la mort de M. de Suhm, Frédéric avait eu un cri plein de douleur. Sa lettre à Algarotti au moment où il recevait cette nouvelle, nous l'a montré dans la première vivacité de sa plaie toute saignante. Mais l'impression peu à peu se déroba et s'ensevelit. Pour Jordan, quand le roi l'eut perdu, il y eut toujours un regret plus constant, plus avoué. D'Argens, dans je ne sais quel de ses ouvrages, avait fait des réflexions critiques sur l'amitié, et avait voulu prouver qu'on peut s'en passer et être heureux. « Je ne suis malheureusement point de votre sentiment sur l'amitié, lui répond Frédéric (31 août 1745): je pense qu'un véritable ami est un don du ciel. Hélas! j'en ai perdu deux *(Jordan et Keyserlingk)* que je regretterai toute ma vie et dont le souvenir ne finira qu'avec ma durée... Selon ma façon de penser, l'amitié est indispensable à notre bonheur. Que l'on pense de la même manière ou différemment,

que l'un soit vif, l'autre mélancolique, tout cela ne fait rien à l'amitié; mais l'honnête homme, c'est la première qualité qui unit les âmes et sans laquelle il n'y a point de société intime. » Pour mieux consacrer son tribut de regrets à ce mérite modeste et à cette chère habitude à laquelle il avait dû, pendant dix années, des jouissances d'esprit et de cœur et des utilités morales de tout genre, Frédéric composa lui-même l'Éloge de Jordan, pour être lu dans son Académie de Berlin.

La Correspondance de Frédéric et de Jordan commence en mai 1738, avant que Frédéric soit devenu roi: ce sont des vers que le prince lui envoie à corriger et à raturer, des plaisanteries de société, des riens. Du moment que Frédéric monte sur le trône, ces riens prennent de l'importance et du caractère: ainsi, dès les premiers jours du règne, à la fin d'un billet insignifiant: « Adieu, lui écrit Frédéric; je vais écrire au roi de France, composer un solo, faire des vers à Voltaire, changer les règlements de l'armée, et faire encore cent autres choses de cette espèce. » Dans un court voyage au pays de Liège, Frédéric voit pour la première fois Voltaire qui vient le saluer au château de Meurs sur la Meuse; le roi, avant d'arriver en Belgique, avait fait une pointe sur Strasbourg où le maréchal de Broglie l'avait reçu, l'avait reconnu à travers son incognito, et lui avait fait les honneurs de la place. A peine revenu à Potsdam, Frédéric écrit à Jordan: « Tu me trouveras bien bavard à mon retour; mais souviens-toi que j'ai vu deux choses qui m'ont toujours beaucoup tenu à cœur, savoir: Voltaire et des troupes françaises. » Voilà, en effet, les deux passions de Frédéric, et qui se disputeront toute la première moitié de sa carrière de roi: la guerre

et l'esprit; être un grand poète, devenir un grand capitaine!

Ce côté de poète qui se dissimulait dans la Correspondance avec M. de Suhm, et qui disparaissait dans le philosophe amateur de la vérité, se déclare tout à fait et en toute naïveté dans les lettres à Jordan. La guerre elle-même ne vient qu'en second lieu, et être capitaine paraît à Frédéric quelque chose de plus étranger à sa nature que d'être poète. Après la victoire de Chotusitz (17 mai 1742), Frédéric écrit à Jordan: « Voilà ton ami vainqueur pour la seconde fois dans l'espace de treize mois. Qui aurait dit, il y a quelques années, que ton écolier en philosophie, celui de Cicéron en rhétorique et de Bayle en raison, jouerait un rôle militaire dans le monde? Qui aurait dit que la Providence eût choisi un poète pour bouleverser le système de l'Europe et changer en entier les combinaisons politiques des rois qui y gouvernent? » Il ne se trompe que sur un point, sur la qualité de poète qu'il s'attribue; mais il y a dans ce premier étonnement d'être devenu capitaine quelque chose d'imprévu et de piquant, et qui jette de la lumière sur le procédé de formation et sur la nature intérieure de Frédéric.

On voit poindre sa première pensée d'invasion en Silésie et son désir tout d'abord « de gagner la confiance du public par quelque entreprise hardie et heureuse ». A peine entré en campagne, Frédéric tient Jordan au courant de tout. Habitué à le voir chaque jour et à causer avec lui à chaque heure, il continue ce commerce de loin par de petits billets charmants d'intention et presque de bonhomie. Ce n'est pas la guerre pour la guerre qu'aime Frédéric, ce n'est pas même la guerre pour la conquête: « J'aime la guerre pour la gloire,

dit-il; mais si je n'étais pas prince, je ne serais que philosophe. Enfin il faut dans ce monde que chacun fasse son métier, et j'ai la fantaisie de ne vouloir rien faire à demi. » Jamais on n'a mieux vu le parti pris à l'avance d'être un grand prince, et le ferme propos de faire supérieurement tout ce qui concerne ce métier de roi. Il y a du novice dans ces premières confidences belliqueuses de Frédéric à Jordan; ce n'est pas, comme pour Napoléon, dès le premier jour, le grand géomètre militaire embrassant du haut des Alpes son échiquier et développant, avec une perfection intentive, des combinaisons profondes et savantes que l'héroïsme exécutera comme la foudre. Frédéric se forme lentement; il s'essaye, il entame, il échoue, il revient à la charge; il s'y prend et reprend maintes fois. Cela est sensible dans les deux premières guerres de Silésie; cela le sera jusqu'à la fin et au milieu des plus belles combinaisons de la guerre de Sept Ans: « Je ne mérite pas, écrivait-il à Algarotti (4 janvier 1759), toutes les louanges que vous me donnez: nous nous sommes tirés d'affaire par des *à-peu-près.* » Ainsi en pleine guerre, et si habilement qu'il la fasse, Frédéric n'est pas tout à fait dans son élément. Je sais que, tout en donnant, comme il dit, « ce métier à tous les diables, » il convient cependant qu'il le fait volontiers; mais, d'un autre côté, il est sincère, il n'est pas dans le faux quand il ajoute: « Si j'avais le choix, j'avoue que je préférerais d'être le spectateur de ces scènes dont je suis acteur bien malgré moi. » Pendant ces premières guerres de Silésie, ce n'est pas malgré lui qu'il est acteur, il ne l'est que parce qu'il l'a voulu. Pourtant les lettres à Jordan nous montrent qu'il ne l'a voulu que par point d'honneur, par amour

pour un fantôme de réputation qu'il ne sait comment définir: « Tu me trouveras plus philosophe que tu ne l'as cru. Je l'ai toujours été, un peu plus, un peu moins. Mon âge, le feu des passions, le désir de la gloire, la curiosité même (pour ne te rien cacher), enfin un instinct secret m'ont arraché à la douceur du repos que je goûtais, et la satisfaction de voir mon nom dans les gazettes et ensuite dans l'histoire m'a séduit. » Les lettres de l'ami qui guerroie à l'ami casanier qui est resté dans sa bibliothèque sont pleines de ces piquants et humains aveux.

Quant à Jordan, il demeure fidèle à son rôle de savant, d'homme paisible et de philosophe ami de l'humanité. L'esprit est un peu masqué dans ces lettres de Jordan; en lisant bien, on le retrouve néanmoins, et l'on comprend quelques-unes de ces qualités réelles qui lui attachaient Frédéric: « M. de Brackel, écrit Jordan au roi (11 mars 1741), offre de parier contre qui voudra la somme de cent louis que la paix sera faite en trois mois de temps. Si je pouvais l'accélérer en sacrifiant toute ma bibliothèque, j'y mettrais le feu avec autant de zèle qu'Érostrate le mit au temple d'Éphèse. Mon Horace, mon bel Horace y passerait, je le jure. » Pour sentir le prix de ce vœu de Jordan, il faut savoir de quelle importance est à ses yeux sa chère bibliothèque, la seule rivale qu'ait le roi dans son cœur.

La veille de la première bataille de Frédéric, de la victoire de Mollwitz (10 avril 1741), qui tint à si peu de chose, Frédéric écrit à Jordan: « Mon cher Jordan, nous allons nous battre demain. Tu connais le sort des armes; la vie des rois n'est pas plus respectée que celle des particuliers. Je ne sais ce que je deviendrai. Si ma destinée est

finie, souviens-toi d'un ami qui t'aime toujours tendrement; si le Ciel prolonge mes jours, je t'écrirai dès demain et tu apprendras notre victoire. — Adieu, cher ami, je t'aimerai jusqu'à la mort. » De même il fera l'année suivante à la bataille de Chotusitz; cette fois le roi écrit à son ami du champ de bataille même, le soir de la victoire (17 mai 1742): « Cher Jordan, je te dirai gaiement que nous avons bien battu l'ennemi. Nous nous portons tous bien. Le pauvre Rottenbourg est blessé à la poitrine et au bras, mais sans danger, à ce que l'on croit. — Adieu; tu seras bien aise, je crois, de la bonne nouvelle que je t'apprends. Mes compliments à Césarion *(Keyserlingk)*. » Ce jeune roi victorieux, et malgré tout, à cette date, plus philosophe et plus homme de lettres encore qu'autre chose, écrivant ses billets soigneux et attentifs, sa première pensée après la victoire, à un bon et digne bibliophile son ami, qui n'a rien de brillant et qui ne lui est utile que dans l'ordre de l'esprit et des jouissances morales, c'est touchant. c'est honorable pour la nature humaine et pour la nature même des héros.

Il y a tout à côté, dira-t-on, des railleries et des sarcasmes appelés jeux de prince, des coups de griffe du lion qui compensent bien des douceurs. Frédéric, dans les intervalles des combats, a essayé de faire venir Jordan à l'armée, au camp de Mollwitz, à celui de Strehlen; Jordan y est venu, mais, peu belliqueux de sa nature, il a eu quelque faiblesse et s'en est vite retourné. Frédéric le plaisante fort là-dessus et y mêle toutes sortes de contes où il fait intervenir les médecins de Breslau et les apothicaires. Jordan, qui a de la dignité et qui veut être respecté, lui répond: « Je n'ai quitté le camp que lorsque Votre Majesté

m'a ordonné de le quitter; si j'ai fait connaître quelque sentiment de crainte, c'est une preuve que j'ai été plus naturel que prudent... L'histoire du médecin de Breslau, débitée à Votre Majesté, serait fort jolie, si elle ne regardait pas un homme qui n'a de maladie que celle d'aimer trop le genre humain et de penser tristement. » Frédéric gronde son ami de s'être formalisé et d'avoir pris au sérieux un badinage; il continue quelque temps encore ces plaisanteries qui, si elles ne sont pas de très bon goût, ne sont point du tout d'un mauvais cœur; il essaye, tandis que la guerre se prolonge, de calmer les inquiétudes de son ami, d'adoucir son humeur noire et de lui insinuer de cette philosophie qui se sent déjà du voisinage de la politique: « Je vous prie, mettez-vous l'esprit en repos sur l'Europe. Si l'on voulait prendre à cœur toutes les infortunes des particuliers, la vie humaine entière ne serait qu'un tissu d'afflictions. Laissez à chacun le soin de démêler sa fusée comme il pourra, et bornez-vous à partager le sort de vos amis, c'est-à-dire d'un petit nombre de personnes. C'est, en honneur, tout ce que la nature a droit de demander d'un bon citoyen... » Jordan, tout en convenant que ce serait plus sage d'en agir ainsi, continue de s'affliger des maux qui frappent l'espèce en général, par la raison, dit-il, que « la société ne fait qu'un corps », et que tous les membres sont solidaires.

Il ne faudrait pourtant pas s'imaginer, d'après ce que j'ai dit, que le grand guerrier ne se dénote point déjà en Frédéric. Il y a des éclairs d'Annibal qui percent à travers ce fatras de rimes et dans ces confidences presque toutes littéraires entre amis. Dès l'entrée en campagne, le roi a confiance en ses troupes; il a su les animer de sa passion

de gloire: « Mes troupes en ont le cœur enflé, et je te réponds du succès. » Au camp de la Neisse (15 septembre 1741), au moment où il espère encore amener M. de Neipperg à une bataille, le roi écrit: « Nous avons le plus beau camp du monde, et ces deux armées qu'on aperçoit d'un coup d'œil semblent deux furieux lions couchés tranquillement chacun dans leur repaire. » Un jour, trois ou quatre mille hommes de la garnison de Brünn, dans une sortie, attaquent un régiment de quatre cents Prussiens logés dans un village; le village est brûlé, mais les ennemis sont repoussés et chassés sans avoir gagné le moindre avantage: « Truchsess *(le colonel)*, Varenne et quelques officiers, écrit le roi, ont été légèrement blessés; mais rien ne peut égaler la gloire que cette journée leur vaut. Jamais Spartiates n'ont surpassé mes troupes, ce qui me donne une telle confiance en elles, que je me crois dix fois plus puissant que je n'ai cru l'être par le passé. Nous avons fait plus de six cents prisonniers hongrois, et nos braves soldats, qui ne savent que vaincre ou mourir, ne me font rien redouter pour ma gloire. » L'orgueil du guerrier patriote perce dans tout cet endroit. En général, on voit nettement se dessiner les premiers élans de la valeur guerrière de Frédéric dans cette Correspondance avec Jordan.

Plus habituellement, il s'entretient avec lui de leurs goûts communs; dans les intervalles de loisir, le roi continue d'étudier sous sa tente et d'appliquer son esprit à tous les sujets; mieux vaut, pense-t-il, dans cette courte vie, user soi-même de ses ressorts, « car ils s'usent sans cela inutilement et par le temps, sans que l'on en profite. » Il lit donc, il compose, il pense beaucoup, tout comme dans les journées de Ruppin et de Remusberg. Il essaye

sa plume à des descriptions où l'on retrouve l'écrivain de talent. De Znaïm, par exemple, il écrira: « Les maisons ont toutes ici des toits plats à l'italienne; les rues sont fort malpropres, les montagnes âpres, les vignes fréquentes, les hommes sots, les femmes laides, et les ânons très communs. C'est la Moravie en épigramme. » Dans ces répits que lui laisse l'ennemi, il demande à Jordan des nouvelles de Berlin, et de le tenir au courant de tous les propos et les raisonnements politiques du public, qui lui semblent, la plupart du temps, fort saugrenus. Jordan lui envoie donc le bulletin très véridique des conversations et des commérages de Berlin, et dès le premier jour il en donne idée dans cet aperçu fidèle: « Le goût de la politique commence à s'introduire à Berlin. On commence toutes les conversations par se demander: Que font les armées? où sont elles? Les gens de lettres quittent leurs livres pour lire les gazettes, qui mentent, et qui ne nous sont jamais favorables, je ne sais pourquoi. » L'orgueil national pourtant finira par se décider à l'admiration, et la joie générale éclatera à la seconde victoire.

Un jour, en attendant cette seconde bataille qui tarde et qui doit bientôt se livrer, Frédéric écrit à Jordan: « Envoyez-moi un Boileau, que vous achèterez en ville; envoyez-moi encore les *Lettres* de Cicéron, depuis le tome III jusqu'à la fin de l'ouvrage, que vous achèterez de même; il vous plaira de plus d'y joindre les *Tusculanes*, les *Philippiques* et les *Commentaires* de César. » Cette bibliothèque de campagne, envoyée par Jordan, et qui ne quitta plus le roi, fut pillée avec tous ses bagages dans la seconde guerre de Silésie, à la bataille de Soor (30 septembre 1745); Frédéric alors écrivit à son autre ami et ancien précepteur

Duhan, pour qu'il eût à lui racheter ces mêmes ouvrages et quelques autres. Jordan venait de mourir; on vendait sa bibliothèque; Frédéric indiquait à Duhan ce moyen de se procurer les ouvrages qu'il désirait et qui devaient se trouver parmi les livres du défunt. Duhan s'empressa de faire la commission, et envoya les volumes au roi. Frédéric, en les recevant, en y reconnaissant cette inscription que Jordan mettait en tête de tous ses livres: *Jordani et amicorum*, se sentit tout ému: « Je vous avoue que j'ai eu les larmes aux yeux lorsque j'ai ouvert les livres de mon pauvre défunt Jordan, et que cela m'a fait une véritable peine de penser que cet homme que j'ai tant aimé n'est plus. Je crains Berlin pour cette raison, et j'aurai bien de la peine à me sevrer des agréments que me procuraient autrefois dans cette ville l'amitié et la société de deux personnes que je regretterai toute ma vie. *(Jordan et Keyserlingk.)* »

A Berlin, lorsque Jordan n'était pas malade, il voyait le roi tous les jours, de sorte que celui-ci pouvait dire avec regret, après l'avoir perdu: « Nous avons vécu sans cesse ensemble. » La première guerre de Silésie terminée (juin 1742), Frédéric n'a plus qu'un désir, revenir administrer en bon et sage roi ses peuples: « J'ai fait ce que j'ai cru devoir à la gloire de ma nation; je fais à présent ce que je dois à son bonheur. Le sang de mes troupes m'est précieux, j'arrête tous les canaux d'une plus grande effusion..., et je vais me livrer de nouveau à la volupté du corps et à la philosophie de l'esprit. » Telle était sa disposition sincère après sa première conquête, après ce premier beau morceau d'histoire; il aspirait à en rester là, et, l'épisode terminé, à rentrer dans ses propres voies, c'est-à-dire une bonne ad-

ministration, une libre et gaie philosophie, l'amitié et les beaux-arts. Il explique assez au long à Jordan les raisons qu'il a eues de faire sa paix séparément de la France, et il lui donne la clef de sa morale de souverain: chez un souverain, c'est l'avantage de la nation qui fait la règle et qui constitue le devoir: « pour y parvenir, il doit se sacrifier lui-même, à plus forte raison ses engagements, lorsqu'ils commencent à devenir contraires au bien-être de ses peuples. » Les années qui suivirent ne firent que resserrer l'intimité de Jordan et du roi. Frédéric était engagé dans sa seconde guerre, lorsque la maladie de poitrine de son ami s'aggrava au point de ne laisser aucun espoir. Jordan écrivit au roi une lettre dernière, dans laquelle, au milieu de l'expression d'une tendre reconnaissance, il touchait un mot de religion; c'était comme une demi-rétractation de certaines plaisanteries qui avaient eu cours entre eux à ce sujet: « Sire, mon mal augmente d'une façon à me faire croire que je n'ai plus lieu d'espérer ma guérison. Je sens bien, dans la situation où je me trouve, la nécessité d'une religion éclairée et réfléchie. Sans elle, nous sommes les êtres de l'univers les plus à plaindre... Comme on ne connaît la nécessité de la valeur que dans le péril, on ne peut connaître l'avantage consolant qu'on retire de la religion que dans l'état de souffrance. » Frédéric répondit à son ami avec tendresse par deux billets consécutifs, dont voici le dernier: « Mon cher Jordan, ne me chagrine pas par ta maladie. Tu me rends mélancolique, car je t'aime de tout mon cœur. Ménage-toi, et ne t'embarrasse pas de moi; je me porte bien. Tu apprendras par les nouvelles publiques que les affaires de l'État prospèrent. — Adieu; aime-moi un peu, et guéris-

toi, s'il y a moyen, pour ma consolation. » Frédéric arriva lui-même à Berlin; il vit son ami au lit de mort (23 mai 1745). Quand le frère de Jordan vint, le lendemain matin, lui annoncer la triste nouvelle, la première chose qui frappa ses yeux, en entrant dans le cabinet du roi, fut le portrait de celui qu'ils avaient perdu. Pendant le récit des derniers moments, frère et roi ne purent, ni l'un ni l'autre, contenir la vive affliction qu'ils éprouvaient, et les derniers détails furent comme étouffés dans leurs sanglots.

Une autre amitié d'une autre nuance, mais également sincère et fidèle, est celle que Frédéric voua jusqu'à la fin à son vieux compagnon d'armes et général le baron de La Motte-Fouqué. De quatorze ans plus âgé que Frédéric, Fouqué était, comme Jordan, fils d'un réfugié français; il avait de bonne heure témoigné au prince royal beaucoup d'affection et de dévouement, avait obtenu la permission de l'aller visiter pendant sa détention au fort de Custrin, avait été de la société intime de Remusberg, et était devenu l'un des plus habiles lieutenants de Frédéric dans ses guerres de Silésie et dans celle de Sept Ans. Dangereusement blessé dans la victoire de Prague, blessé et pris par les Autrichiens dans la funeste mais honorable défaite de Landeshut (23 juin 1760), il fut, au retour de sa captivité, l'objet des soins constants et de l'amitié toute fraternelle du roi. On a comparé la série de billets que celui-ci adresse à son vieux général à la Correspondance de Trajan et de Pline; j'aime mieux ne comparer cette Correspondance gracieuse et unique en son genre qu'à elle-même. Il n'est sorte de présents, de faveurs, de coquetteries aimables, que Frédéric n'invente pour complaire à ce vieux militaire brisé de bles-

sures, pour prolonger ses jours et lui réjouir le cœur. La prévôté de l'église cathédrale de Brandebourg se trouve vacante; il la lui donne et le fait bénéficier ecclésiastique malgré lui. Quand il passe à Brandebourg, il s'invite à dîner et à coucher sans façon sous son toit. Quand il le sait malade, il lui envoie son médecin Cothenius pour lui indiquer les vrais remèdes. Un jour, c'est un service d'argent, un autre jour, un service de porcelaine, ou bien un grand verre qu'il a trouvé à Berlin dans la succession de son père, tantôt c'est du quinquina, tantôt du chocolat qu'il lui envoie; vin du Rhin, vin de Hongrie, du café turc dont on vient de lui faire présent, que sais-je encore? mais toujours il lui envoie quelque chose. Primeurs et friandises ne cessent de pleuvoir de Sans-Souci à Brandebourg. Quand Frédéric a adopté quelqu'un, il est ingénieux à le combler; il y met une malice aimable. Il veut que, pour ce vieux général réduit à l'inaction, et en dédommagement des fatigues et privations de sa vie passée, la vie de chanoine désormais soit complète. Fouqué, à chaque présent dont il sent l'intention, est attendri; il ne sait comment reconnaître cette amitié qui, depuis plus de trente ans, le cherche et l'honore, mais qui se multiplie surtout depuis que lui n'est plus bon à rien et n'est plus propre à y répondre que par ses sentiments: « Ce qui vous distingue, Sire, des autres princes, c'est que vous faites tant de bien à un homme qui ne peut, par le moindre service, vous en témoigner sa reconnaissance. Quand il le voit étonné d'être l'objet de tant de soins, Frédéric le rassure simplement et par des mots naturels, puisés dans la meilleure et commune humanité: « Vous vous étonnez que je vous aime: vous devriez plutôt vous étonner si je n'aimais pas un officier

de réputation, honnête homme, et de plus mon ancien ami. » Quoique Frédéric n'ait que cinquante-quatre ans lorsque Fouqué en a soixante-huit, il se fait exprès vieillard comme lui; très brisé lui-même par les fatigues, il se suppose du même âge que son vieux compagnon: « J'attends ici tranquillement dans mon trou le retour du printemps (9 février 1766); cette saison-ci n'est pas faite pour notre âge. Nous autres vieillards ne ressuscitons qu'au printemps, et végétons en été; mais l'hiver n'est bon que pour cette jeunesse bouillante et impétueuse qui se rafraîchit à des courses de traîneaux et à se peloter de neige. » Quelquefois il y a un retour vers les choses de guerre; Frédéric, au fort de ses grandes manœuvres, ne peut retenir un cri de satisfaction militaire: « Nous exerçons à présent de corps et d'âme (avril 1764), pour remettre nos affaires en bon train. Cela commence à reprendre, et je vous avoue que j'ai du plaisir à voir reformer de nouveau cette armée que j'ai connue si bonne autrefois, que j'ai vu ruiner par des guerres sanglantes, et qui, comme un phénix, renaît de ses cendres. » Mais le plus souvent il craint de donner à son ami des regrets en lui parlant des choses auxquelles celui-ci ne peut plus participer. Il se borne donc à l'entourer de soins, de petits présents, d'étrennes à la Noël, au jour de l'an, à chaque anniversaire: « Le 6 mai (1770), jour de la bataille de Prague. — Je vous envoie, mon cher ami, du vieux vin de Hongrie pour vous en délecter, le même jour que vous fûtes, il y a treize ans, si cruellement blessé par nos ennemis. » Il traite évidemment ce digne survivant des grandes guerres comme un vieillard perclus avant le temps; il veut lui donner des joies d'enfant jusqu'au dernier jour. En lisant ces

détails auxquels on s'attendait si peu, on est heureux de sentir qu'on a affaire à des hommes, rien qu'à des hommes.

Les sentiments d'amitié dont Frédéric était si capable se trouvent épars encore dans beaucoup de ses Correspondances; ce n'est pourtant ni dans celle avec Algarotti, ni dans celle avec d'Argens, qu'il les faut chercher. Le goût plus ou moins vif que Frédéric eut pour ces gens d'esprit ne trouva point à s'appuyer sur une estime assez solide de leur caractère. Il faut distinguer des moments très différents dans les amitiés et dans la société du grand Frédéric. Le premier moment, nous l'avons vu, tout idéal et pur, est celui de la société de Remusberg, qui s'étend jusqu'à l'avènement au trône. En 1740, un autre moment commence; Frédéric s'était dit de bonne heure: « Ne prenons que la fleur du genre humain. » Une fois maître des choses, il essaya de réaliser ce vœu et de réunir ce qu'il y avait de plus piquant, de plus vif et de plus sociable en gens d'esprit de toutes nations. L'entreprise était délicate et audacieuse; Frédéric sembla près d'y réussir; mais, après quelques années d'essai et de jouissance, cette seconde société où les Maupertuis, les Algarotti, les d'Argens n'avaient fait que préparer les voies et qui atteignit tout son éclat en se couronnant de Voltaire, se brisa à l'instant le plus agréable et par le jeu même des amours-propres en présence. Il y eut explosion, comme cela était inévitable dans une combinaison où entraient tant d'éléments combustibles et mobiles. Les uns furibonds et blessés, les autres chagrins et malades, d'autres plus ou moins dégoûtés et inconstants, quittèrent la partie; et, en 1754, Frédéric écrivant à Darget, l'un des absents, et lui parlant du mariage d'Alga-

rotti à Venise, lui disait: « Voilà un grand dérangement dans la société, et vous autres me faites faire maison neuve malgré moi. » La guerre de Sept Ans survint alors, qui interrompit tout projet de reprise paisible et de réunion. Quand elle fut terminée, le roi, comme il dit, reconnut *les murailles de la patrie*, mais toutes les personnes de sa connaissance avaient disparu. Se tournant autour de lui et cherchant à qui parler, il trouvait à peine quelques débris fatigués de sa société première, ou des académiciens-grammairiens de Berlin qui pouvaient être de quelque utilité, mais de nul agrément. Dans cette disette réelle, ayant essayé vainement d'amener d'Alembert, il y eut un seul homme qui lui fut d'une cordiale ressource pendant de longues années encore, et qui continua de lui procurer le sentiment et l'exercice de cette amitié à laquelle il était destiné par la nature: je veux parler de Milord Maréchal, le noble Écossais, le frère du brave maréchal Keith, tué au service du roi, et le protecteur de Jean-Jacques dans la principauté de Neuchâtel.

Milord Maréchal était à la fois un caractère original, un cœur d'or et un esprit fin; il avait le fonds d'esprit écossais, quelque chose de ce tour que Franklin a également porté dans le conte moral et dans l'apologue. La Correspondance de Milord Maréchal et du roi est des plus intéressantes; elle appartient aux années les plus terribles de la guerre de Sept Ans. Milord Maréchal était durant ce temps gouverneur de Neuchâtel au nom du roi de Prusse, et il s'employa de plus au service du roi dans un voyage de négociation en Espagne. Les lettres que Frédéric lui écrit sont admirables de gravité, de tristesse et de fermeté stoïque. Aussi souvent battu que victorieux; seul, ayant la

moitié de l'Europe sur les bras; forcé de tenir tête avec cent vingt mille hommes (quand il est au complet) à trois cent mille; calomnié par d'odieux libelles dont sa mémoire n'a triomphé encore aujourd'hui qu'imparfaitement, il a bien des paroles simples et magnanimes. Et sur les libelles d'abord: « Vous m'apprenez que mes ennemis me calomnient jusqu'à l'Escurial. J'y suis accoutumé: je n'entends que mensonges répandus sur mon sujet; je ne suis presque nourri que d'infâmes satires et que d'impostures grossières que la haine et l'animosité ne cessent de publier en Europe. Mais on s'accoutume à tout; Louis XIV devait être à la fin aussi dégoûté et rassasié des flatteries dont il avait sans cesse les oreilles pleines, que je le suis de tout le mal qu'on dit de moi. Ce sont des armes indignes que les grands princes ne devraient jamais employer contre leurs égaux: c'est se dégrader mutuellement. » Après la bataille de Kolin, c'est à Milord Maréchal que Frédéric écrit ces paroles souvent citées (18 juin 1757): « La fortune m'a tourné le dos. Je devais m'y attendre; elle est femme, et je ne suis pas galant. » Après la mort d'un de ses frères, Auguste-Guillaume (20 juillet 1758): « Mon cher Milord, je n'ai pas douté de la part que vous prendriez à la mort de mon pauvre frère. C'est un grand sujet d'affliction pour moi; mais je n'ai pas seulement le temps de le pleurer. » Je ne fais qu'indiquer la lettre sur la mort du maréchal Keith, frère du Milord, tué d'un coup de feu à la bataille de Hochkirch. Au milieu de toutes ses pertes et de toutes ses défaites, Frédéric ne désespère jamais, il a le sang-froid et le caractère. Non pas qu'il ait, comme d'autres grands capitaines, espérance et foi dans son étoile; son étoile, à lui, ne rayonne pas; il

compte simplement sur cette divinité obscure, le hasard: « J'ai trop d'ennemis; cependant, avec un peu de fortune de notre côté et un peu de sottise du leur, on en peut venir à bout. Mais j'ai perdu tous mes amis, s'écrie-t-il, mes proches et mes plus intimes connaissances. A l'âge de cinquante ans, on forme difficilement de nouvelles liaisons; et qu'est-ce que la vie sans les agréments de la société? » A défaut de la religion ou de la poésie, dont on lui voudrait quelque lueur, tel est du moins le sentiment sociable et amical encore qui préoccupe Frédéric jusque dans les horreurs de cette lutte prolongée. Enfin la chance tourne et lui redevient favorable. L'impératrice de Russie meurt, et le nouvel empereur se déclare pour lui; cela fait péripétie dans la situation: « *Je me reviens*, dit-il, comme un mauvais auteur qui, ayant fait une tragédie embrouillée, a recours à un dieu de machine pour trouver un dénoûment...; trop heureux, après sept actes, de trouver la fin d'une mauvaise pièce dont j'ai été acteur malgré moi. » Il ne place pas la gloire plus haut; il ne monte pas au Capitole plus fièrement que cela: — « Je soupire bien après la paix, mon cher Milord; ballotté par la fortune, vieux et décrépit comme je le suis, il n'y a plus qu'à cultiver mon jardin. » — Jean-Jacques Rousseau, sur ces entrefaites, poursuivi en France pour l'*Émile*, s'était réfugié dans la principauté de Neuchâtel. Frédéric recommande à Milord Maréchal de lui ménager un asile et de lui faire tenir des secours: « Je vois que nous pensons de même; il faut soulager ce pauvre malheureux, qui ne pèche que pour avoir des opinions singulières, mais qu'il croit bonnes. Je vous ferai remettre cent écus, dont vous aurez la bonté de lui faire donner ce qu'il lui faut pour

ses besoins. Je crois, en lui donnant les choses en nature, qu'il les acceptera plutôt que de l'argent. Si nous n'avions pas la guerre, si nous n'étions pas ruinés, je lui ferais bâtir un ermitage avec un jardin, où il pourrait vivre comme il croit qu'ont vécu nos premiers pères. » C'est ainsi que Frédéric entend dans la pratique la tolérance. En retour du bienfait reçu, Rousseau lui adresse pour remercîment une lettre altière, pédantesque, dans laquelle il fait ses conditions: « Vous voulez me donner du pain; n'y a-t-il aucun de vos sujets qui en manque? Otez de devant mes yeux cette épée qui m'éblouit et me blesse... » Frédéric ne se choque point, et à l'étrange boutade du philosophe sauvage il n'oppose que ces mots: « Il veut que je fasse la paix; le bonhomme ne sait pas la difficulté qu'il y a d'y parvenir, et, s'il connaissait les politiques avec lesquels j'ai affaire, il les trouverait bien autrement intraitables que les philosophes avec lesquels il s'est brouillé. » Aussitôt la paix conclue, Frédéric se fait une joie de revoir son ami le Milord Maréchal, et, quand celui-ci l'a quitté pour retourner en Écosse, il essaye de le rappeler à Potsdam par ces paroles où perce cette fois un sourire et un vrai parfum de poésie. « Je finis ma lettre en vous apprenant, mon cher Milord, que mon chèvrefeuille est sorti, que mon sureau va débourgeonner, et que les oies sauvages sont déjà de retour. Si je savais quelque chose de plus capable de vous attirer, je le dirais également. » Milord Maréchal se rendit à ce cordial rappel et s'en revint habiter à Potsdam une maison bâtie exprès pour lui dans le faubourg. Le roi y arrivait par le jardin de Sans-Souci, et ne passait pas un jour sans le voir. Ce vieil et dernier ami, objet de ses respects et de ses soins,

ne mourut qu'à l'âge de quatre-vingt-douze ans, le 25 mai 1778.

Je me suis attaché à démontrer un côté que je crois bien vrai et bien essentiel en Frédéric; quiconque abordera sans prévention la lecture de ses lettres en sera frappé. A l'histoire seule appartient le devoir de l'apprécier dans son ensemble, de marquer avec impartialité les mérites, les grandeurs et les défauts du souverain, et de prendre toute sa mesure; c'est assez pour la critique littéraire, si elle a pu rendre sur un point un hommage et une justice bien dus au plus littéraire des rois.

7-14 mars 1853. (*Causeries du lundi* VII.)

# LA
# MARGRAVE DE BAREITH[1]
## SA CORRESPONDANCE AVEC FRÉDÉRIC

---

La Margrave de Bareith nous est surtout connue par un ouvrage piquant, qui est un tort. Cette princesse pleine de mérite et d'esprit, l'aînée de Frédéric et sa vraie sœur par la pensée et par l'âme, mariée au prince héréditaire de Bareith, et peu à sa place dans cette petite Cour, se mit un jour, pour se désennuyer, à écrire toutes les peines, toutes les persécutions domestiques qu'elle avait éprouvées avant et même depuis son mariage. Elle revint à diverses époques sur ce récit qu'elle se faisait à elle-même, et le continua jusqu'au moment où elle devint margrave, et où son frère ensuite monta sur le trône. Elle n'avait pas de dessein bien arrêté en se livrant à cette distraction

1. En écrivant ainsi ce mot *Bareith*, j'ai suivi l'usage français du dernier siècle, l'orthographe de Voltaire, le titre même sous lequel les Mémoires de la Margrave furent publiés à Paris en 1811, et cette manière de prononcer, habituelle au monde d'autrefois, qui adoucissait volontiers les noms étrangers et les accommodait légèrement, au risque de les altérer. Les Grecs n'en faisaient pas d'autre; le dix-huitième siècle se croyait les mêmes droits. Le nom exact est *Baireuth*.

de sa solitude: « J'écris pour me divertir, disait-elle, et ne compte pas que ces Mémoires soient jamais imprimés; peut-être même que j'en ferai un jour un sacrifice à Vulcain, peut-être les donnerai-je à ma fille[1]; enfin, je suis pyrrhonienne là-dessus. Je le répète encore, je n'écris que pour m'amuser, et je me fais un plaisir de ne rien cacher de tout ce qui m'est arrivé, pas même de mes plus secrètes pensées. » Mais en écrivant ce qui lui est arrivé, elle raconte ce qu'ont fait les autres, ce qu'ils ont dit et machiné; elle les peint et elle les montre à nu dans leurs intrigues, dans leurs vices, dans leur nature fantasque ou brutale, dans leur fond de grossièreté épaisse et encore mal civilisée. A côté des ministres pervers et corrompus, dont elle eut à souffrir, elle peint également ses parents, qu'elle se pique de vénérer, le roi son père, la reine sa mère, quelques-unes de ses sœurs, le roi son frère qu'elle aime tendrement, et dont, à certains endroits, elle parle avec beaucoup d'aigreur, parce que la dernière partie des Mémoires fut écrite dans un temps où elle était brouillée avec lui. Ces Mémoires faits, elle les confia à un homme d'esprit, son médecin, M. de Superville, qui ne demeura point auprès d'elle. Ce manuscrit donné, elle l'oublia sans doute; de graves événements survinrent, qui occupèrent toutes les dernières années de sa vie. L'ouvrage dormit cinquante ans et plus, au fond d'une cassette, après quoi il fut imprimé (1810) et devint tout d'un coup aux yeux de tous un de ces travaux véridiques, naturels et terribles, comme les aime la Postérité, cette grande curieuse et cette *décacheteuse de lettres*, et

1. Sa fille unique, qui épousa le duc de Würtemberg, et qui n'a pas laissé de postérité.

comme, de leur côté, les familles ont grand'raison de les redouter.

Elle n'a pas seulement parlé de ses parents très à la légère et au naturel, elle s'en est pris à tout ce qui l'entourait de sots et d'ennuyeux; elle a trahi le secret de l'intérieur des petites principautés. C'est elle qui, par les portraits qu'elle a faits de ses premiers officiers et de son monde, a fourni d'inépuisables sujets de grotesques aux romanciers qui ont voulu amuser aux dépens des petites Cours allemandes d'alors. Elle a prêté des armes enfin contre l'ordre de choses qui était le sien, et qu'elle ne désirait ni avilir ni voir détruire.

Le mal est fait, et nous en profitons. La Margrave de Bareith qui avait eu une éducation très soignée, qui savait les langues modernes, l'histoire, la littérature, et qui aurait pu écrire ses Mémoires en anglais aussi bien qu'en allemand, les a écrits en français, de même que c'est en français qu'elle correspondait toujours avec son frère. C'est donc un écrivain Français de plus que nous avons en elle, et un écrivain peintre tout à fait digne d'attention. Il est curieux, pour se donner le sentiment d'un parfait contraste, mais d'un contraste qui n'a rien de criant, de la mettre en regard d'un Hamilton ou d'une Caylus peignant avec une finesse malicieuse les beautés de la Cour de Charles II ou celles de Marly ou de Versailles. On peut la rapprocher encore en idée de madame de Staal de Launay, nous retraçant dans ses ingénieux Mémoires les petitesses et les élégantes manies de la Cour de Sceaux. Ici la Margrave a affaire à une tout autre matière qu'elle attaque avec moins de façon: on ne se fait aucune idée, quand on ne l'a pas lue, de la grossièreté gothique et ostrogothique qu'elle nous démasque dans son

entourage, et, si supérieure qu'elle soit à son sujet, elle en a quelque chose dans sa manière; il en rejaillit par moments sur elle et sur son ton des teintes désagréables: cette jeune femme qui écrit (car elle commença d'écrire ses Mémoires à vingt-cinq ans) a des crudités de Saint-Simon quand il dévisage les gens, et, faute d'occasion sans doute, et de savoir où la placer, elle ne dédommage jamais par de la grâce. Et pourtant, si l'on parvient à triompher du dégoût qu'inspirent le caractère hideux des intrigues et des personnages et cette continuité de laideurs et d'horreurs, on verra combien elle y apporte de moquerie, d'enjouement, de tour heureux. Je ne fais qu'indiquer un portrait du général ministre Grumbkow, persécuteur odieux de Frédéric et de sa sœur: dans son duel avec le prince d'Anhalt, elle le montre effaré et tremblant, et rappelle toutes les autres preuves qu'il avait données de la même disposition, soit à la bataille de Malplaquet, où il était resté dans un fossé pendant tout le temps de l'action, soit au siège de Stralsund, où il s'était démis fort à propos une jambe dès le commencement de la campagne, ce qui le dispensa d'aller à la tranchée: « Il avait, conclut-elle, le même malheur qu'eut un certain roi de France, qui ne pouvait voir une épée nue sans tomber en faiblesse[1]; mais, excepté tout cela, c'était un très brave général. » Et ailleurs, montrant le roi son père qui ne s'accommodait pas des manières polies et réservées du prince héréditaire de Bareith, tout en le lui donnant

1. Elle se trompe: aucun roi de France n'eut pareil faible. Elle veut parler de Jacques, roi d'Écosse, fils de Marie Stuart, et qui dut cette crainte, dit-on, à la circonstance de l'assassinat de Riccio, tué sous les yeux de sa mère enceinte.

pour mari: « Il voulait un gendre, dit-elle, qui n'aimât que le militaire, le vin et l'économie. » Certes, dans une société idéale où l'on se figure réunis les Caylus, les Hamilton, les Grammont, les Sévigné, les Coulanges, les Saint-Simon, les Staal de Launay, les Du Deffand, la Margrave n'eût pas été hors de sa place ni dans l'embarras; elle eût trouvé bien vite à payer son écho par maint trait d'esprit et de raillerie bien assénée, qui eût été applaudi de tous et de toutes, de même que son frère, en causant, n'était en reste de mots excellents ni avec Voltaire, ni avec personne; mais à la lecture, et eu égard au genre et à la nature des tableaux, elle garde sa couleur étrange et son accent exotique. Traitons-la donc, sinon comme une Française à l'étranger, du moins comme une amie de la France, et qui, jusque dans le fort de la guerre de Sept ans, écrivait à ce même Voltaire, en lui parlant des Français, alors adversaires déclarés: « J'ai un *chien de tendre* pour eux qui m'empêche de leur vouloir du mal. »

Toutefois sachons bien une chose: la Correspondance entre elle et son frère, que vient de publier M. Preuss, et les remarques que cet exact éditeur y a jointes, nous prouvent que si les Mémoires de la Margrave de Bareith sont sincères, ils ne sont pas toujours très fidèles. Elle les a écrits dans la solitude, et aussi quelquefois dans la mauvaise humeur. Elle dissimule quelques faits, elle en altère d'autres, ou plutôt ils s'altèrent d'eux-mêmes dans sa mémoire et dans son esprit, qu'aigrissent la mauvaise santé et de trop continuels chagrins. Le contrôle qu'on peut maintenant établir entre la dernière partie des Mémoires de la Margrave et sa Correspondance authentique avec Frédéric permet de juger plus équitablement

de quelques-unes de ses assertions. Frédéric y gagne, et elle-même en définitive, quoique prise en faute, n'y perd pas. L'élévation de cœur en effet, la noblesse de sentiments qui était inhérente à sa nature et qui, dans ses Mémoires, est masquée par l'esprit de plaisanterie et de satire, se prononce davantage dans les lettres: la Margrave s'y montre par ses meilleures et ses plus solides qualités, non plus comme le peintre moqueur et caricaturiste de sa famille, mais bien plutôt comme une personne passionnée, aimante, et, quand il le faudra, héroïque et généreuse, dévouée à l'honneur de sa maison; et c'est aussi par ces côtés sérieux et moins connus que nous prendrons plaisir à la dégager et à la dessiner en face de son frère.

Née en 1709 et de trois ans plus âgée que lui, de bonne heure elle aima ce frère plus que tout. Occupée tout le jour par ses maîtres, son unique récréation était de le voir: « Jamais tendresse, dit-elle, n'a égalé la nôtre. Il avait de l'esprit; son humeur était sombre; il pensait longtemps avant que de répondre, mais en récompense il répondait juste. Il n'apprenait que très difficilement, et on s'attendait qu'il aurait avec le temps plus de bon sens que d'esprit. J'étais au contraire très vive... » On voit au château de Charlottenbourg un tableau qui représente Frédéric âgé de trois ans, à la promenade, battant du tambour et paraissant entraîner sa sœur aînée la princesse Wilhelmine, qui l'accompagne et le suit. Elle le protégeait en toute rencontre; quand l'âge de l'étude vint pour lui, elle l'y excita en lui faisant honte de négliger ses talents; elle était sa confidente la plus chère avant qu'il connût le mal: c'était son bon Génie. Ses facultés, à elle, ne paraissent nullement avoir été inférieures à celles

de ce frère si éminent. Elle était de la race des *sœurs de génie*, qui ont en partage le même feu sacré dont le frère célèbre tirera des flammes, et qui l'entretiennent plus pur. Douée de la plus heureuse intelligence, d'un esprit plein de lumière et de saillies, d'une mémoire merveilleuse, de bons et droits sentiments, d'une belle âme faite pour la vertu, jolie dans sa jeunesse avant que le mal l'eût détruite, et ornée de grâces naturelles, elle fut pourtant dès l'enfance une des personnes les plus malheureuses, les plus cruellement maltraitées qui se puissent voir dans aucune classe de la société (je n'excepte pas la plus inférieure), et elle eut de tout temps une existence souffrante et tourmentée, avec bien peu de doux moments. La discorde qui se mit entre ses parents au sujet de son mariage et de celui de son frère, l'égoïsme et le petit génie de la reine leur mère, les violences et les crédulités fabuleuses du roi leur père, en amenant d'horribles scènes domestiques, forcèrent la princesse Wilhelmine à faire de bonne heure les plus tristes et les plus solides réflexions, et la mûrirent avant l'âge. Destinée selon toute apparence à monter sur un trône, celui d'Angleterre, elle ne le désirait que médiocrement et se consola de le manquer. Elle avait de la philosophie dans le meilleur sens du mot, et, avec le sentiment de ce qu'elle était et la volonté de ne condescendre à rien d'indigne, elle souhaitait avant tout une vie sérieuse et tranquille, l'étude, les beaux-arts et la musique, les charmes de la société. Après les heures qu'elle employait auprès de son estimable gouvernante madame de Sonsfeld, personne de mérite qu'un coup du Ciel lui donna pour remplacer l'abominable Leti, ses meilleurs moments, ses seuls bons moments étaient ceux qu'elle passait avec

son frère, et si la raillerie, la satire, le rire aux dépens du prochain les occupaient trop souvent, il faut bien penser que c'était une revanche très permise à des natures supérieures entourées d'êtres grossiers, abjects ou méchants qui les opprimaient. Dans cette raillerie de la princesse Wilhelmine, il se mêlait bien plus de gaieté encore et d'irrésistible sentiment du ridicule que de malice amère; elle ne chercha jamais à rendre à personne le mal qu'elle en avait reçu.

Elle ne paraît pas avoir été faite pour ce qu'on appelle les passions; elle le dit elle-même quelque part:

« Je ne puis tirer grande gloire de ma vertu. Je suis d'opinion que cette qualité ne consiste qu'à résister aux tentations; comme je n'y suis point exposée, et que je possède l'attribut de n'en point être susceptible, je ne puis tirer vanité d'un mérite inné avec moi. Rien ne me fait plus de plaisir qu'un bel opéra, mes oreilles communiquent les doux accents de la voix jusqu'au fond de mon cœur; un beau jardin, de magnifiques bâtiments charment mes yeux; mais si de pareils plaisirs pouvaient faire tort à mon honneur, je m'en priverais. »

Mariée par une boutade de son père au prince héréditaire de Bareith, qu'elle ne connaissait pas auparavant, elle en parle toujours avec estime et affection; elle l'aima, s'attacha tendrement à lui, et n'eut pas d'effort à faire pour mettre son âme en accord avec ses devoirs. Elle souffrit beaucoup de ses inconstances et de ses infidélités. Pourtant cet attachement conjugal n'a pas le caractère d'une passion; c'est plutôt son amitié avec son frère qui aurait pris ce caractère et qui serait devenue un culte, si Frédéric n'y avait porté atteinte plus d'une fois par ses inégalités et ses rudesses involontaires. Cette amitié passionnée

resta sans un refroidissement et sans une tache jusqu'au moment où Frédéric, emporté par la fougue de l'âge et outré par les persécutions domestiques, se livra sans frein à ses mauvais penchants. Elle a noté les altérations sensibles qui se marquaient dans la conduite et la manière d'être de son frère envers elle après ces absences et ces veines d'égarement. Il lui a rendu cette justice, qu'elle fit tout pour l'en tirer:

> Le vice à son aspect n'osait jamais paraître:
> De mes sens mutinés elle m'a rendu maître;
> C'était par la vertu qu'on plaisait à ses yeux.

Ce sont des vers de Frédéric, et non des mauvais.

La première lettre qui ouvre leur Correspondance est de Frédéric, et datée de Custrin, où il était alors enfermé (1er novembre 1730), à la veille du Conseil de guerre que son père avait convoqué pour le juger: il s'agissait de sa tête, et son père voulait qu'on lui appliquât la loi prussienne comme à un déserteur. La lettre est enjouée et faite pour amener un triste sourire sur les lèvres de cette courageuse sœur, qui lui demeura si fidèle et si dévouée en une si affreuse crise. Les lettres suivantes, choisies par l'éditeur dans un nombre fort considérable, sont de peu d'intérêt et, à dire le vrai, un peu enfantines ou un peu écolières; ils font tous deux leur apprentissage de langue et d'esprit; ils achèvent leur rhétorique par lettres. La Margrave, d'ailleurs, est déjà mariée; Frédéric se trouve l'être aussi, malgré lui. Son père paraît souvent fort mal de santé durant ces années, et lui sur le point d'être roi. Les sentiments qu'ils expriment l'un et l'autre sur ce roi redouté qui les a fait tant souffrir, et sur sa perte prochaine, sont ce qu'on peut attendre de natures sincères et dont le fonds n'est pas méchant. Ils le regretteront

peu, ils se consoleront vite, ils souffrent pourtant: la nature parle, la nature *pâtit*, comme ils disent; ils connaissent la *tendresse du sang;* et Frédéric annonçant enfin à sa sœur cette mort, dès longtemps prévue, le fait en ces mots (1er juin 1740):

« Ma très chère sœur, le bon Dieu a disposé hier, à trois heures, de notre cher père. Il est mort avec une fermeté angélique, et sans souffrir beaucoup. Je ne saurais réparer la perte que vous venez de faire en lui que par la parfaite amitié et sincère tendresse avec laquelle, etc. »

Avant cette mort, il y a bien quelques plaisanteries encore, quelques allusions aux manies du roi et à ce qu'on en sait d'ailleurs. La Margrave est malade, comme elle le sera très habituellement par suite des chagrins qui avaient déjà ruiné sa santé et qui abrégèrent sa vie; elle a besoin d'un médecin habile: Frédéric lui en indique un à Berlin, M. de Superville, et lui dit d'écrire au roi pour l'obtenir. Quand elle l'a obtenu, il lui donne le moyen sûr pour le garder près d'elle autant qu'elle le voudra, et même pour entreprendre un voyage s'il le lui ordonne: c'est que le Margrave envoie au roi quelques grands hommes pour son régiment favori; moyennant cette « galanterie de six pieds » faite au roi, tout ira bien; « deux ou trois grands hommes envoyés à propos seront des arguments vainqueurs[1]. » — Le général ministre

1. Dans une lettre de Frédéric à Maupertuis écrite bien des années après, il lui échappe une allusion à la dureté de son père, qui est assez touchante. Maupertuis venait de perdre le sien âgé de quatre-vingt-quatre ans; Frédéric essaie de le consoler par toutes les raisons naturelles: « Vous l'avez vu rassasié de jours, il vous a vu couvert de gloire... » Et il ajoute: « Vous avez eu un bon père, c'est un bonheur que n'ont pas eu tous vos amis. »

Grumbkow, qui a tant persécuté Frédéric et sa sœur, meurt un an avant son maître, laissant une mémoire généralement exécrée. La Margrave engage son frère à lui faire une épitaphe satirique; Frédéric ne s'y prête que pour lui obéir, et le moins possible: « Si M. de Grumbkow, dit-il, ne m'avait jamais fait de mal, je pourrais lui faire une épitaphe; mais tout ce que je pourrais en dire sentirait trop la prévention, et d'ailleurs je crois que ce serait trop d'honneur. » Quand on a lu dans les Mémoires de la Margrave ce qu'ils eurent l'un et l'autre à souffrir de Grumbkow, on trouvera qu'ils en parlent ici avec bien de la douceur et sans rancune. C'est bien plutôt de ses études, de ses vers, de sa musique, de ses concertos, de la métaphysique de Wolff, que Frédéric, en ces années de loisir et d'attente, aime à entretenir sa sœur, et dans les combinaisons idéales de vie philosophique et dévouée aux Muses dont il se berçait volontiers dans ses retraites de Ruppin et de Rheinsberg, il se plaît toujours à la considérer comme un protecteur et un guide, comme son Génie heureux et son bon Démon.

Frédéric devenu roi (1740), le ton affectueux et tendre de la Correspondance n'a pas changé d'abord. Dans sa première année de règne, Frédéric va visiter sa sœur à l'Ermitage près de Bareith, elle vient à son tour le visiter à Berlin; l'amitié, et une amitié vive, exaltée, n'a cessé de respirer dans tout ce qu'ils s'écrivent; Frédéric s'en inspire même pour faire d'assez jolis vers. Ainsi, en quittant l'Ermitage, où il est retourné la voir en 1743:

Ce ne sont point, ma sœur, tous vos brillants plaisirs,
C'est vous seule que je regrette.
Je m'arrache de vous, et je reste à moitié...

Et ici les lettres et les faits ne s'accordent point avec la dernière partie des Mémoires de la Margrave. Celle-ci voudrait y faire croire à un refroidissement soudain de Frédéric roi, et elle s'en plaint comme d'une inconstance sans motif. C'est elle qui eut dans ce qui va suivre les premiers torts; voici comment on les explique. La Margrave, en se mariant, avait désiré avoir près d'elle les nièces de madame de Sonsfeld, sa gouvernante, les demoiselles de Marwitz; plus tard, voyant que son mari paraissait distinguer l'une d'elles, elle fut jalouse et désira la marier. Or, elle n'avait obtenu du feu roi cette jeune personne qu'à la condition expresse et sur sa parole d'honneur qu'elle ne la marierait pas hors de Prusse. Se croyant dégagée de sa promesse par la mort du roi son père, elle passa outre à cette condition et fit épouser à mademoiselle de Marwitz un officier du régiment impérial dont le Margrave était propriétaire. Frédéric, que sa sœur n'avait pas mis dans le secret de ses motifs particuliers, et gardien non moins jaloux que son père des intérêts de la patrie prussienne, trouva à redire à ce mariage étranger, ainsi qu'à d'autres marques que la Cour de Bareith semblait donner, vers ce temps, de son penchant pour l'Autriche, et il en témoigna son mécontentement à sa sœur. La Margrave, ayant précisément achevé d'écrire ses Mémoires durant cette brouille (1744), se laissa aller à la prévention qui la dominait alors, et, en se ressouvenant du passé, elle y fit rejaillir quelque chose de l'irritation présente; ses souvenirs se colorèrent au gré de son humeur. La Correspondance permet aujourd'hui de tout rectifier avec certitude. On y voit la princesse qui ne tarde pas à revenir d'elle-même, et qui fait réparation à son frère pour les dégoûts qu'elle lui

a donnés, et pour les injustices dont elle s'est rendue coupable envers lui. Parmi les lettres qui mènent à l'entière réconciliation, il faut surtout citer celle du 21 février 1748, dans laquelle la Margrave s'épanche avec une tendresse sans réserve:

« Permettez-moi, lui dit-elle, que je vous ouvre mon cœur, et que je vous parle avec confiance et sincérité sur un sujet qui m'a causé depuis quelques années le plus mortel chagrin. Combien de fois ne me suis-je pas reproché l'irrégularité de ma façon d'agir envers vous! Ma dernière maladie, une mort prochaine, ont augmenté mes réflexions. Un mûr examen sur moi-même m'a convaincue que, dans tout le cours de ma vie, je n'avais été coupable qu'à l'égard d'un frère que mille raisons devaient me rendre cher, et auquel mon cœur avait été lié depuis ma tendre jeunesse par l'amitié la plus parfaite et la plus indissoluble. Votre générosité vous a fait oublier mes fautes passées, mais ne m'empêche pas d'y penser à toutes les heures du jour. Une compassion mal placée, et une trop grande faiblesse pour une personne que je me croyais entièrement attachée, m'ont fait faillir. »

Et elle entre dans l'explication sur le chapitre de mademoiselle de Marwitz et sur les sujets de plainte qu'elle a contre elle. Frédéric lui répond avec une parfaite bonté et amitié:

» Mon cœur a toujours été le même à votre égard, et comment ne l'aurait-il pas été? les sujets de différends que nous avons eu étaient si minces dans leur origine, que ç'aurait été bien méconnaître les lois de l'amitié que de se brouiller sérieusement pour des choses qui en valaient si peu la peine. Votre bon cœur a jugé des autres par lui-même. Si vous avez été trompée, la perfidie en est d'autant plus affreuse, et vous n'avez aucun reproche à vous faire. Il est vrai que vous mériteriez de trouver toujours des cœurs semblables au vôtre; mais ils sont rares, ma chère sœur . . . »

A partir de ce moment, toute trace des premiers dissentiments entre eux a disparu; leur amitié renaît de ses cendres plus brillante et plus vive; elle reprend ses liens, plus étroite que jamais, et désormais indissoluble: frère et sœur ne cesseront plus « de faire une âme en deux corps. »

Les neuf années qui précèdent la guerre de Sept ans sont remplies et animées par cette Correspondance tout à fait agréable et à l'honneur de tous deux. Ce fut la belle époque et la plus littéraire du règne de Frédéric; c'est alors qu'il cherche à rassembler autour de lui l'élite des hommes distingués de son temps, et qu'il semble un instant près d'y réussir. Il avait compté d'abord mener ces choses de la science et ce personnel du bel-esprit avec une précision presque administrative. A peine monté sur le trône, il avait écrit à sa sœur (29 juillet 1740): « Nos savants n'arriveront qu'à la fin de l'année, et j'espère de recueillir à Berlin tout ce que ce siècle a produit de plus fameux. Il ne manque uniquement que votre chère personne pour couronner l'œuvre... » A défaut de la princesse, l'œuvre ne lui parut couronnée que lorsque, dix ans après, il eut Voltaire. Il paya cher, on le sait, cette courte satisfaction, et Voltaire aussi. La manière dont Frédéric parle de lui à sa sœur, et dont il parle aussi des autres beaux-esprits en toute vérité et sincérité, est piquante. Voltaire, dans ce fameux séjour, ne se brouilla finalement avec Frédéric que parce qu'il avait commencé par avoir à Berlin procès sur procès, qu'il s'était brouillé auparavant avec ses autres confrères les gens de lettres, et qu'il avait introduit la guerre civile dans l'Académie:

« L'affaire de Voltaire (un procès avec le juif Hirschel) n'est pas encore finie, écrivait Frédéric à sa sœur (2 février

1751). Je crois qu'il s'en tirera par une gambade; il n'en aura pas moins d'esprit, mais son caractère en sera plus méprisé que jamais. Je le verrai quand tout sera fini; mais, à la longue, j'aime mieux vivre avec Maupertuis qu'avec lui. Son caractère est sûr, et il a plus le ton de la conversation que le poète, qui, si vous y avez bien pris garde, dogmatise toujours. »

C'est la première fois que j'entends faire ce reproche à Voltaire causeur, de dogmatiser toujours; je ne m'étonne pas que peu de gens le lui aient fait: c'est que bien peu étaient en mesure de le lui faire. Voltaire devenu célèbre n'avait plus son égal; chacun en sa présence baissait pavillon et l'écoutait volontiers. Pourvu qu'il se dessinât et qu'il fût lui-même, on ne trouvait jamais qu'il en dît trop. Frédéric, qui aimait à contredire à son tour et à croiser le fer sans céder du terrain, rencontrait en lui un interlocuteur exclusif et tranchant: c'étaient, après tout, deux *esprits rois;* ils pouvaient avoir de belles entrevues, plutôt qu'une habitude et une égalité d'entretiens.

Séduit par l'esprit de Voltaire, Frédéric tient bon tant qu'il peut contre les tracas et les zizanies qu'a engendrées son séjour; il exprime pourtant à ce sujet plus d'une pensée de pur bon sens et de morale pratique, et qui peut servir de leçon aux littérateurs de tous les temps:

« Après avoir goûté de tout et essayé de tous les caractères, écrit-il à sa sœur (29 décembre 1751), on en revient toujours aux personnes de mérite: Il n'y a que la vertu de solide, mais elle est rare à trouver. »

« Ici, lui dit-il encore (13 mars 1753), le Diable s'est incarné dans nos beaux-esprits; il n'y a plus moyen d'en venir à bout. Ces gens n'ont d'esprit que dans la société; ils sont sévères sur leurs ouvrages pour ne point être critiqués par d'autres, et indulgents sur leur conduite,

qui d'ordinaire est ridicule, et qu'ils croient ne point passer à la postérité. »

« Vous me voyez encore effarouché (16 juin 1753) de mes aventures avec messieurs les beaux-esprits; mais j'ai essuyé quelques éclaboussures en passant, comme il arrive qu'on reçoit des coups en voulant séparer des gens qui se battent. »

« C'est une consolation pour les bêtes de voir qu'avec tant d'esprit souvent on n'en vaut pas mieux. » (21 novembre 1754.)

Je ne donne ici que la moralité que tire Frédéric de ce démêlé avec Voltaire: quant à ses jugements sur l'homme, ils sont trop sévères, trop durs, pour qu'une plume française se complaise à les répéter. La Margrave de Bareith, qui avait vu les choses d'un peu plus loin, resta, même dans le premier moment de l'éclat, plus indulgente au poète: il continuait de lui écrire, et au plus fort de l'orage il eut soin de se la concilier:

« Les lettres qu'il a écrites à ses amis ici (à Bareith), dit-elle à son frère, lettres qui sont écrites sans défiance et qu'on ne m'a montrées qu'après de fortes instances, sont fort respectueuses sur votre sujet. Il vous donne le juste titre de grand homme. Il se plaint de la préférence que vous avez donnée à Maupertuis, et de la prévention que vous avez contre lui. Il raille fort piquamment sur le sujet de ce dernier, et *je vous avoue*, mon cher frère, *que je n'ai pu m'empêcher de rire en lisant l'article; car il est tourné si comiquement qu'on ne saurait garder son sérieux.* »

Elle était donc gagnée *quand même* par ce tour charmant, spirituel, amusant, qui reconquit plus tard Frédéric; elle fit comme la postérité, elle rit et elle fut désarmée. Elle était bien Française en cela.

Voltaire, reconnaissant de son procédé et de tout ce qu'elle eut avec lui de gracieux pour lui

faire oublier l'accident de Francfort, lui a rendu ce témoignage: « Jamais une si belle âme ne sut mieux faire les choses décentes et nobles, et réparer les désagréables[1]. »

L'aventure de Voltaire rendit Frédéric plus circonspect. La Margrave s'étant avisée de lui parler du brillant Saint-Lambert comme d'un hôte et d'un académicien possible, il lui répond (20 janvier 1754):

« J'ai entendu parler de Saint-Lambert, dont vous faites mention, ma très chère sœur, mais je ne crois pas que ce soit un homme qui me convienne. Ces jeunes Français sont trop peu philosophes pour s'accommoder de la vie solitaire que je mène: ce n'est le fait que de gens qui se sont dévoués aux Lettres. »

D'Alembert serait plus l'homme de Frédéric; celui-ci en parle en des termes si naturels, qu'on croit voir la personne même dans sa modestie de grand géomètre, et quand Diderot ne le poussait pas aux affaires de parti (7 juillet 1755):

« J'ai vu à Wesel d'Alembert, qui me paraît un très aimable garçon; il a beaucoup de douceur et de l'esprit,

1. On lit dans les *Lettres inédites de Voltaire* récemment publiées par M. Alphonse François, dans une lettre à Moncrif, datée de Colmar le 24 avril 1754 (tome I, page 241): « Je fus tout ébahi hier quand on vint me dire dans ma solitude de Colmar que la sœur du roi de Prusse, madame la Margrave de Bareith, m'attendait à souper, et où? à son auberge. J'y vais en me frottant les yeux. Elle veut m'emmener en Languedoc, où elle va passer l'hiver pour sa santé... Croiriez-vous que cette sœur du roi de Prusse a voulu absolument voir ma nièce? Elle lui a fait toutes les excuses possibles d'une certaine aventure de Cimbres et de Sicambres, et elle a fini par me faire un présent magnifique. Tout cela, d'un bout à l'autre, a l'air d'un rêve. » En écrivant ainsi à Moncrif, Voltaire comptait bien que son récit courrait la ville et la Cour.

joint à un profond savoir, sans prétentions. Il m'a promis de venir, l'année qui vient, passer trois mois chez moi, et alors nous capitulerons peut-être pour plus longtemps.

D'Alembert alla faire une visite au roi à Berlin, mais il ne capitula point et demeura fidèle à ses amitiés de Paris.

Parmi les hommes de lettres qui moururent à Berlin, il en est un assez peu estimé et dont les ouvrages sont dès longtemps au rebut: ne croyez pas que Frédéric les trouvât bons, mais il nous fait du personnage un portrait vivant et parlant, qui dit tout en quelques lignes:

« Nous avons perdu le pauvre La Mettrie (21 novembre 1751). Il est mort pour une plaisanterie, en mangeant tout un pâté de faisan...; il s'est avisé de se faire saigner pour prouver aux médecins allemands qu'on pouvait saigner dans une indigestion; cela lui a mal réussi... Il est regretté de tous ceux qui l'ont connu. Il était gai, bon diable, bon médecin, et très mauvais auteur; *mais en ne lisant pas ses livres, il y avait moyen d'en être très content.* »

Ainsi, ne connaître des uns que leurs livres, et, pour plus de sûreté, se priver de leur personne; — des autres, ne connaître que la personne, en évitant soigneusement leurs livres: la recette est bonne à retenir, et peut-être quelquefois encore à appliquer.

Ces diverses nouvelles que Frédéric écrit à sa sœur ne sont que des accidents de leur Correspondance: le fond est plutôt de leurs sentiments, de leurs pensées, de questions morales ou métaphysiques que la sœur propose au frère et que celui-ci s'applique à résoudre, par exemple: « De la différence qu'il y a entre la constance en estime et la constance en amour. » Elle a du loisir à Bareith, et ce ne sont que les sujets et les vis-à-vis qui lui

manquent pour y fonder à sa manière un petit hôtel de Brancas ou de Rambouillet. Les opéras, les chanteurs et cantatrices, qui sont un de ses plaisirs, ne lui suffisent pas: elle a besoin de conversation; il y a des vides et des silences autour d'elle: « Nos entretiens me semblent comme la musique chinoise, où il y a de longues pauses qui finissent par des tons discordants. » Cette conversation qui lui manque de près, elle la cherche au loin, et elle trouve heureusement dans son frère un correspondant qui a du temps pour tout. Je ne sais s'il est bien vrai, comme il le dit, qu'il se sent esclave d'être roi et que c'est un métier qu'il ne fait que par pure nécessité et parce que sa naissance l'y condamne: « La plupart du monde ambitionne de s'élever; pour moi, je voudrais descendre, si pour prix de ce sacrifice, qui n'en serait pas un parce qu'il ne me coûterait rien, j'obtenais la liberté. » Cette liberté, s'il l'avait eue entière, aurait bien pu l'embarrasser, de l'ambition dont il était, et avec son activité ardente. Dans un voyage que la Margrave fait pour sa santé en Italie, elle lui cueille à Naples une branche du laurier de Virgile, et la lui envoie comme un don offert par l'Ombre du poète au héros rival d'Alexandre. Frédéric se prête peu à ces enthousiasmes de sa sœur, et quoiqu'il ait alors les cinq victoires de ses deux guerres de Silésie, il paraît réellement confus du compliment: « Je vous avoue que je suis tombé de mon haut en recevant une couronne de lauriers de vos mains. S'il y avait quelque chose de capable de renverser ma chétive cervelle, ç'aurait été les choses obligeantes que vous y ajoutez...; mais, ma chère sœur, en faisant un retour sur moi-même, je n'y trouve qu'un pauvre individu composé d'un mélange de bien et de mal;

souvent très mécontent de soi-même, et qui voudrait fort avoir plus de mérite qu'il n'en a; fait pour vivre en particulier, obligé de représenter; philosophe par inclination, politique par devoir; enfin, qui est obligé d'être tout ce qu'il n'est pas, et qui n'a d'autre mérite qu'un attachement religieux à ses devoirs. » En paraissant se diminuer ainsi, en repoussant nettement tout prestige, et en rejetant loin de lui tout ce qui est du demi-dieu, Frédéric avait soin de se faire encore ressemblant à un très bel idéal de roi. Mais ce qu'on peut dire après cette lecture, c'est qu'il y justifie assez bien sa définition, et que, dans cette Correspondance de frère à sœur, il se met tout entier par un côté de sa nature, par le côté littéraire, le côté artiste, virtuose et bel-esprit. Ce n'est point seulement par complaisance et pour condescendre à autrui qu'il entre dans cette variété de matières, c'est bien par goût, avec abandon et plaisir. Il n'y a presque rien du roi, c'est un particulier qui cause de ce qui ferait le charme de sa vie. Et toute cette familiarité du *vieux frère* (comme il s'appelle) se relève d'une constante admiration pour cette sœur qu'il estime évidemment supérieure à lui par les talents et la beauté de l'intelligence, par le *génie*, il articule le mot: « S'il y a un être créé digne d'avoir une âme immortelle, c'est vous, sans contredit; s'il y a un argument capable de me faire pencher vers cette opinion, c'est votre génie[1]. » Il est prodigue envers elle d'attentions,

1. On lit chez un autre écrivain français de Berlin, chez Ancillon, cette pensée, qui n'est que celle de Frédéric sous une forme plus générale: « Il y a des âmes tellement riches, que, dans leurs développements successifs et graduels, elles semblent pouvoir remplir l'éternité: ces âmes prouvent l'immortalité de notre être. Il y a d'autres

de petits présents; il entre dans ses peines, il tremble pour sa vie; il nous la fait voir avec « un je ne sais quoi de gracieux, un air de dignité tempérée par l'affabilité, » que les Mémoires de la Margrave ne nous indiqueraient pas; il nous intéresse, en un mot, par l'affection respectueuse qu'elle lui inspire, à cette frêle créature d'élite, à « ce corps si faible et cette santé délicate à laquelle est jointe une si belle âme. »

La guerre de Sept ans, en venant rompre le cours des prospérités de Frédéric et de ses loisirs si bien occupés, mit à l'épreuve l'âme de sa sœur, cette âme supérieure et sensible, et nous permet de l'apprécier par ses plus hauts côtés, dans son attitude vraiment historique.

Cette guerre, Frédéric la voyait de loin venir, quoiqu'elle l'ait en définitive un peu surpris. Sa sœur la présageait et la craignait dès 1755, en observant les lointaines escarmouches entre l'Angleterre et la France au sujet des limites du Canada, et les hostilités maritimes qui en furent la suite:

« Vous me marquez vos craintes pour la guerre, lui écrivait-il (21 septembre 1755); mais, ma chère sœur, il y a bien loin de la rivière d'Ohio à la Sprée, et du fort de Beau-Séjour à Berlin. Je parierais bien que les Autrichiens ne marcheront pas sitôt en Flandre. La guerre voyage en grande dame: elle a commencé en

âmes qui paraissent tellement au niveau des misères de la vie humaine, qu'il semble que l'étoffe manquerait si l'on voulait faire d'elles autre chose que ce qu'il faut pour la vie actuelle; et ces âmes paraissent au premier coup d'œil démentir la doctrine de l'immortalité. » Mais Frédéric y met moins de façons, et il n'hésite pas à placer le niveau moyen de l'humanité au-dessous d'une trop sublime espérance.

Amérique, à présent elle est arrivée dans l'Océan et dans la Manche; elle n'a pas débarqué encore, et si elle prend terre le printemps qui vient, elle pourrait peut-être, pour plus grande commodité, cheminer en litière, de sorte qu'on la verra venir de loin; et, après tout, on est exposé à tant de hasards dans le cours commun de la vie, que la guerre n'y ajoute qu'un petit degré de plus. »

Bientôt les deux puissances rivales, sentant qu'une lutte ouverte était inévitable, travaillèrent à engager dans leur querelle les divers États du Continent: la France s'allia à l'Autriche, l'Angleterre s'unit à la Prusse. Frédéric, recevant le duc de Nivernais comme ambassadeur du Cabinet de Versailles, exprimait à sa sœur le regret de ne pouvoir jouir en lui de l'homme aimable. Engagé, disait-il, dans des négociations très délicates et très épineuses, il craignait que ses lettres ne se ressentissent de son ennui. Après avoir tâté l'Autriche et s'être assuré de ses mauvais desseins, il se décida à prendre les devants et à entrer en campagne sans déclaration préalable. C'était le conseil de sa sœur.

« Votre volonté est accomplie, lui écrivait-il après la victoire de Lowositz (4 octobre 1756); impatienté par les longueurs des Saxons, je me suis mis à la tête de mon armée de Bohême, et j'ai marché d'Aussig à un nom qui m'a paru de bon augure, étant le vôtre, au village de *Welmina*. J'ai trouvé les Autrichiens ici, etc. »

La formidable année 1757 commence; c'est celle qui fut la plus fertile en péripéties de toutes sortes, et où Frédéric parut épuiser toutes les chances contradictoires de la fortune: il n'en eut plus dans les années suivantes que des répétitions encore bien rudes, mais affaiblies. La Margrave prend la part la plus entière à son sort; elle l'admire comme son héros, comme le plus grand prince régnant,

« et un de ces phénomènes qui ne paraissent tout au plus qu'une fois dans un siècle. » Après ses premiers succès dont il ne profite peut-être pas autant qu'il aurait pu[1], elle le voit près d'être écrasé entre les trois puissances ennemies: elle brûle de s'entremettre en sa faveur. Les événements le pressent d'y consentir. Après la perte de la bataille de Kolin (le 18 juin), il se montre disposé à laisser agir dans ses intérêts cette sœur au courage viril, qui ne saurait rien lui conseiller que de digne. Elle lui avait offert de tenter une voie de conciliation du côté de la France:

« Votre courrier ne m'est parvenu qu'à présent, lui écrit-il (28 juin). Si vous pouviez préparer l'esprit des Français à s'expliquer envers vous des conditions de la paix, pour que l'on pût juger de leurs intentions et voir s'il y aurait quelque chose à faire avec eux; si vous les priiez de vous confier leurs demandes, assurant de n'en point faire un mauvais usage, et leur répondant des bonnes dispositions dans lesquelles j'étais, peut-être verrait-on si ce traité est vrai, qu'on les suppose avoir fait avec les Autrichiens, et du moins pourrait-on juger par leurs propositions à quoi l'on peut s'attendre d'eux en cas de besoin. Si la paix me venait par vos mains, elle me serait doublement chère, et vous auriez l'honneur d'avoir pacifié l'Allemagne. »

L'adversité a cela de particulier, qu'elle donne à Frédéric le sentiment du *droit*, qu'il n'a pas toujours eu très présent et très vif en toutes les circonstances de sa vie: en cette crise d'alors, il se considère comme iniquement assailli et traqué, lui le champion d'une grande et juste cause, le

1. Il faut lire au tome VII des *Mémoires de Napoléon* (1830), pages 161-339, une appréciation sommaire et lumineuse de toutes les opérations militaires de Frédéric dans la guerre de Sept ans.

soutien de la liberté de l'Allemagne et de l'indépendance protestante: « L'Allemagne est à présent dans une terrible crise: je suis obligé de défendre seul ses libertés, ses privilèges et sa religion; si je succombe, pour le coup, c'en sera fait. » Il ajoute ces remarquables paroles, qui ont dans sa bouche une singulière autorité et dont il paraît s'être mal souvenu dans d'autres temps:

« A-t-on jamais vu que trois grands princes complotent ensemble pour en détruire un quatrième qui ne leur a rien fait? Je n'ai eu aucun démêlé ni avec la France ni avec la Russie, encore moins avec la Suède. Si dans la société civile trois bourgeois s'avisaient de dépouiller leur cher voisin, ils seraient proprement roués par ordonnance de la justice. Quoi! des souverains qui font observer ces mêmes lois dans leurs États donnent des exemples aussi odieux à leurs sujets! Quoi! ceux qui doivent être les législateurs du monde enseignent le crime par leur exemple! O temps! ô mœurs! »

On a quelquefois de ces accès et de ces cris de justice quand on est dans le malheur et dans l'oppression. Le signe des belles et tout à fait grandes âmes est de n'en jamais perdre la conscience ni l'habitude aux heures de la force et de la prospérité.

La Margrave n'avait pas besoin de longs raisonnements pour croire au bon droit de son frère, pour se confier en ce qu'elle appelait sa grande âme, et que nous appellerons seulement son grand caractère. Elle sentait instinctivement comme lui, elle avait le cœur à l'unisson du sien: « Il faut être ce que la naissance, qui en décide, nous fait en entrant au monde. J'ai cru qu'étant roi, disait Frédéric, il me convenait de penser en souverain, et j'ai pris pour principe que la réputation d'un prince devait lui être plus chère que la vie. » Elle épouse donc complètement ses intérêts et sa destinée. Déjà mortellement atteinte du mal qui

doit l'enlever, elle multiplie les démarches, les correspondances, tente plusieurs ouvertures, frappe à plus d'une porte et devient sa secrète et active négociatrice pendant qu'il guerroie.

Frédéric lui écrit le 7 juillet (1757) ces paroles significatives, qui définissent bien, dans ces conjonctures si graves, le rôle délicat qu'elle s'est donné et qu'il lui confirme:

« Puisque, ma chère sœur, vous voulez vous charger du grand ouvrage de la paix, je vous supplie de vouloir envoyer ce M. de Mirabeau *(ce nom est-il bien exact?)* en France. Je me chargerai volontiers de sa dépense; il pourra offrir jusqu'à cinq cent mille écus à la favorite *(madame de Pompadour)* pour la paix, et il pourrait pousser les offres beaucoup au delà si en même temps on pouvait l'engager à nous procurer quelques avantages. Vous sentez tous les ménagements dont j'ai besoin dans cette affaire, et combien peu j'y dois paraître; le moindre vent qu'on en aurait en Angleterre pourrait tout perdre. Je crois que votre émissaire pourrait s'adresser de même à son parent qui est devenu ministre *(Bernis)*, et dont le crédit augmente de jour en jour. Enfin, je m'en rapporte à vous. A qui pourrais-je mieux confier les intérêts d'un pays que je dois rendre heureux qu'à une sœur que j'adore, et *qui, quoique bien plus accomplie, est un autre moi-même?* »

C'est peu après ce temps que la Margrave songea à se servir de Voltaire pour une tentative du même genre et qui avait le même but, mais qui ne paraît point se rattacher à la précédente.

Elle n'avait cessé d'être en de bons termes avec Voltaire et de correspondre avec lui avant et depuis sa disgrâce de Berlin: « Je vous ai promis, monsieur, de vous écrire, et je vous tiens parole, lui disait-elle en décembre 1750 au début de leur relation, quinze jours après l'avoir vu à Berlin. J'espère que notre correspondance ne sera pas

aussi maigre que nos deux individus, et que vous me donnerez souvent sujet de vous répondre. » Continuant plume en main les plaisanteries des petits soupers, elle se disait la *Sœur Wilhelmine* ou la *Sœur Guillemette*, de la même abbaye que *Frère Voltaire*. Je ne réponds pas du goût parfait de toutes les plaisanteries qu'on trouve dans ces premières lettres de la Margrave; elle est beaucoup de son siècle, et un peu de son pays. Elle s'en doute bien elle-même, et voudrait que Voltaire vînt donner à sa petite société un dernier tour, un dernier poli de civilisation en faisant « un pèlerinage à Notre-Dame de Bareith. » Il promet toujours et ne vient jamais: « Vous me faites éprouver le sort de Tantale: soyez donc archi-Germain dans vos résolutions, et procurez-moi le plaisir de vous revoir. » On a joué chez elle le *Mahomet:* « Les acteurs se sont surpassés, et vous avez eu la gloire d'émouvoir nos cœurs Franconiens. » Elle demande décidément au poète philosophe de « la conduire dans le chemin de la vérité: » et en attendant, elle lui fait des objections, mais des objections dans un sens plus avancé, plus radical. Il lui avait envoyé son poème sur *la Loi naturelle:* elle lui propose des doutes sur sa théorie, un peu trop platonicienne selon elle; il semble que pour son compte elle adopterait plutôt celle de Hobbes, de Pascal, et de ceux qui ne cherchent l'origine de la justice que dans l'amour de la conservation et dans la seule utilité de la société. Mais assez peu nous importe cette philosophie de la Margrave, qui n'est guère qu'une variante de celle de son frère: nous nous attachons surtout aux sentiments actifs et dévoués qu'elle déploya et qui la caractérisent mieux.

Elle songea donc, dans le moment critique et

décisif, après la perte de la bataille de Kolin, à profiter du zèle de Voltaire et de son désir de réparer ses torts envers Frédéric. Elle s'ouvrit à lui par lettres vers le mois d'août 1757. L'ami de Voltaire, le maréchal de Richelieu, arrivait en Allemagne pour commander l'armée française; il y avait peut-être quelque chose à tenter de son côté. Il s'agissait, pour sauver Frédéric, ou de détacher de la coalition, ou du moins de ralentir la France, de convaincre celle-ci, par une voie ou par une autre, qu'il n'était nullement de son intérêt que le roi de Prusse fût détruit, et que, si malheur lui arrivait, elle aurait plus tard à s'en repentir. Voltaire se mit aussitôt à l'œuvre avec une activité que quelques lettres de sa Correspondance connue faisaient déjà soupçonner, et que d'autres lettres récemment publiées viennent de mettre en pleine lumière[1]. Voltaire alors en Suisse, aux *Délices*, et très lié avec les Tronchin de Genève, eut l'idée d'employer un des membres de cette famille, Tronchin, banquier à Lyon, et de le prendre pour son intermédiaire auprès de l'archevêque de cette ville, le cardinal de Tencin, autrefois du Conseil du roi, mis de côté pour le moment, mais qui avait toujours des intelligences à Versailles et des lueurs d'espérances d'y revenir.

« Vous pourriez bien, écrit-il à ce Tronchin (27 septembre 1757), me faire un plaisir en vous confiant à mon amitié et à ma discrétion. Je sais à qui madame la Margrave de Bareith s'est adressée pour une négociation qui n'a pas réussi. Vous avez souvent des conversations avec *un homme qui est au fait*, quoiqu'il soit éloigné du Cabinet,

1. Voir les deux volumes de Lettres publiées à la librairie Didier par M. Alphonse François (1856), et aussi des articles de la *Revue Suisse*, par M. E.-H. Gaullieur (juin-juillet 1855).

et que les idées de ce Cabinet puissent changer d'un jour à l'autre. Ses lumières et son expérience, jointes à sa correspondance, peuvent le mettre en état de juger si on est effectivement dans l'intention d'abandonner le roi de Prusse à toute la rigueur de sa mauvaise destinée, en cas qu'il soit sans ressource, et si on veut détruire absolument une balance qu'on a jugée longtemps nécessaire. Vous pourriez aisément, dans la conversation, savoir ce qu'en pense *l'homme instruit* dont j'ai l'honneur de vous parler. Comptez que ni vous ni lui ne serez point compromis. Fiez-vous à ma parole d'honneur, et ne regardez point la prière que je vous fais comme l'effet d'une vaine curiosité: j'ai quelque intérêt à être instruit... »

Et le 20 octobre 1757:

« Il m'a paru que madame la Margrave avait une estime particulière pour un homme respectable *(il est bon de savoir d'avance qu'il s'agit toujours du cardinal de Tencin)* que vous voyez souvent. J'imagine que si elle écrivait directement au roi une lettre touchante et raisonnée, et qu'elle adressât cette lettre à la personne dont je vous parle, cette personne pourrait, sans se compromettre, l'appuyer de son crédit et de son conseil. Il serait, ce me semble, bien difficile qu'on refusât d'être l'arbitre de tout, et de donner des lois absolues à un prince qui croyait, le 17 juin *(veille de la bataille de Kolin)*, en donner à toute l'Allemagne. Qui sait même si la personne principale qui aurait envoyé la lettre de madame la Margrave au roi, qui l'aurait appuyée, qui l'aurait fait réussir, ne pourrait pas se mettre à la tête du Congrès qui réglerait les destinées de l'Europe? Ce ne serait sortir de sa retraite honorable que pour la plus noble fonction qu'un homme puisse faire dans le monde, ce serait couronner sa carrière de gloire. »

Le cardinal de Tencin, dans une Note dictée par lui à Tronchin, se prêtait à l'ouverture, tout en repoussant doucement la perspective ambitieuse qu'on lui faisait entrevoir; il y disait:

« Le plan est admirable: je l'adopte en entier, à l'exception de l'usage qu'il voudrait faire de moi, en me mettant à la tête de la négociation. Je n'ai besoin ni d'honneurs ni de biens, et, comme lui, je ne songe qu'à vivre en *évêque philosophe*. Je me chargerai très volontiers de la lettre de madame la Margrave, et je pense qu'elle ferait très bien, dans la lettre qu'elle m'écrira, de mettre les sages réflexions que M. de Voltaire emploie dans la sienne concernant l'agrandissement de la maison d'Autriche... »

Une lettre, dans le sens voulu, fut écrite par la Margrave et adressée non pas au roi, mais au cardinal; la lettre au roi ne devait venir qu'après qu'on aurait sondé le terrain à Versailles. Pendant ce temps-là, on agissait également auprès du maréchal de Richelieu, alors général de l'armée française en Saxe, et, sans rien obtenir quant à l'ensemble des affaires, on parvenait personnellement, par des moyens indirects, à le ralentir. Il y eut là des semaines terribles d'angoisse pour la Margrave. Berlin avait été deux jours au pouvoir de l'armée autrichienne, qui en avait rançonné les habitants. Frédéric, dans les singuliers vers qu'il rimait vaille que vaille dans les courts entr'actes des combats, et qui couraient ensuite presque autant que des bulletins, avait manifesté un dessein plus antique que moderne: c'était, après avoir tenté un dernier grand coup, de ne point survivre à sa ruine, de se donner la mort. Il avait dit dans l'*Épître* à d'Argens:

Ami, le sort en est jeté;
Las du destin qui m'importune,
Las de ployer dans l'infortune, etc.

Il l'allait redire à Voltaire, dans les meilleurs vers qu'il ait faits:

Pour moi, menacé du naufrage,
Je dois, en affrontant l'orage,
Penser, vivre, et mourir en roi.

Il le répétait à sa sœur en finissant l'*Épître* à elle adressée (août 1757):

Ainsi, mon seul asile et mon unique port
Se trouve, chère sœur, dans les bras de la mort.

Sa sœur lui répondit aussitôt (15 septembre):

« Votre lettre et celle que vous avez écrite à Voltaire, mon cher frère, m'ont presque donné la mort. Quelles funestes résolutions, grand Dieu! Ah! mon cher frère, vous dites que vous m'aimez, et vous me plongez le poignard dans le cœur. Votre *Épître* que j'ai reçue m'a fait répandre un ruisseau de larmes. J'ai honte à présent de tant de faiblesse. Mon malheur serait si grand, que j'y trouverais de plus dignes ressources. *Votre sort décidera du mien; je ne survivrai ni à vos infortunes, ni à celles de ma maison. Vous pouvez compter que c'est ma ferme résolution.* Mais, après cet aveu, j'ose vous supplier d'examiner le pitoyable état de votre ennemie *(Marie-Thérèse)* lorsque vous étiez devant Prague. C'est le changement subit de la fortune pour les deux partis: ce changement peut se renouveler lorsqu'on y pensera le moins. César fut esclave des pirates, et devint le maître de la terre. Un grand génie comme le vôtre trouve des ressources quand même tout est perdu... »

Voltaire écrivait à Frédéric dans le même sens, et rachetait tous ses torts passés par le bon sens et la franchise de ses remontrances. Se tuer pour ne pas céder, dans la position de Frédéric, c'était faire acte de fierté encore plus que de courage, surtout de courage patriotique et civil:

« Les Caton et les Othon, lui disait Voltaire, dont Votre Majesté trouve la mort belle, n'avaient guère autre chose à faire qu'à servir ou qu'à mourir; encore Othon n'était-il pas sûr qu'on l'eût laissé vivre; il prévint

par une mort volontaire celle qu'on lui eût fait souffrir. Nos mœurs et votre situation sont bien loin d'exiger un tel parti; en un mot, votre vie est très nécessaire: vous sentez combien elle est chère à une nombreuse famille, et à tous ceux qui ont l'honneur de vous approcher. Vous savez que les affaires de l'Europe ne sont jamais longtemps dans la même assiette, et que c'est un devoir pour un homme tel que vous de se réserver aux événements. J'ose vous dire bien plus; croyez-moi, si votre courage vous portait à cette extrémité héroïque, elle ne serait pas approuvée; vos partisans la condamneraient, et vos ennemis en triompheraient. »

Quant à la Margrave, après avoir fait ses objections à Frédéric, elle n'hésitait pas et se tenait prête à partager et à imiter son sort: « Je suis dans un état affreux, écrivait-elle à Voltaire (le 19 août), et ne survivrai pas à la destruction de ma maison et de ma famille: c'est l'unique consolation qui me reste. » Et le 16 octobre: « Notre situation est toujours la même: *un tombeau fait notre point de vue.* Quoique tout semble perdu, il nous reste des choses qu'on ne pourra nous enlever: c'est la fermeté et les sentiments du cœur. » Cependant, Frédéric discutait librement avec elle de ses résolutions tragiques, de leur commune et unanime destinée; il sentait la force des raisons qu'on lui opposait, et il les admettait en partie:

« Si je ne suivais que mon inclination, *je me serais dépêché* d'abord après la malheureuse bataille que j'ai perdue; mais j'ai senti que ce serait faiblesse, et que c'était mon devoir de réparer le mal qui était arrivé. Mon attachement à l'État s'est réveillé; je me suis dit: Ce n'est pas dans la bonne fortune qu'il est rare de trouver des défenseurs, mais c'est dans la mauvaise. »

Mais cet attachement à l'État ne le pouvait contraindre, prétendait-il, au delà de certaines

limites, et il y avait des humiliations qu'il ne se croyait pas tenu de subir:

« Vous verrez par le billet ci-joint ce que je tente encore; c'est le dernier essai. La reconnaissance, le tendre attachement que j'ai pour vous, cette amitié de vieille roche qui ne se dément jamais, m'oblige d'en agir sincèrement avec vous. Non, ma divine sœur, je ne vous cacherai aucune de mes démarches, je vous avertirai de tout; mes pensées, le fond de mon cœur, toutes mes résolutions, tout vous sera ouvert et connu à temps. Je ne précipiterai rien, mais aussi me sera-t-il impossible de changer de sentiments... Je suis très résolu de lutter encore contre l'infortune; mais en même temps suis-je aussi résolu de ne pas signer ma honte et l'opprobre de ma maison... Quant à vous, mon incomparable sœur, je n'ai pas le cœur de vous détourner de vos résolutions. Nous pensons de même, et je ne saurais condamner en vous les sentiments que j'éprouve tous les jours... Il ne me reste que vous seule dans l'univers, qui m'y attachiez encore; mes amis, mes plus chers parents sont au tombeau; enfin, j'ai tout perdu. Si vous prenez la résolution que j'ai prise, nous finissons ensemble nos malheurs et notre infortune, et c'est à ceux qui restent au monde à pourvoir aux soins dont ils seront chargés, et à porter le poids que nous avons soutenu si longtemps. Ce sont là, mon adorable sœur, de tristes réflexions; mais elles conviennent à mon état présent. Au moins ne pourra-t-on pas dire que j'aie survécu à la liberté de ma patrie et à la grandeur de ma maison, et l'époque de ma mort deviendra celle de la tyrannie de la maison d'Autriche. »

Les distances, les difficultés des chemins amenaient entre lui et la Margrave des interruptions et des intervalles de silence qui faisaient craindre à celle-ci que tout ne fût accompli et consommé: témoin cette lettre fiévreuse, délirante, et qui exprime le moment le plus exalté, le paroxysme de sa tendresse et de son inquiétude:

« La mort et mille tourments ne sauraient égaler l'affreux état où je suis. Il court des bruits qui me font frémir: on dit que vous êtes dangereusement blessé; d'autres (disent), malade. En vain je me suis tourmentée pour avoir de vos nouvelles; je ne puis en apprendre. O mon cher frère! quoi qu'il puisse vous arriver, je ne vous survivrai pas. Si je reste encore dans la cruelle incertitude, où je suis, j'y succomberai, et je serai heureuse. J'ai été sur le point de vous envoyer un courrier, mais je n'ai osé le faire. Au nom de Dieu, faites-moi écrire un mot. Je ne sais ce que j'ai écrit; j'ai le cœur déchiré, et je sens qu'à force d'inquiétude et d'alarmes, mon esprit s'égare. O mon cher adorable frère! ayez compassion de moi. Veuille le Ciel que je me trompe, et que vous me fassiez gronder! mais la moindre chose qui vous regarde me pénètre le cœur et alarme trop vivement ma tendresse. Que je périsse mille fois, pourvu que vous viviez et que vous soyez heureux! Je ne puis en dire davantage; la douleur me suffoque... » (15 octobre 1757.)

Dans cette extrémité, tandis que Frédéric raisonnait de sa situation en homme qui avait lu et médité le chapitre XII^e^ *de la Grandeur et de la Décadence des Romains*, et qu'il prétendait usurper le droit le plus ambitieux pour un mortel, celui de *finir la pièce* où il était acteur en ce monde *à l'endroit où il le voulait*, les choses subitement changèrent, et un souffle léger de la fortune vint rendre vaines ces altières réminiscences de Caton. On sait les circonstances imprévues de la bataille de Rosbach: une marche fausse, prolongée, devant un ennemi bien posté, qui avait eu le temps de se ranger en bataille, amena une défaite facile et prompte, mais dont l'effet moral fut immense. « C'était une *bataille en douceur*, dit Frédéric en l'annonçant à la Margrave (5 novembre). Grâce à Dieu, je n'ai pas eu cent hommes de morts.» Mais il avait le droit d'ajouter: « A présent je descendrai en paix dans la tombe, depuis que la réputation

et l'honneur de ma nation est sauvé. Nous pouvens être malheureux, mais nous ne serons pas déshonorés. »

Dans sa joie la Margrave adressait à Voltaire un bulletin détaillé; elle y joignait l'assurance que les bonnes intentions pour la paix étaient toujours les mêmes après comme avant: « J'écrirai au premier jour au cardinal (de Tencin); assurez-le, je vous prie, de toute mon estime, et dites-lui que je persiste toujours dans mon système de Lyon. » Elle prenait beaucoup sur elle en écrivant ces longues lettres; sa santé était épuisée, une toux sèche la dévorait, et elle allait entrer dans les derniers mois de ses mortelles souffrances.

Toute cette fin d'année (1757), elle ne cesse, même après la nouvelle et tout à fait glorieuse victoire de Lissa ou Leuthen, de suivre la négociation entamée: *elle ne respire que la paix*. Mais le Cabinet de Versailles ne veut entendre à aucune proposition séparément de ses alliés; il le voudrait, qu'en honneur il le peut moins que jamais après Rosbach, et la lassitude n'est encore assez grande d'aucune part pour déterminer à la modération. La mort du cardinal de Tencin, en mars 1758, vient priver d'un canal commode et sûr, dans le cas où il y aurait eu lieu de nouveau à l'employer.

Les lettres de la Margrave et de son frère dans les premiers mois de 1758 sont assez rares, soit qu'on en ait perdu ou supprimé un bon nombre, soit que la maladie de la Margrave les ait rendues moins fréquentes. Frédéric essaie de sauver aux États de sa sœur les horreurs de la guerre, et, par ses diversions, d'attirer l'ennemi d'un autre côté. Il lui exprime dans chaque lettre, et de la manière la plus sentie, la part qu'il prend

à ses souffrances et tout ce qu'elle est dans sa vie:

« Quoi! toute malade et infirme que vous êtes, vous pensez à tous les embarras où je me trouve! En vérité, c'en est trop. Pensez plutôt, pensez-le et persuadez-vous-le bien, que sans vous il n'est plus de bonheur pour moi dans la vie, que de vos jours dépendent les miens, et qu'il dépend de vous d'abréger ou de prolonger ma carrière... Si vous m'aimez, donnez-moi quelques espérances de votre rétablissement. Non, la vie me serait insupportable sans vous. Ce ne sont pas des phrases, cela est vrai... Mon cœur et mon âme sont à Baireuth chez vous, et mon corps chétif végète ici, sur les grands chemins et dans les camps. »

Quant à elle, elle est arrivée au dernier période du mal et au terme extrême de la phthisie (10 août 1758):

« Vous voulez, mon cher frère, savoir des nouvelles de mon état. Je suis, comme un pauvre Lazare, depuis six mois au lit. On me porte depuis huit jours sur une chaise et sur un char roulant, pour me faire un peu changer d'attitude. J'ai une toux sèche qui est très forte et qu'on ne peut maîtriser; mes jambes, ainsi que mes mains et mon visage sont enflés comme un boisseau... Je suis résignée sur mon sort; je vivrai et mourrai contente, pourvu que vous soyez heureux. »

Elle mourut le 14 octobre de cette année (1758), à l'âge de quarante-neuf ans, le jour même où son frère était battu à Hochkirch par les Autrichiens. Quand il apprit cette mort trop prévue, il entra dans un deuil sombre: « Jamais je ne vis tant d'affliction, dit son lecteur M. de Catt dans des Mémoires encore inédits; volets fermés, un peu de jour éclairant sa chambre, des lectures sérieuses: Bossuet, *Oraisons funèbres;* Fléchier, Mascaron; un volume d'Young, qu'il me demanda. » Il a con-

sacré à sa mémoire une noble page dans son *Histoire de la Guerre de Sept ans*. Je ne parle pas de divers endroits de ses poésies; il sentait bien que ce n'était point par là qu'il la ferait vivre. Pour plus de sûreté il écrivit à Voltaire en lui recommandant celle qui n'était plus:

« N'en perdez jamais la mémoire, lui disait-il, et rassemblez, je vous prie, toutes vos forces pour élever un monument à son honneur. Vous n'avez qu'à lui rendre justice, et, sans vous écarter de la vérité, vous trouverez la matière la plus ample et la plus belle. »

Voltaire répondit par une lettre en vers comme il savait les improviser; les éloges de la Margrave y étaient mêlés à ceux de Frédéric. Ce n'était point là ce que Frédéric avait demandé; il insista (janvier 1759):

« J'ai reçu les vers que vous avez faits: apparemment que je ne me suis pas bien expliqué. Je désire quelque chose de plus éclatant et de public. Il faut que toute l'Europe pleure avec moi une vertu trop peu connue. *Il ne faut point que mon nom partage cet éloge;* il faut que tout le monde sache qu'elle est digne de l'immortalité; et c'est à vous de l'y placer. »

Voltaire, malgré ses merveilleux talents, n'avait point, osons le dire, ce qui est propre à conférer l'immortalité aux morts et à leur assurer une dernière et impérissable couronne. Est-ce seulement ici l'éclat de la trompette lyrique qui lui manquait? Certainement ce don lyrique, entre ses dons divers, il ne l'avait pas; poète charmant, vif, inimitable dans la raillerie, pathétique même par accès et sensible par éclairs, il n'avait ni la splendeur des images, ni la magnificence du ton, ni ce que l'antique Pindare a appelé « la pure clarté des Muses sonores. » Il n'avait pas en sa veine de quoi justifier

cet autre mot du même poète, et qui porte avec lui sa preuve lumineuse: « Elle vit plus longtemps que les actions, la parole que la langue a tirée d'un *esprit profond* avec la rencontre des Grâces. » Les Grâces, il les rencontrait souvent, il les accostait volontiers, mais c'étaient les Grâces familières; et cette autre condition que veut Pindare, la profondeur, était absente. Sa Muse était trop libertine au fond pour avoir longtemps sur sa lèvre l'effusion sacrée. Et c'est ici, puisqu'il s'agissait d'un hommage funèbre, qu'on se rend bien compte de tout ce qu'il aurait fallu encore, — quelque chose de la flamme d'un Bossuet, si ce n'est de celle d'un Pindare. La gravité, l'autorité de la parole, celle des doctrines, cette immortalité religieuse acceptée et passée dans le cœur, puisée à la source des croyances, qui s'étend de celui qui parle aux personnes qu'il célèbre et les revêt de leurs vertus épurées comme d'un linceul éblouissant et indestructible, tout cela manquait; et, il faut le dire, la mémoire même de la généreuse et noble Margrave n'y prêtait pas. Ses ironies, celles même de son frère, étaient trop voisines; et, le poète eût-il été plus sublime ou plus grave, elles eussent suffi pour déconcerter son désir et pour déranger l'idéal du monument. Frédéric, remarquez-le bien, se mettait à ce moment presque en contradiction avec ses principes. Que veut-il pour sa sœur, en effet? Il demande, il commande au poète un cri retentissant de douleur, un hommage public, durable, éclatant. Mais, à cette heure émouvante et solennelle, les voilà tous payés de leurs doctrines; ils y trouvent un fonds d'aridité qui ne peut se racheter. La seule oraison funèbre qui se conçoive pour l'épicurien sincère est celle-ci: « Tout est fini, c'est irréparable; nous-mêmes nous y serons demain.

Pleurons en silence! » Voltaire qui n'était pas précisément épicurien, mais que le sujet invitait à l'être, fit donc une Ode plus agitée qu'émue, dans laquelle il s'évertuait de son mieux; il s'écriait:

O Bareith! ô vertus, ô grâces adorées!
Femme sans préjugés, sans vice et sans erreur,
Quand la mort t'enleva de ces tristes contrées,
De ce séjour de sang, de rapine et d'horreur, etc.

Mais l'élan ne se soutient pas; le style fait défaut, et la pensée se fatigue à vouloir s'élever et à remplir un rhythme incomplet, mais encore trop large pour elle. Trahissant ses faiblesses secrètes, Voltaire ne put s'empêcher, en publiant d'abord son Ode, d'y rattacher et d'y coudre en notes toutes sortes de malices qui n'y avaient nul rapport, des invectives contre les ennemis de la philosophie et contre les siens propres: il y vit surtout une occasion de semer par le monde une diatribe de plus, en la glissant dans les plis de la robe de cette Renommée funèbre. Ce n'est point à de tels offices qu'il convient d'employer l'aile des Muses, ces divines messagères.

Je ne veux rien diminuer des mérites de la Margrave, après m'être attaché avec tant de soin à les rassembler et à les offrir aux yeux du lecteur. Elle était évidemment une personne des plus distinguées, spirituelle, naturelle, piquante, capable de satire, encore plus capable d'affection, tendrement dévouée à son frère, et l'égalant au besoin par la fermeté du caractère et le stoïcisme des résolutions: dans une des crises les plus extrêmes où se soient vues des personnes de leur rang, elle a fait acte de vigueur et de sacrifice; si Frédéric avait fini violemment alors, elle serait indubitable-

ment morte avec lui; elle avait de l'âme d'une Porcia ou d'une Roland. Mais d'où vient qu'à toute cette existence et à cette physionomie si animée, si courageuse, il manque toutefois un certain charme, une certaine beauté idéale, et que le poète ou le peintre ne pourrait même la lui prêter sans être infidèle? Il y a eu, en des temps plus voisins de nous, une autre sœur de roi aussi, qui a voulu partager la destinée de son frère et mourir avec lui: cet autre roi était loin d'être un grand homme ou même un homme supérieur, ce n'était qu'un honnête homme; cette sœur, c'était une personne douce, pure, simple, pieuse, ayant surtout les trésors du cœur. Mourir avec son frère, mais non pas se tuer avec lui, voilà ce qu'avait médité dans son héroïsme patient et tranquille, et aux pieds du Crucifix, cette angélique créature. Nommons-les par leurs noms: la sœur de Louis XVI, Madame Élisabeth, qui aurait pu tant de fois s'échapper et sortir de France, voulut demeurer là où était le danger et se résigna à tout souffrir et à périr. Le sacrifice s'est consommé; et, grâce à cette simplicité de cœur de la victime, grâce à la sublimité des sources où elle s'inspirait, il est descendu sur elle, dans cette immolation suprême, un rayon qui ne la quitte plus et qui répand sur ce front sans tache et dans ce regard céleste la clarté sereine d'une figure de Raphaël. La pensée est ravie au delà; l'humanité est dépassée.

Cela dit, ne confondons point les ordres; laissons les existences diverses et les personnages du passé dans les cadres naturels que la réalité nous offre et où notre observation les décrit. Contentons-nous de reconnaître et de saluer dans la Margrave une des femmes originales du dix-huitième siècle, un esprit piquant, une rare fierté d'âme, un caractère

et un profil qui a sa place marquée non seulement dans l'anecdote, mais dans l'histoire de son temps, et qui, à meilleur droit encore que le prince Henri et à un degré plus rapproché, se distinguera toujours au fond du tableau à côté du roi son frère. Elle a son nom désormais et son titre dans l'avenir, sa Correspondance couvre et rachète ses Mémoires, et quand il sera question d'elle, on dira d'abord: C'est une *sœur de roi.*

1—8 septembre 1856. (*Causeries du lundi* XII.)

# L. BŒRNE

## LETTRES ÉCRITES DE PARIS PENDANT LES ANNÉES 1830 ET 1831, TRADUITES PAR M. GUIRAN

---

Il paraît décidément que l'Allemagne, ne se bornant plus au domaine métaphysique et spéculatif où Kant et ses successeurs l'avaient si longtemps renfermée, descend aujourd'hui à la pratique réelle, à la vie politique, à la lutte journalière et infatigable pour les améliorations positives. Cette heureuse tendance, qui n'attendait qu'une occasion pour se produire, l'a trouvée dans notre révolution de juillet. Notre foyer central, en se faisant jour par une magnifique explosion, a donné de l'air et envoyé des courants rapides à cette quantité d'États germaniques qui étouffaient sous la censure. Cette censure, dont les gouvernants auraient plus besoin que jamais, est devenue enfin là-bas insupportable et presque impossible, et voilà dans toute l'Allemagne du Rhin un mouvement de presse indépendante, une ligue généreuse pour le maintien des journaux libéraux, analogue à notre coalition contre la censure en 1827. De tels efforts pour conquérir cette liberté de la presse, qui représente et donne toutes les autres libertés, méritent l'entière sympathie de la France et font partie de sa propre cause. Si, en passant à leur

tour par cette route lente et difficultueuse qu'elle a glorieusement parcourue la première, les pays voisins nous offrent une répétition affaiblie du spectacle consommé chez nous; si, dans les moyens, dans les arguments, il y a de leur part emprunts et redites, nous devons leur en savoir gré et redoubler envers eux de faveur, laissant de côté la prétention puérile d'auteurs originaux, et heureux, comme nation, de voir nos principes se répandre et triompher.

Parmi les écrivains polémiques qui inoculent vivement à l'Allemagne les idées pratiques de bon sens et de liberté, dans les mêmes rangs que Heine, Menzel, et autres courageux champions de la presse, M. Bœrne est assurément l'un des plus piquants et des plus spirituels. Au tour d'imagination et de poésie figurative qui est particulier à son pays, il unit une prestesse et une pointe de raillerie véritablement françaises, qu'il semble avoir acquises dans le commerce assidu de Voltaire. Les lettres dont M. Guiran vient de donner une traduction élégante ont été récemment écrites à quelque journal d'Allemagne, et elles ont trait aux événements de ces vingt derniers mois.

M. Bœrne était accourue en France au premier bruit de notre révolution de juillet; il a vu notre cocarde tricolore dans l'éclatante fraîcheur de sa renaissance, nos pavés encore mouvants, notre drapeau non encore sali. Ce que lui inspiraient de transports ces glorieux symboles, qu'il interprétait selon son cœur, ce que le mouvement et la conversation de chaque jour lui apportaient d'espérances, d'enthousiasme croissant, puis par degrés, plus tard, de refroidissement et de mécomptes, il l'écrit chaque soir, en quelques mots, sans beaucoup de suite, mais avec verve et sincérité. Il y a dans

les impressions éprouvées par M. Bœrne une jeunesse naïve qu'on envie; il est heureux d'admirer la France, de l'offrir en exemple à son pays. Sa candeur d'enthousiasme m'a tout à fait rappelé Brissot, lorsqu'avant la révolution de 89 il visitait l'Angleterre et l'Amérique, comme de saintes contrées que la liberté avait déjà bénies; les premiers *cottages* riants qu'il apercevait sur la route en sortant de Douvres, l'émouvaient aux larmes et lui semblaient un bienfait des institutions.

M. Bœrne a consacré une de ses lettres à la mémoire du chien Médor[1]. Ce n'est pas par simple caprice de comparaison que j'ai rapproché M. Bœrne de Brissot. A part ce que l'écrivain allemand a de plus vif dans la manière, et aussi de plus sautillant, de plus décousu, c'est bien chez lui la même espèce d'opinions démocratiques, la même curiosité active et honnête, la même promptitude à juger, quelque chose de rapide dans le discernement, et de moins profond qu'on ne désirerait. M. Bœrne est un éclaireur utile, un tirailleur intelligent et courageux qui peut avancer la cause de la liberté en Allemagne. Un critique, qui l'a apprécié dans la *Revue germanique*, lui trouve quelque rapport avec Jean-Paul pour le goût des comparaisons. Moi, je trouverai dans ses spirituelles boutades un accent de notre Cauchois-Lemaire. On se formera peut-ê re une idée de lui en prenant un terme moyen dans tout cela.

Il est bon qu'il nous vienne quelquefois d'Allemagne des voyageurs comme M. Bœrne, pour nous dédommager des hauteurs et de la morgue pédantesque que d'autres visiteurs, ses compatriotes, nous prodiguent, surtout depuis notre dernière

1. Lettre XXXVII.

révolution. M. Guillaume Schlegel, par exemple, nous a récemment apporté quelques échantillons peu flatteurs de la mauvaise humeur la plus insolente et la plus lourde dont jamais conseiller aulique se soit avisé. Des hôtes comme M. Bœrne, quoique moins considérables, sont plus aimables assurément et plus faits pour servir de lien libéral entre les deux nations. Nous avouerons, toutefois, que nous ne prendrions pas moins de plaisir à la lecture des lettres de M. Bœrne, si nous y trouvions, en certains endroits, plus de gravité et de sérieux. Il lui échappe, ce nous semble, de parler trop lestement des siens. Il range, en un passage, Klopstock parmi les vieilleries surannées; il qualifie bien superficiellement l'illustre philosophe Hegel et Gœrres.

Dans les observations relatives à la France, on pourrait relever aussi quelques jugements inexacts et légers. Nous n'avons pas totalement oublié, durant la révolution, quoi qu'il en dise, nos études philosophiques du XVIII^e siècle, nous les avons même poussées plus avant et plus haut; nous pouvons nous croire, sans vanité, capables encore de comprendre Condillae et même quelque chose au-delà. Si M. Bœrne avait pris la peine de s'informer à ce sujet, il eût rencontré facilement, à Paris, des conférences philosophiques moins ridicules que celles dont il nous a tracé une agréable caricature.

Il nous paraît avoir mieux saisi notre littérature vivante et en avoir exprimé quelques traits avec bonheur. Ce qu'il dit de MM. Victor Hugo et Mérimée a de la vérité fine, quoique ce soit effleuré en courant. Pour ce qui touche l'auteur de *Clara Gazul*, toutefois, nous ne saurions passer à M. Bœrne de comparer cette nature d'imagination *à une*

*alouette qui, dans le crépuscule du soir, s'élève, en cercles joyeux, autour de vertes moissons.* Cette comparaison, qu'un célèbre critique anglais, Hazlitt, a déjà appliquée fort heureusement au poète Wordsworth, ne saurait convenir à l'allure ferme et serrée, à la touche contenue et approfondie du peintre d'Inès et de Catalina. M. Bœrne atteint-il plus juste quand il dit de *Bug-Jargal* et de *Han d'Islande:* « C'est tout magnifique, plein d'une chaleur d'été; mais l'on désire quelquefois l'ombre et la fraîcheur, et elles manquent. A peine l'histoire se lève qu'elle a déjà atteint l'éclat du midi et qu'elle s'y couche; les yeux vous font mal et on se meurt de chaleur. » Il marque un étonnement ingénu qui fait sourire, quand, à propos des charmantes lettres retrouvées de Diderot à mademoiselle Voland, il s'écrie: « Croiriez-vous que moi, homme de quarante ans, qui en ai vu de toutes les couleurs, elles m'ont fait rougir plus de vingt fois?... Quelle immoralité!... »

Nous signalerons un portrait fort spirituel de M. de Talleyrand. Un bon nombre de maximes politiques et de mots qu'on retient semblent éclos sous la plume étincelante de Rivarol ou de Chamfort. M. Bœrne nous explique à merveille un roi-poète d'outre-Rhin: « Oui, certes, j'ai lu et entendu parler des sottises qui se passent en Bavière; cela m'a affligé, mais non étonné. Le roi de Bavière a, près de son trône, une confidente, la plus aveuglée quand elle conseille elle-même, la plus corruptible quand il se trouve quelqu'un qui la dirige pour diriger son maître, son *imagination.* De plus sots princes agissent de beaucoup plus sagement. Rien n'est plus dangereux que de l'esprit sans caractère, que le génie auquel manque la matière. Quand le feu a une fois trouvé son bois, il se tient tranquille

et on n'a qu'à ne pas s'en approcher, pour être en sûreté; mais la flamme sans aliment s'élance de tous côtés avec avidité, lèche çà et là et incendie mille objets avant qu'elle tienne sa proie et que sa proie la tienne. La poésie ne rassasie aucun prince, et s'il a un cœur faible qui ne puisse rien digérer de fort, il s'affaiblit lui-même. »

M. Bœrne a tranché d'un mot la question d'une troisième Restauration, que de bonnes gens se posent encore tout bas, et qu'ils travaillent sous main à résoudre de leur mieux. Parmi les raisons nombreuses et d'ordre divers qu'on peut mettre en avant contre ces patelines espérances, la sienne n'est pas la moins convaincante à mon gré, et elle a l'avantage d'être courte: « L'image de Napoléon, dit-il, est revenue après quinze ans, et les Bourbons resteront à jamais bannis. — Bien certainement à jamais: car, à la troisième attaque d'apoplexie, l'homme meurt, fût-il roi. »

(*Premiers lundis* I.)

# HOFFMANN

## CONTES NOCTURNES

---

« Ne penses-tu pas que la connaissance ou le pressentiment du merveilleux est accordé à quelques-uns comme un sens particulier? Pour moi, il me semble que ces hommes, doués d'une seconde vue, sont assez semblables à ces chauves-souris en qui le savant anatomiste Spallanzani a découvert un sixième sens plus accompli à lui seul que tous les autres... Ce sixième sens, si admirable, consiste à sentir dans chaque objet, dans chaque personne, dans chaque événement, le côté excentrique pour lequel nous ne trouvons point de comparaison dans la vie commune et que nous nous plaisons à nommer le merveilleux... Je sais quelqu'un en qui cet esprit de vision semble une chose toute naturelle. De là vient qu'il court des journées entières après des inconnus qui ont quelque chose de singulier dans leur marche, dans leur costume, dans leur ton et dans leur regard; qu'il réfléchit avec profondeur sur une circonstance contée légèrement et que personne ne trouve digne d'attention; qu'il rapproche des choses complètement antipodiques et qu'il en tire des comparaisons extravagantes et inouïes. »

« Lélio s'écria à haute voix: « Arrêtez, c'est là notre Théodore. Voyez, il semble avoir quelque

chose de tout particulier dans l'esprit, à en juger par la manière dont il regarde le bleu du ciel[1]. »

C'est là Hoffmann, et lui-même nous a donné la clef de son génie. En un temps où on est las de toutes les sensations et où il semble qu'on ait épuisé les manières les plus ordinaires de peindre et d'émouvoir, en un temps où les larges sentiers de la nature et de la vie sont battus, et où les troupeaux d'imitateurs qui se précipitent sur les traces des maîtres ne savent que soulever des flots de poussière suffocante, lorsqu'on avait tout lieu de croire que le tour du monde était achevé dans l'art, et qu'il restait beaucoup à transformer et à remanier sans doute, mais rien de bien nouveau à découvrir, Hoffmann s'en est venu qui, aux limites des choses visibles et sur la lisière de l'univers réel, a trouvé je ne sais quel coin obscur, mystérieux et jusque-là inaperçu, dans lequel il nous a appris à discerner des reflets particuliers de la lumière d'ici-bas, des ombres étranges projetées et des rouages subtils, et tout un revers imprévu des perspectives naturelles et des destinées humaines auxquelles nous étions le plus accoutumés. Dans ses meilleurs contes, là où il se montre réellement inventeur et original, il sait, par les rapprochements fortuits les plus saisissants, par une combinaison presque surnaturelle de circonstances à la rigueur possibles, exciter et caresser tous les penchants superstitieux de notre esprit, sans choquer trop violemment notre bon sens obstiné; ce qu'il nous raconte alors peut sans doute s'expliquer par des moyens humains, et n'exige pas à toute force l'intervention d'un principe supérieur; mais, bien que notre bon sens ne soit pas évidem-

1. *La maison déserte. (Contes nocturnes,* 2e partie.)

ment réduit au silence, et qu'il puisse toujours se flatter de trouver au bout du compte le mot de l'énigme, il y a quelque chose en nous qui rejette involontairement cette explication pénible et vulgaire, et qui s'attache de préférence à la solution mystérieuse dont le leurre nous est de loin offert comme derrière un nuage. C'est dans ce mélange habile, dans cette mesure discrète de merveilleux et de réel que consiste une grande partie du secret d'Hoffmann pour ébranler et émouvoir; je l'aime bien mieux et le trouve bien plus original en ces sortes de compositions, dont *la Cour d'Artus* est le chef-d'œuvre, que dans les égarements capricieux d'un fantastique effréné, et les rêveries incohérentes d'une demi-ivresse. Le sauvage de l'Amérique, dont les sens ont été exercés dès l'enfance, excelle à saisir à travers l'immensité des forêts mille traces invisibles pour nous, à distinguer dans l'espace des bruits qui n'arrivent pas à nos oreilles; sa pénétration est presque de la magie; on est tenté de croire à une divination d'inspiré. Hoffmann, dans ses bons contes, ne fait pas autre chose que ce sauvage; observateur silencieux dans ce *désert d'hommes* où il est jeté, il recueille les traces éparses, les bruits flottants, les signes imperceptibles, et l'on est tout surpris, et parfois l'on frissonne de le voir arriver par des chemins non frayés à des issues extraordinaires. Il semble avoir découvert dans l'art quelque chose d'analogue à ce que Mesmer a trouvé en médecine; il a, sinon le premier, du moins avec plus d'évidence qu'aucun autre, dégagé et mis à nu le magnétisme en poésie. Jusqu'à quel point s'étend cette conquête nouvelle de l'art; jusqu'à quel degré est-il possible de la féconder; et contient-elle en elle-même un art tout nouveau dont nous entrevoyons à peine les pro-

messes, ou bien doit-elle éternellement demeurer à l'état de vague et de nuageux? C'est ce que nous ne saurions décider en aucune manière; mais que la conquête existe, que la limite de l'art et des effets qu'il produit ait été reculée, c'est ce qui nous paraît hors de doute dans un cas comme dans l'autre, et ce qui le paraîtra à tous les lecteurs intelligents d'Hoffmann, comme à tous les observateurs impartiaux du magnétisme animal.

Les phénomènes singuliers et subtils dans lesquels se complaît le génie d'Hoffmann, lorsqu'il ne les tire pas d'un concours plus on moins romanesque d'événements tout extérieurs, et lorsque la nature humaine et l'âme sont sur le premier plan, se rapportent plus particulièrement, comme on peut le penser, à ces âmes sensibles et maladives, à ces natures fébriles et souffrantes, qui peuvent en général se comprendre sous le nom d'*artistes:* ce sont elles qui font le sujet le plus fréquent et le plus heureux de ses expériences. Aussi personne jusqu'ici, ni critique ni poète, n'a-t-il senti et expliqué à l'égal d'Hoffmann ce que c'est qu'un artiste. Il sait l'artiste à fond, sous toutes ses formes, dans toutes ses applications, dans ses pensées les plus secrètes, dans ses procédés les plus spéciaux, et dans ce qu'il fait et dans ce qu'il ne fera jamais, et dans ses rêves et dans son impuissance, et dans la dépravation de ses facultés aigries, et dans le triomphe de son génie harmonieux, et dans le néant de son œuvre, et dans le sublime de ses misères. Poètes, peintres, musiciens, il nous les révèle sous des aspects mobiles et bizarres qui portent toutefois sur un fond éternel. Zacharias Werner, Berthold, Kreisler, vous tous artistes de nos jours, au génie inquiet, à l'œil effaré, que l'air du siècle ronge; inconsolables sous

l'oppression terrestre, amoureux à la folie de ce qui n'est plus, aspirant sans savoir à ce qui n'est pas encore; mystiques sans foi, génies sans œuvre, âmes sans organe; comme il vous a connus, comme il vous a aimés! comme il aurait voulu vous ouvrir des espaces sereins où vous eussiez respiré plus librement! Cœurs ulcérés, comme il aurait voulu vous retremper au sein d'une nature active, aimante et pleine de voix et de parfums; vous ravir dans des musiques bénies parmi des anges de lumière et de bonté; vous enchanter ici-bas par des images pudiques et des apparitions gracieuses auxquelles pourtant vous n'auriez pas dû trop toucher, de peur de les flétrir et de vous dégoûter avant le temps! Hélas! il a connu mieux que personne le mal de ce siècle; il en a souffert lui-même et c'est pour cela qu'il l'a si bien exprimé. Plus d'une fois, au milieu de joyeux compagnons, et autour du punch bleuâtre, il lui est revenu d'amères pensées, des regrets du cloître et de la vie des vieux temps, et comme il l'a dit lui-même, *un amour inouï, un désir effréné pour un objet qu'il n'aurait pu définir;* plus d'une fois son cœur a battu d'une émotion douloureuse en voyant à l'horizon des cités germaniques planer *ces magnifiques monuments qui racontent comme des langues éloquentes l'éclat, la pieuse persévérance, et la grandeur réelle des âges passés.* Aussi, dès qu'il se borne à peindre l'art et les artistes dans ce moyen âge, où il y avait du moins harmonie et stabilité pour les âmes, quelque chose de calme, de doré et de solennel succède aux délirantes émotions qu'il tirait des désordres du présent; depuis l'atelier de maître Martin le tonnelier, qui est un artiste, jusqu'à la cour du digne landgrave de Thuringe, où se réunissent autour de la jeune comtesse

Mathilde, luth et harpe en main, les sept grands-maîtres du chant, partout, dans cet ordre établi, on sent que le talent n'est plus égaré au hasard, et que l'œuvre de chacun s'accomplit paisiblement; s'il y a lutte encore par instants dans l'âme de l'artiste, le bon et pieux génie finit du moins par triompher, et celui qui a reçu un don en naissant ne demeure pas inévitablement en proie au tumulte de son cœur.

Outre *les Maîtres chanteurs* qui respirent, disons-nous, un parfum exquis du moyen âge, on trouvera dans la nouvelle livraison d'Hoffmann un joli conte, intitulé *Maître Jean Wacht*, et surtout un autre intitulé *le Botaniste (Datura fastuosa)*. On sait qu'Hoffmann n'excelle pas moins à peindre les manies et à saisir les ridicules des originaux, qu'à sonder les plaies invisibles des âmes égarées. Le bon Eugène, étudiant en botanique, est un de ces êtres innocents et simples que Dieu ne met au monde que pour une chose, et qu'il marque d'une bosse au front; hors de la serre de son professeur Ignace Helms, il ne voit ni ne soupçonne rien. Mais le brave professeur vient de mourir, laissant une respectable veuve de soixante-quatre ans, et une petite nièce de quatorze, et lorsque Eugène se met, dès le matin qui suit l'enterrement, à contempler comme à l'ordinaire le *galanthus nivalis* et l'*amaryllis reginae*, il est interrompu par la bonne veuve, qui l'avertit en rougissant qu'il faudra bien, pour éviter les malins caquets, ne plus continuer de loger ensemble sous le même toit. Eugène est si simple qu'il a peine à comprendre; et quand il a compris, la douleur de ne plus coucher près de la serre chérie et de ses fleurs favorites est telle, qu'il trouve plus facile d'épouser la veuve de son professeur que de quitter la maison.

Le voilà donc successeur en titre du professeur, héritier de la robe de chambre à fleurs et coiffé d'un grand bonnet vert de toile d'indienne, sur le devant duquel brille un *lilium bulbiferum;* quant à sa bonne moitié, il est bien convenu d'avance qu'elle ne lui servira que de mère, et se contentera de le dorloter comme son enfant, de lui apprêter chaque matin sa pipe et son moka. Malgré les représentations de ses amis et les sarcasmes des autres étudiants, le bon Eugène se condamne à cette vie par amour pour la botanique, et cela dure quelque temps sans encombre; mais enfin la nature se déclare; une lente consomption s'empare du pauvre jeune homme qui s'en aperçoit à peine, puis qui tâche violemment de s'y soustraire. Comment le mal augmente, quel remède on y trouve, et par quels degrés Eugène en vient à changer sa vieille et bonne moitié, qui se résigne d'elle-même au divorce, contre la petite nièce de quatorze ans qui a fini par en avoir seize, c'est ce que le lecteur ne manquera pas de lire tout au long dans Hoffmann avec plus d'un sourire entremêlé d'attendrissement.

7 décembre 1830. (*Premiers lundis* I.)

# HENRI HEINE

## DE LA FRANCE

---

Sous la Restauration, on se figurait beaucoup trop l'Allemagne littéraire et poétique soumise sans contestation aux pieds de Gœthe, l'Allemagne philosophique obéissant de plein gré aux formules de Kant ou de Hégel, l'Allemagne politique sans velléité ni chance de se déclarer. La pensée d'outre-Rhin, qui nous avait d'abord été révélée et préconisée par madame de Staël, continuait d'être interprétée chez nous par des disciples et des héritiers de cette femme célèbre. Les diverses additions qui s'étaient faites à la première connaissance si vague et si lyrique, les détails plus précis, les analyses et les anecdotes se rapportaient naturellement au même point de vue. *Le Globe* et la *Revue Française* achevaient de nous faire comprendre cette Allemagne que madame de Staël avait ébauchée avec feu et génie; le tableau se déroulait et s'éclaircissait, mais on n'en voyait pas commencer un autre derrière. L'écrivain allemand, qui résidait presque officiellement chez nous durant la Restauration (car à toutes les époques nous avons eu en France un écrivain allemand qui a résidé), M. le baron d'Eckstein, homme de grand savoir et d'une véritable étendue d'esprit, tenait tout à fait par ses études et ses liaisons au parti des Stolberg, des Frédéric Schlegel,

des artistes et philosophes catholiques de son pays. Ses travaux substantiels, nourris d'idées et de faits, jetaient bien quelque confusion utile à travers les descriptions plus simples et moins approfondies de nos purs admirateurs de Schiller et de Gœthe. Mais M. d'Eckstein n'accordait aucune place ni aucune valeur aux tentatives nouvelles de révolte, d'ironie, d'irrévérence et de liberté fougueuse qui éclataient déjà dans l'art, en attendant qu'elles se fissent jour en politique. Les hommes qui, en Allemagne, attaquèrent d'abord dans les Schlegel le mysticisme des théories sur le moyen âge, et dans Gœthe l'impartialité égoïste et suprême de l'art, ces hommes sont en partie les mêmes qui essaient de populariser maintenant les idées pratiques de liberté, et d'amener leurs compatriotes à la vie publique. Ils ont été des détracteurs et des destructeurs littéraires avant d'être des novateurs politiques: témoins M. Menzel et M. Heine. Le dernier, dans l'ouvrage qu'on vient de publier, et qui est l'extrait d'une Correspondance écrite par lui pendant ces deux dernières années, laisse percer à chaque page ce caractère originel du satirique et du poète.

M. Heine n'était pas connu chez nous avant la révolution de juillet, et aujourd'hui il est tout à fait naturalisé; il est des nôtres autant que le spirituel Grimm l'a jamais été. Sous la Restauration, on lui en aurait voulu de venir se montrer et nous dire ses railleries sur les dieux que de loin nous vénérions: il eût été un vrai trouble-fête; on l'eût tancé, on l'eût fait taire, on l'eût appelé *voltairien*, on l'eût proclamé mesquin et arriéré: bien lui a pris de venir un peu plus tard.

Aujourd'hui on n'est plus si *collet monté*, en fait d'opinions dogmatiques, qu'on l'était dans le

monde éclairé et bel esprit de 1826 à 1830. Le *cant* doctrinaire qui menaçait d'envelopper une portion de la jeunesse; qui faisait fi de tout ce qui sortait du diapason magistral, de tout ce qui était vif, pétulant, spontané, passionné, poétique, et, comme on disait, *jacobin;* le *cant* doctrinaire, si opposé au génie net, actif, entreprenant et accommodant de la France, a cessé de peser sur la société; ce que les hommes de ce bord ont gagné en pouvoir matériel et temporaire, ils l'ont à jamais perdu en autorité morale. Il est permis, à l'heure qu'il est, de dire son avis sur tout, franchement, vertement, d'inscrire ses restrictions incisives au piédestal de certaines idoles, de siffler des vers fescennins autour de chaque petit ou grand triomphateur; cela est permis sans soulever contre soi dans la haute compagnie intellectuelle des amas de scandale et d'anathèmes. Il n'y a plus de haute compagnie intellectuelle; je ne nie pas qu'il ne résulte de cette dispersion quelques désavantages. Mais, dans l'ordre de l'esprit, chacun en France est chez soi; des choses et des oracles d'en deçà et au delà du Rhin, on peut parler haut, à son aise; qu'on parle bien, avec verve et mordant, avec vivacité toujours, avec équité s'il se peut, on est écouté; sans être cru sur parole, on est pris en considération. Encore une fois, l'arène est ouverte, les barrières sont tombées; nos régents, pêle-mêle, culbutés les uns sur les autres, se noient dans la foule de l'amphithéâtre; la vérité de plus belle est au libre concours; elle ressortira large et forte de cette confusion; voilà un avantage qui compense, selon nous, plus que la perte.

M. Heine a donc à merveille choisi son moment pour nous parler à nous de l'Allemagne, et pour

parler à l'Allemagne de nous. Homme de guerre, d'escarmouche rapide, archer fuyant et un peu cruel, il s'est jeté parmi nous, sur notre rive du Rhin, et de là, il nous a montré comment il savait décocher l'ironie et frapper au cœur des siens quand les siens n'étaient pas des nôtres. Chaque flèche qu'il décochait de la sorte portait en même temps un message à notre louange; nous devons aimer en lui un de nos alliés les plus compromis et les plus fervents. Il a profondément la haine de l'aristocratie, comme on l'aurait en France si l'aristocratie y était et y pouvait redevenir quelque chose; il a la haine du christianisme comme on ne l'aurait même pas chez nous si le jésuitisme avait régné et tracassé plus longtemps; sur ce point, M. Heine est beaucoup plus railleur qu'il ne convient à notre indifférence acquise ou à notre religiosité renaissante. S'il n'a rien de la morgue, de la pesanteur universitaire ou aulique, on lui voudrait un fond d'enthousiasme plus fécond; sa fantaisie brillante paraît quelquefois bien leste à ces Français jadis réputés frivoles. S'il nous juge un peuple malin et dénigrant plutôt qu'admiratif, il se trompe; nulle part on ne croit à la gloire comme chez nous. Ainsi, dans les excellents articles qu'il a publiés sur la littérature allemande, le ton a pu choquer les personnes les mieux disposées à ces points de vue nouveaux. Notre juste et droit sens a, en outre, quelque peine à le suivre dans sa logique brisée, saccadée, qu'interceptent à chaque pas les fusées de la métaphore. Pour tout dire, M. Heine sera davantage encore à notre niveau de Français quand il aura un peu moins d'esprit.

C'est qu'en France, ce don héréditaire de l'esprit qui fait notre renom à l'étranger, et que nulle

vicissitude n'éteindra, s'est modifié pourtant au sein des choses plus graves, et ne se joue plus avec la même pétulance. C'est qu'aussi l'esprit de M. Heine est plutôt celui d'un poète que celui de tout le monde; il n'a pas seulement de ces traits inattendus, saisissants, courts, de ces rapports neufs et piquants qu'un mot exprime et enfonce dans la mémoire; il a, à un haut degré, l'imagination de l'esprit, le don des comparaisons singulières, frappantes, mais prolongées, mille gerbes, à tout instant, de réminiscences colorées, d'analogies brillantes et de symboles. Or, pour un poète qui écrit en prose, qui surtout doit être lu en prose française, la plus difficultueuse de toutes les proses, il y a beaucoup de précautions nécessaires pour faire passer, comme en contrebande, cette magie et ces richesses. Montaigne, qui fourmille d'images spirituelles à chaque phrase, a soin de rendre son trait aussi court que possible. Béranger, dans la préface de ses dernières chansons, a montré à merveille comment on pouvait condenser le plus de comparaisons et d'images poétiques, sans cesser un seul instant d'être limpide, facile et logique. M. Heine, dans sa fertile et magique exubérance, a des allures bien moins françaises; sa pensée, au lieu de traverser un peu vite, en s'en colorant, les jets irrésistibles qui naissent à chaque pas, se laisse prendre à cette efflorescence, et s'égare comme à plaisir, et monte dans l'air sur chaque fusée; elle a peine ensuite à reprendre le fil du chemin, ou du moins on a peine à le reprendre avec elle. Tout ceci, en nous prouvant combien, au milieu de ses qualités françaises, M. Heine est au fond poète et poète de son pays, nous donne un vif regret de ne pouvoir l'apprécier dignement par ce côté. Il faudrait, pour prétendre

à le juger, parler autrement que par ouï-dire de ses *Chansons*, de ses *Impressions de voyage;* les morceaux humoristiques que nous a fait connaître M. Loève-Veimars annoncent une nature mobile, impressive, mordante, se piquant d'être légère, d'une ironie souvent factice, d'un enthousiasme parfois réel, quelque chose de M. de Stendhal, mais avec plus de pittoresque, et, malgré tout, de spiritualisme.

Le livre de M. Heine, qu'on vient de publier, traite des événements politiques de la France depuis la fin de 1831 jusqu'à la fin de 1832. C'est une récréante et instructive lecture, que de relire ainsi l'histoire d'une année précédente dans un journal rédigé par un étranger ami, spirituel, acéré, attentif à mille détails qui nous auront échappé, et qui, exagérés ou non, nous servent à préciser notre jugement. Si, comme il arrive à tout journal, M. Heine pousse trop à l'effet de chaque jour; s'il voit tel petit flot voisin plus gros et plus menaçant qu'il ne l'était en réalité; si en un mot l'harmonie du temps et de l'histoire n'a point encore passé sur ces impressions successives et parfois discordantes, que de vérités en revanche, que d'observations fines et bien saisies il sème chemin faisant! Quand il parle des hommes surtout, on reconnaît le poète, soit que sa fantaisie, enthousiaste au fond et capable d'ébranlement, le fascine, et qu'il les peigne grandioses; soit que sa malice satirique les prenne sur le fait et nous offre leur masque en grotesques silhouettes. M.Heine était singulièrement préoccupé de cette figure maladive et moribonde de Casimir Périer, de cette frénésie d'un homme dévoué *(sacer)* qui, pour rendre à l'État le règne de la paix et d'Astrée, semblait avoir amassé sur sa tête la colère des

dieux infernaux. Il l'avait vu dans les luttes convulsives de tribune; sa corde poétique avait vibré, et il s'exagère cet homme, comme cela était tout simple sous l'impression du moment. Il le compare au géant Atlas; un peu après, il le compare à George Canning, avec lequel Périer n'eut jamais de commun que la taille peut-être et un faux air de visage; mais comme caractère, comme lumières, comme culture d'esprit, il est difficile de trouver un plus entier contraste. Non, M. Casimir Périer n'était rien moins qu'un *grand homme*. Mais un jour, après la révolution de juillet, les portes de l'ordre social étant ébranlées, à ce que croyait la bourgeoisie, il s'agit de tenir bon et de se mettre en travers, en attendant qu'on eût refait à loisir des verrous neufs. Or, les bras fourrés des doctrinaires ne sont guère solides quand il s'agit de résister à une attaque de fait; la pensée immuable ne jugeait pas qu'il fût l'heure encore de se mettre en personne sur la brèche. Il fallait donc un homme qui voulût pendant quelque temps faire le métier de verrou. La force physique des maniaques est plus grande, comme on sait, que celle des gens sensés et prudents. On mit la main, par bonheur, sur un maniaque énergique; on le poussa, il fit son office, et lorsqu'à la fin il cassa sous l'effort, le danger était passé.

Si M. Heine a trop accordé à M. Périer sur la foi de sa physionomie douloureuse, il a parfaitement compris et rendu cet autre ministre de camarilla qu'il définit « un jeune homme bien bâti, un bel écolier vu au travers d'un verre grossissant ». Il a dit de M. Girod (de l'Air): « C'est un homme ramassé, qui a l'air d'un Brunswickois vendant des têtes de pipes dans les foires, ou bien encore d'un ami de la maison qui apporte des croquignoles aux

enfants et caresse les chiens. » Le côté pittoresque et d'émotion est celui que préfère M. Heine dans cette revue politique qu'il écrit d'entraînement; mais si l'on cherche en vain dans ses pages un système politique suivi, l'impression patriotique française, l'impression populaire n'y fait jamais faute.

Le volume se termine par un examen critique du salon de 1831; c'est là encore que se trahit plus sensiblement le poète. Il parle de nos peintres en homme qui a manié, sinon le pinceau, du moins la clef de l'art, et qui a pénétré par une autre porte dans le même sanctuaire. A propos de *la Ronde de nuit à Constantinople*, de Decamps, on avait reproché au peintre d'avoir forcé et chargé la nature. « En fait d'art, dit excellemment M. Heine, je suis *surnaturaliste*. Je crois que l'artiste ne peut trouver dans la nature tous ses types, mais que les plus remarquables lui sont révélés dans son âme comme la symbolique innée d'idées, et au même instant. » Et il ajoute avec justesse que Decamps a le droit de répondre au critique qu'il a été, en peignant, fidèle à la vérité fantastique, à l'intention d'un rêve, à la vision nocturne de ces figures sombres courant sur un fond clair. La même question se reproduit à l'occasion des *Moissonneurs*, de Robert: ici ce n'est pas la vision fantastique et un peu fabuleuse qui empiète sur la nature, c'est l'idéal qui épure et ennoblit celle-ci: « Quelques têtes, dit M. Heine, semblent être des portraits; mais le peintre n'a point copié la nature avec le scrupule de beaucoup de ses confrères ni rendu les traits avec une minutie diplomatique. Ainsi que me le faisait remarquer un ami, homme d'esprit, Robert a recueilli d'abord en lui les figures que lui offrait la nature, et de même que

les âmes ne perdent pas dans les feux du purgatoire leur individualité, mais seulement les souillures de la terre, avant de s'élever au séjour des heureux, ainsi ces figures ont été purifiées dans les flammes brûlantes du génie de l'artiste, pour entrer radieuses dans le ciel de l'art, où règnent encore la vie éternelle et l'éternelle beauté, où Vénus et Marie ne perdent jamais leurs adorateurs, où Roméo et Juliette ne meurent jamais, où Hélène reste toujours jeune, où Hécube au moins ne vieillit plus davantage.» Voilà de la critique certainement éloquente, et, je crois, très judicieuse. Souvent, le soir, regardant quelque coin de ciel, des toits lointains, çà et là un rare feuillage, je me suis dit qu'un tableau qui retracerait exactement cette vue si simple serait divin; puis j'ai compris que cette fidélité entière était impossible à saisir directement, que mon émotion résultait du tableau en lui-même et de ma disposition sentimentale à le réfléchir; que, de l'observation directe de l'objet, et aussi de la réflexion modifiée de cet objet au sein du miroir intérieur, l'art devait tirer une troisième image *créée* qui n'était tout à fait ni la copie de la nature, ni la traduction aux yeux de l'impression insaisissable, mais qui avait d'autant plus de prix et de vérité, qu'elle participait davantage de l'une et de l'autre.

8 août 1833. (*Premiers lundis* II.)

FIN

# BIBLIOGRAPHIE

CHARLES-AUGUSTIN SAINTE-BEUVE, né en 1804 à Boulogne-sur-mer; mort en 1869 à Paris.

ŒUVRES. — 1° Poésies: *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, 1829, 2e éd. augmentée, 1830; *Les Consolations*, 1830, 1834; *Pensées d'août*, 1837; — 2° Roman: *Volupté*, 1834; — 3° Œuvres critiques: *Tableau de la poésie française au XVIe siècle*, 1828, 1843; *Port-Royal*, 3e éd., 7 vol., 1867—71; *Étude sur Virgile*, 1857; *Chateaubriand et son groupe littéraire*, 2 vol., 1861; *Portraits littéraires*, 3 vol., 1862—64; *Portraits de femmes*, 1852; *Portraits contemporains*, 5 vol., 1869—71; *Causeries du lundi*, 15 vol., 1857—72; *Table*, 1881; *Nouveaux lundis*, 13 vol., 1863—70; *Premiers lundis*, 3 vol., 1874—75 (articles de jeunesse). — *Correspondance*, 2 vol., 1877—78; *Nouvelle Correspondance*, 1880; *Correspondance avec M. et Mme Juste Olivier*, 1904.

BIOGRAPHIE et CRITIQUE. — G. Levallois, *Sainte-Beuve*, 1872; D'Haussonville, *Sainte-Beuve, sa vie et ses œuvres*, 1875; Pons, *Sainte-Beuve et ses Inconnues*, 1879; L. Séché, *Études d'histoire romantique, Sainte-Beuve*, 2 vol., 1904; Brunetière, *Évolution de la critique*, 1889; E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, 3e série; *La jeunesse de Sainte-Beuve*, 1914; *G. Michaut, Études sur Sainte-Beuve*, 1905; W. Küchler, *Sainte-Beuve und die deutsche Literatur*, Zeitschrift für französische Sprache und Literatur, 1905; L. Morel, *Sainte-Beuve, la littérature allemande et Gœthe*, Revue d'Histoire Littéraire de la France, 1908.

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

Gœthe et Bettina (*Causeries du lundi* II) . . . . 5

Werther. Correspondance de Gœthe et de Kestner (*Causeries du lundi* XI) . . . . . 29

Entretiens de Gœthe et d'Eckermann (*Nouveaux lundis* III) . . . . . 59

Œuvres de Frédéric-le-Grand (*Causeries du lundi* III) 117

Frédéric-le-Grand littérateur (*Causeries du lundi* III) 139

La Correspondance de Frédéric-le-Grand (*Causeries du lundi* VII) . . . . . 161

La Margrave de Bareith (*Causeries du lundi* XII) . 205

Bœrne. Lettres écrites de Paris (*Premiers lundis* I) 245

Hoffmann. Contes nocturnes (*Premiers lundis* I) . 251

Henri Heine. De la France (*Premiers lundis* II) . . 259

BIBLIOGRAPHIE . . . . . 269

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Librar
University of (
Date Due

MAR 3 1 1995

09 AVR. 1995

CE

a39003 003049219b

CE PT 0287
.S3 1923
C00 SAINTE-BEUVE PORTRAITS
ACC# 1342480